33e année, No 1

UN ROMAN D'AMOUR COMPLET

Janvier 1940

La Revue Populaire

PER
R-334
CON

15¢

Montréal
14c
plus taxe

"Par le temps qui court, J'OFFRE TOUJOURS UN CHOIX DE VINS À MES INVITÉS"

dit Dorothy Stevens, A.R.C.A., O.S.A., portraitiste Canadienne très connue

Il a toujours été *de bon goût* de boire du Vin St. Georges— Maintenant, c'est un vin *économique*. Essayez le Vin St. Georges aujourd'hui même

"CHAQUE FOIS que j'ai l'occasion de servir des boissons, dans mon studio ou chez moi," dit Mlle. Stevens, "je m'arrange toujours pour que mes invités aient un verre de vin à leur choix. Je remarque que l'habitude de boire du vin se répand de plus en plus. Cela nous permet d'être sobres tout en nous régalant."

Le Vin St. Georges est *plus* capiteux et plus délectable parce que, maintenant, la maison Bright a, dans ses propres vignobles, certaines variétés de raisin qu'elle cultive *exclusivement.* Vous trouverez que le Vin St. Georges est plus vineux, plus généreux et plus délicat, parce que le raisin qui est employé pour sa préparation et son mélange est cultivé dans les plus grands vignobles du Canada — propriété exclusive des fabricants du Vin St. Georges. De plus, l'immense capacité de leurs chais (4¼ millions de gallons) signifie que le Vin St. Georges n'est jamais embouteillé avant d'être convenablement vieilli.

DANS LE QUÉBEC, C'EST LE *Vin St. Georges*

La Revue Populaire

33e année, No 1
Montréal, Janvier 1940

SOMMAIRE

Les lauréats de notre concours de photographie 5

Un paradis à 7 minutes de Montréal,
par Thérèse Fournier 6-7

La Croix-Rouge canadienne,
par Francine 8-9

En marge du sport,
par Oscar Major 10

Le parc des Champs de bataille,
par Aimé Plamondon 11

NOTRE ROMAN COMPLET :

Et l'amour fit le reste . . .
par Jacques Sempré 12

L'Académie Goncourt 17

Prière pour la paix,
par Jules Paquette 18

Etrennes pour 1940 20

La vérité sur les fourrures 30-31

Paris reste la capitale de la mode 32-33

Les modes nouvelles pour 1940 34-35

Nos travaux féminins 36

Les mots croisés de "La Revue Populaire" 38

Un menu du jour de l'an,
par Mme Rose Lacroix 44

Sports d'hiver à Québec 46

Nos vieilles familles canadiennes,
par Emile Falardeau 57

Mes entrevues à Québec avec René Arthur et Aimé Plamondon,
par Germaine Plante 58-59

Ma biographie par moi-même !
par Germaine Plante 61

LE MOIS PROCHAIN :

Le voyage sans retour,
par MAGALI

A ses lectrices, lecteurs, dépositaires et annonceurs, LA REVUE POPULAIRE souhaite une bonne et heureuse année.

LA REVUE POPULAIRE

Directeur..... Jean Chauvin
Rédacteur en chef..... Fernand de Verneuil
Secrétaire de la rédaction..... Roland Prévost
Chef de la Publicité..... Charles Sauriol
Directeur artistique..... Hector Brault
Pages Féminines..... Mme Jules Fournier

TARIFS D'ABONNEMENTS
Canada : Un an : $1.50 — 2 ans $2.00
Etats-Unis : Un an $1.75 — 2 ans $2.50
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada
Tél. : PLATEAU 9638*

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Rajeunissez LE SOUS-SOL

Modernisez LE GRENIER

C'est facile et très économique avec les

MATÉRIAUX de CONSTRUCTION de JOHNS-MANVILLE

CET hiver, des milliers de familles canadiennes embellissent et modernisent leurs maisons à peu de frais, à l'aide des matériaux Johns-Manville, célèbres pour leur économie, leur commodité et leur durabilité. Ces produits, qui se posent vite et aisément, simplifient la rénovation des sous-sols, greniers, salles de bain, etc; et de tels travaux, qu'on finance économiquement en vertu du Plan d'Amélioration des Habitations institué par le Gouvernement, donnent à une maison *une plus-value considérable*. Voyez comment on réalise de jolies pièces en Planche Isolante et autres matériaux J-M, dans le beau catalogue entièrement illustré que nous envoyons sur réception de 10¢ et du coupon ci-dessous.

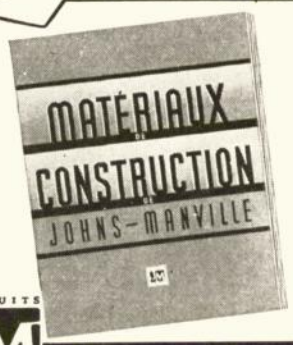
Bardeaux Amiante Cedargrain J-M pour les toits. (La beauté du cèdre.) Ne peuvent brûler, pourrir, ni s'user.

Isolant d'Ouate Minérale J-M ménage jusqu'à 30% du combustible, rafraîchit les pièces en été.

Bardeaux Amiante Muraux Cedargrain J-M. Belle texture imitant le bois; à l'épreuve du feu; jamais d'entretien.

ENVOYEZ 10¢ SEULEMENT

Demandez ce beau livre maintenant!



Dépt. RP-401,
Canadian Johns-Manville Co., Toronto 6, Ont.

Ci-joint 10¢ pour un exemplaire du catalogue de matériaux de construction Johns-Manville. Je dois bâtir ☐; restaurer ☐. Ce qui m'intéresse surtout: Isolant de maisons ☐; planche isolante, Flexboard-amiante ou Lambris d'amiante ☐; bardeaux amiante pour toit ☐; bardeaux amiante pour murs extérieurs.

Nom.....

Adresse.....

.....

PRODUITS JM JOHNS-MANVILLE

Canadian JOHNS-MANVILLE CO. LIMITED

SOBRE
EN TOUT
la Bière
me suffit

Le jury du Concours de Photographie de LA REVUE POPULAIRE s'est réuni, le 6 décembre, à notre établissement. Autour de la table, de gauche à droite : MM. Léon Trépanier, directeur général des Fêtes du Troisième Centenaire ; Gérard Morisset, directeur de l'enseignement du dessin pour la province de Québec ; Clarence Gagnon, R.C.A. ; le major Paul Ostiguy, directeur du conseil général de la Société Saint-Jean-Baptiste ; Paul Gouin, avocat ; G. C. Papineau Couture, avocat et ancien président du " Montreal Camera Club " ; Raymond Caron, avocat et vice-président du " Montreal Camera Club " ; Willford A. Gagnon, architecte ; Jean Chauvin, directeur des Publications Poirier, Bessette & Cie ; Marcel Parizeau, architecte ; Victor Barbeau, président de la Société des écrivains canadiens et Jean-Marie Gauvreau, directeur de l'Ecole du Meuble de Montréal.

Les lauréats de notre concours de photographie

TEL qu'annoncé dans *La Revue Populaire* de décembre, nous publions ce mois-ci les noms des lauréats de notre Concours de Photographie.

Ce concours — le plus important du genre au Canada — avait pour but de faire apprécier davantage le style canadien d'autrefois, ce que nous avons appelé le « style laurentien ». C'est peut-être ce que nos ancêtres ont laissé de mieux, en tout cas de plus pratique.

Malheureusement, ce mode architectural a été oublié pendant très longtemps. Nous avons construit au petit bonheur des « tôleries » prétentieuses, laides, sans caractère. Pour nos habitations, nous avons trop souvent voulu « faire noble » en ajoutant des créneaux, des tours et tourelles du plus mauvais goût.

Notre Concours de Photographie venait donc à son heure puisqu'il visait à remettre en honneur le style architectural de nos ancêtres.

•

La tâche des juges de notre Concours de Photographie n'était pas aisée. Les règlements pouvaient paraître sévères, mais on doit considérer que les prix en jeu en valaient la peine.

C'est la première fois au Canada que de telles sommes étaient offertes pour un concours de photographie : $525 ainsi répartis : premier prix $200, deuxième prix $100, troisième prix $50, et 7 prix de $25 !

N'étaient acceptées que les photos illustrant l'intérieur ou l'extérieur des sujets suivants, qui devaient être des spécimens anciens ou modernes de l'architecture canadienne d'autrefois : Palais de Justice, Hôtels de Ville, Forts, Hôpitaux, Collèges, Couvents, Monastères, Eglises, Moulins à eau ou à vent, Manoirs, Maisons, et le reste.

Les concurrents, très nombreux, n'ont pas tous compris les exigences du Concours. Un certain nombre nous ont fait parvenir des photos d'édifices de style moderne ou même sans aucun style ; quelques autres ont envoyé des photos dont la mise au point était insuffisante. Il faut bien comprendre que c'était là un concours de photographie et que les juges eurent à tenir compte des qualités techniques des photos.

Les juges accordèrent CINQ grands prix et treize mentions honorables.

Le 6 décembre, douze juges sur dix-sept se réunirent à nos bureaux et délibérèrent en toute liberté. Les absents étaient MM. Marius Barbeau, d'Ottawa, Wilfrid Bovey, Henri Hébert, Aimé Plamondon, de Québec, et Harvey Rivard, des Trois-Rivières. Les présents : MM. Victor Barbeau, Raymond Caron, Jean Chauvin, G. C. Papineau-Couture, Clarence Gagnon, Willford A. Gagnon, Paul Gouin, Jean-Marie-Gauvreau, Gérard Morisset, Paul-E. Ostiguy, Marcel Parizeau et Léon Trépanier.

CINQ GRANDS PRIX

Premier prix ($200) : M. Eugène Stucker, de Montréal. M. Stucker a enseigné pendant près de trente ans chez les Franco-Ontariens, pour la Commission Scolaire Catholique de Montréal et au Collège Jean-de-Brébœuf. C'est un photographe-amateur et un chercheur patient ; il a amassé, sur l'île Saint-Hélène dont il a été le guide en chef une vaste documentation dont il tirera sans doute un volume très au point. (Appareil Brownie, modèle 116).

•

$400 de prix en espèces remis aux gagnants le 15 décembre 1939. Premier prix : $200. Deuxième prix : $100. Troisième prix : $50. Quatrième et cinquième prix : $25 chacun. Treize mentions honorables.

Deuxième prix ($100) : M. l'abbé Albert Tessier. M. Tessier fut le grand animateur de ce qu'on a appelé avec raison « le réveil trifluvien ». Au cours de ses pérégrinations à travers le Québec, il a encouragé le travail de nos artisans ruraux ; il a toujours été un fervent admirateur du style canadien d'autrefois, du style laurentien.

Troisième prix ($50) : M. Henri A. Michaud, de Montréal. M. Michaud s'intéresse depuis longtemps à la photographie comme expression d'art. Il a déjà participé à plusieurs expositions d'amateurs.

Quatrième prix ($25) : Mme G. E. Lambert, de Sainte-Thérèse. Ses photos primées représentent le manoir des Bouthillier, à Ste-Thérèse, construit en 1790 ; le moulin bâti par Hertel de Chambly en 1789 ; une maison construite vers 1789.

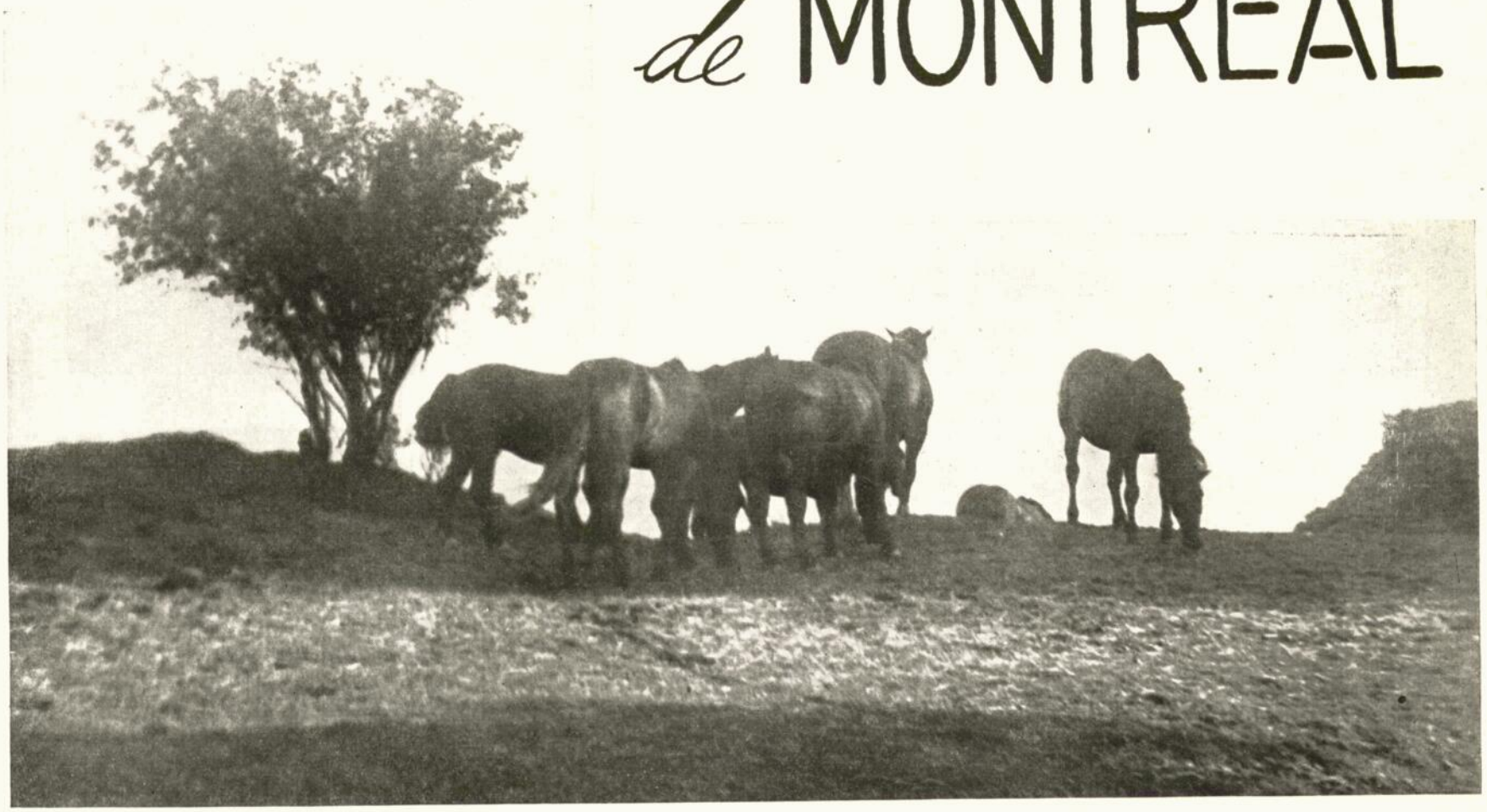
Cinquième prix ($25) : M. Roland Grandchamp, de Montréal. Photographe-amateur, M. Grandchamp ne manque jamais, au cours de ses voyages, de photographier les vieilles maisons du Canada français et surtout les maisons natales des Canadiens célèbres.

La Revue Populaire remercie le jury du mal qu'il s'est donné et félicité chaleureusement les lauréats.

TREIZE MENTIONS HONORABLES

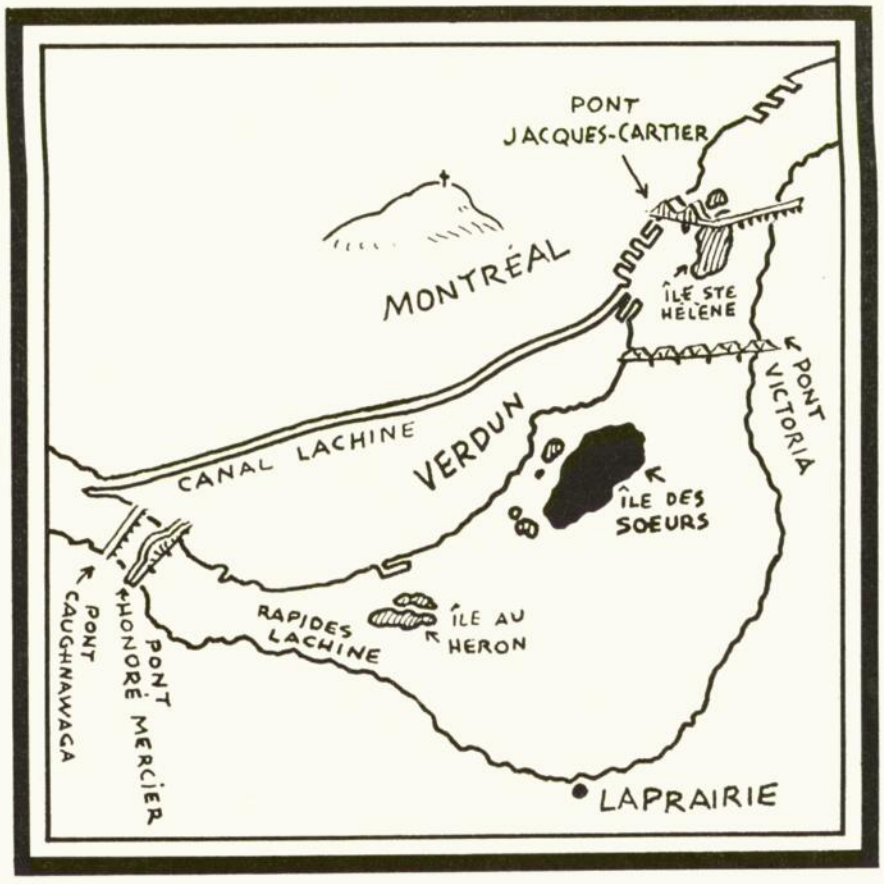
M. Eugène Auger, Lotbinière
M. Henri Frigon, Shawinigan Falls
M. Gilles L. Larose, Longueuil
M. Lorenzo Lavoie, Rimouski
M. P. A. Leblanc, Montréal
M. A. Leclerc, Québec
M. Jules Légaré, Waterloo
M. Jean Marchand, Montréal
M. Henri-Paul Pleau, Trois-Rivières
Mlle Simone Boyer, Westmount
Mlle Julie Noël de Tilly, Québec
Mlle Marguerite Patry, Beaumont
Mlle Thérèse Ratté, Ste-Anne-de-Beaupré

Un paradis à 7 minutes de MONTRÉAL



Les chevaux de la ferme. Celui qui tirait notre char à bancs portait le nom historique de Franco.
Photo La Revue Populaire

La carte ci-dessous indique la position géographique de l'île Saint-Paul, ou île des Sœurs. Située à faible distance de Verdun, un peu en aval des rapides de Lachine, c'est-à-dire en dehors du chenal navigable, elle n'est portée que sur les cartes topographiques du Dominion. C'est une sorte d'ovale dentelé, aux faibles ondulations, mesurant 822 arpents de superficie, environ deux milles de longueur et un mille de largeur.



L'ÎLE SAINT-PAUL, plus connue sous le nom d'Ile-des-Sœurs, est située sur le Saint-Laurent, en face de Verdun. Elle appartient aux religieuses de la Congrégation Notre-Dame et nul ne peut y être admis sans une autorisation de leur Supérieure. Encouragés par l'accueil bienveillant que nous avions reçu, quelques mois auparavant, à la Ferme Saint-Gabriel, nous avons sollicité cette autorisation. L'ayant obtenue, nous nous mettons en route par une des plus lumineuses et des chaudes journées de l'automne dernier. Nous nous rendons d'abord à la Pointe-Saint-Charles, au quai d'un club sportif du C.N.R. où la *Thérèsita*, yacht qui sert de traversier aux religieuses et à leurs employés, vient à notre rencontre, conduit par M. Pierre Lacoursière.

Notre traversée ne dure que sept minutes et nous voici déjà arrivés en face du couvent, longue construction de pierre grise. La Supérieure, Sœur de la Visitation, vient aimablement à notre rencontre. Nous entrons à la suite. Les messieurs de l'expédition décident de profiter de la lumière pour faire de la photographie et retournent pour cela au dehors tandis que, ma compagne et moi, nous nous asseyons dans un petit parloir. La Supérieure nous fournit alors des renseignements historiques que je reproduis ici avec autant d'exactitude que possible :

L'histoire de l'Ile Saint-Paul est à peu près aussi ancienne que celle de Montréal. Dès 1664, Jean de Lauzon, son premier propriétaire, la divisait en trois fiefs. L'un de ces fiefs appartenait à Jacques Leber, riche marchand qui avait épousé Jeanne Le Moyne, sœur de Charles Le Moyne, premier baron de Longueuil. Leur fille Jeanne, née à Villemarie en 1662, filleule de M. de Maisonneuve et de Mlle Mance, a été la première recluse canadienne. Elle s'était fait construire un oratoire contigu à la chapelle des Sœurs de la Congrégation et y vécut dans une réclusion absolue jusqu'à sa mort, survenue en 1714. Elle s'était prise d'une grande affection pour Mère Bourgeoys et avait fait don à la communauté dont celle-ci était la fondatrice de sa part d'héritage du fief de l'Ile Saint-Paul, soit d'un sixième du tiers de cette île qui mesure 822 arpents. Le reste a été acquis, petit à petit, par les religieuses qui sont seules propriétaires de ce domaine depuis 1705. Elles se contentèrent d'abord d'y installer un gardien chargé du soin des animaux qu'on y mettait en pâturage.

---

par Thérèse Fournier

C'est en 1788 qu'on construisit une partie de la maison actuelle qui porte le nom de Notre-Dame-de-Protection. Elle a été agrandie à deux reprises, en 1825 et en 1857. Ce couvent sert de maison de vacances, (il y vient durant l'été jusqu'à 65 religieuses à la fois), et de maison de repos tout le long de l'année. Pendant l'hiver, le parcours pour arriver à l'île se fait sur la glace, mais durant les saisons intermédiaires ses habitants sont passablement isolés du reste du monde. Cela ne veut pas dire qu'on y ignore le confort moderne : électricité, chauffage central et téléphone y ont été installés depuis quelques années.

Comme on pouvait s'y attendre, c'est la partie la plus ancienne de la maison qui offre le plus d'intérêt. Dans le parloir, nous remarquons une très vieille horloge et surtout une statue de bois représentant l'apôtre saint Paul, patron de l'île. A venir jusqu'en 1852, cette statue était chevillée au pignon du couvent. Nous retrouvons le saint dans le réfectoire. Il s'agit, cette fois, d'un tableau dû au pinceau d'un artiste naïf et inexpérimenté. Il n'a pas signé sa toile qui surmontait jadis l'autel sur lequel fut célébrée la première messe. Sœur de la Visitation qui nous sert de guide nous offre aimablement de goûter aux excellentes pommes du verger et nous verse à chacun un verre de vin de sureau qu'elle sort d'un placard construit à même la muraille. Dans la cuisine, notre attention est attirée par la huche à pain, le coffre à bois et l'évier de tôle qui s'égouttait autrefois à l'extérieur. C'est là aussi que nous faisons connaissance avec *Prince*, un magnifique chien, gardien et défenseur de l'institution. A l'étage supérieur, nous visitons la chapelle, la sacristie et les cellules blanchies à la chaux des religieuses.

Le logis du chapelain, M. l'abbé François, sulpicien, est attenant au couvent. Un autre prêtre est résidant dans l'île, M. l'abbé Lagacé, chapelain du couvent de la Sainte-Famille où nous nous rendons maintenant. Il est situé dans la partie de l'île où se trouvait la maison Leber, c'est-à-dire en face du village de Laprairie. C'est au couvent de la Sainte-Famille, construction de brique datant de 1920 que se trouve la ferme, soit à un mille environ de la maison de repos. On nous y conduit dans un antique char à bancs dont le jeune cocher se nomme Jean-Paul Lamarre. Il nous donne, en cours de route, une foule de détails intéressants sur ce que nous allons visiter : écuries, étables, poulailler, rucher. Ce dernier dont le miel est justement réputé, est un cadeau de M. Dupret, sulpicien français, à la communauté de la Congrégation Notre-Dame. Notre guide nous apprend aussi que son cheval se nomme *Franco*. Cela nous rappelle le récit de Louis Hémon au sujet de Charles-Eugène, le cheval des Chapdelaine, baptisé ainsi en souvenir d'une longue querelle avec un voisin qui portait ces deux prénoms. Le cheval qui en avait hérité était un animal sans énergie et un peu boîteux, ce qui permettait à Chapdelaine de crier tous les jours, en passant devant la maison de son ennemi :

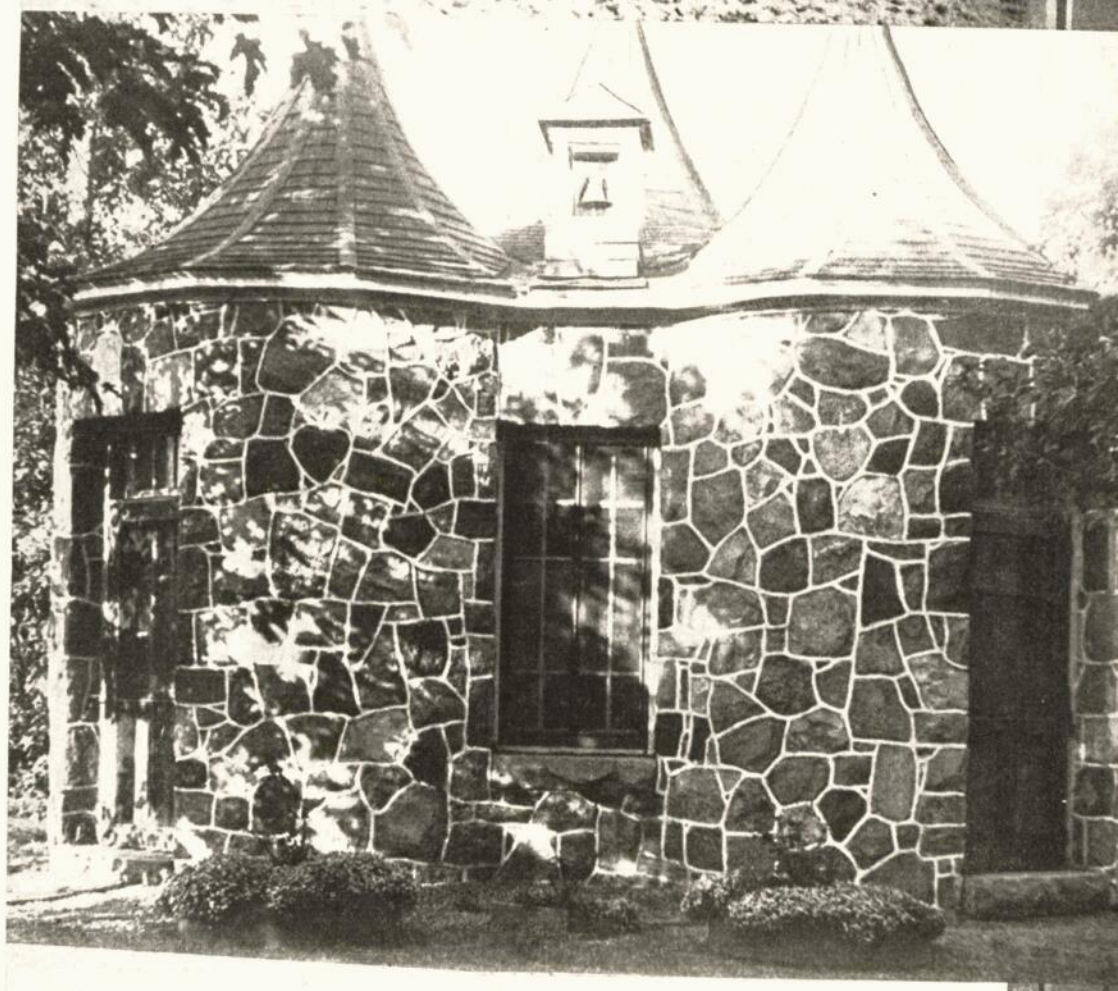
« Charles-Eugène, grand malavenant ! Vilaine bête mal domptée ! Marche donc, Charles-Eugène ! » Mais notre arrivée à la ferme interrompt mes réflexions saugrenues, car je vous prie de croire que notre cheval n'est ni boîteux, ni découragé.

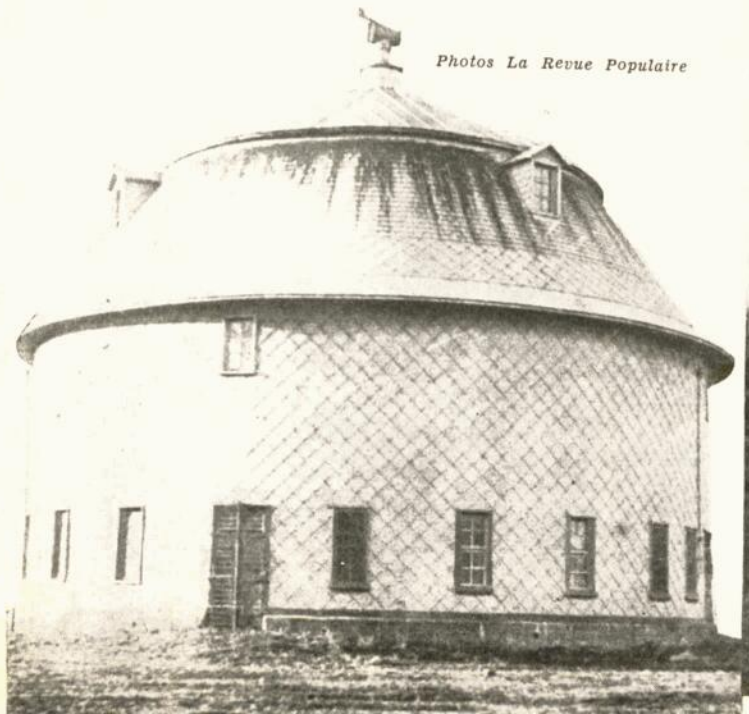
Sœur Auguste, Supérieure du couvent de la Sainte-Famille, a tout un personnel sous ses ordres : quinze religieuses et une cinquantaine d'employés, si je ne me trompe. Le fermier chargé de diriger l'exploitation habite l'île avec sa famille. Chaque jour, il expédie ses produits à la maison-mère qui les distribue à ses nombreux couvents. Si le yacht est insuffisant, on les transporte sur un chaland.

Nous regagnons notre point de débarquement dans une vénérable auto 1915. Elle nous secoue si bien, sur ce chemin raboteux, que nous regrettons un peu Franco et son char à bancs.

Ci-dessus : Le couvent de Notre-Dame-de-Protection, construit en 1788 et agrandi à deux reprises, en 1825 et en 1857. C'est la maison de vacances des religieuses de la Congrégation. — Au milieu : L'oratoire du verger, de construction récente, évoque les deux tours très anciennes du Collège de Montréal. — Ci-dessous : Une vaste écurie en forme de silo et, à sa droite, la camionnette Wright, modèle 1915 (la plus vieille voiture en usage à Montréal) qui nous ramena de la ferme au quai d'embarquement.

Photos La Revue Populaire





LA CROIX-ROUGE

La Croix-Rouge est une orgasation internationale qui a son siège principal à Genève où elle a été créée en 1863. C'est à Florence Nightingale que nous devons l'idée d'un service de volontaires pour venir en aide aux malades et aux blessés de guerre. Ses rapports détaillés sur la pénurie et l'insuffisance du service médical pendant la campagne de Crimée avaient attiré l'attention d'un Suisse : Jean-Henry Dunant, lui-même témoin des atrocités commises à la suite de la bataille de Solférino et de la misère de ceux qui y avaient pris part. Il fit alors un vibrant appel au Comité d'Utilités Publiques de Genève, appel qui eut pour résultat la fondation de la Croix-Rouge, société qui compte aujourd'hui 20 millions de membres, dont 50,000 environ sont répartis un peu partout dans la province de Québec. Depuis cette date relativement récente, il est impossible de calculer les services rendus par cette société, soit en temps de guerre, soit en temps de paix. Contentons-nous, vu le manque d'espace pour traiter d'un sujet aussi vaste, de rappeler quelques-unes des œuvres qui sont à l'actif de la Croix-Rouge canadienne, qui méritent d'être signalées. Disons tout d'abord que cette organisation agit en coopération avec le ministère de la Milice et de la Défense Nationale du Canada et qu'elle est affiliée à la Croix-Rouge Britannique, mais qu'elle n'en conserve pas moins un caractère international. On aurait tort de dire de la Croix-Rouge Canadienne qu'elle se compose d'une section anglaise et d'une section française. *Une telle distinction n'existe pas, et dans la province de Québec tous ses comités sont bilingues.* Son siège social pour le Canada tout entier est à Toronto. Pour la province, il est à Montréal. Nous sommes représentés au Comité national de Toronto par le colonel

Mme PAUL GRENIER,
présidente de l'Aide au Soldat des Fusiliers Mont-Royal
(La Photographie La Rose)

Aux quartiers-généraux de la Croix-Rouge, rue Saint-Antoine, à Montréal. Entre autres, Mmes Jacques Paradis, Paul Bienvenu et Antoine Vanier
(Photo *La Revue Populaire*)

Mme MAURICE FORGET,
vice-présidente
(Photo Nakash)

Mme JEAN CHAPUT,
secrétaire
(La Photographie La Rose)

C'est en septembre dernier qu'une organisation d'Aide au Soldat prit naissance en faveur des Fusiliers Mont-Royal. Son comité exécutif se compose de Mmes Paul Grenier, épouse du commandant, le lieutenant-colonel Paul Grenier, E.D., Maurice Forget, Jean Chaput et J.-A. Boivin. Le comité du tricot est sous la direction de Mme Emile Chaput. Parmi les organisatrices de la partie de cartes qui eut lieu à l'Arsenal de l'avenue des Pins, il n'est que juste de mentionner Mmes Henri Beaulieu et Jacques Fortier. Un grand nombre de cache-nez et de chaussettes ont été confectionnés par divers groupes de tricoteuses. Ces dames ont aussi décoré un arbre de Noël chargé de cadeaux pour 225 enfants de soldats. Elles préparent en ce moment un *rummage sale* ou vente d'objets usagés. Une organisation de ce genre est nouvelle chez nous, bien que, depuis longtemps, les œuvres de charité anglaises, telle la *Junior League*, en retirent des bénéfices considérables.

CANADIENNE

Mlle CLAIRE BOURASSA, présidente de l'Aide au Soldat du Régiment de Maisonneuve
(La Photographie La Rose)

Mme GEORGES FRANCŒUR, vice-présidente
(Studio V. Garcia)

Un coin des ateliers de la Croix-Rouge, à Montréal. Entre autres, Mme Jacques Forget, Mme Gérard Parizeau, Mlles Gabrielle et Pauline Leduc
(Photo *La Revue Populaire*)

Mme JACQUES LUPIEN, trésorière
(Studio Boris)

K. M. Perry, le sénateur Charles Beaubien et M. Jackson Dodds, gérant-général de la Banque de Montréal. Nous sommes bien représentés. Pour ce qui est de l'organisation de la ville de Montréal, on a divisé celle-ci par quartiers dont chacun forme une section qui se subdivise elle-même en groupes. Les sections et les groupes établissent à leur tour quatre comités : finances, organisation, travail et fournitures, tout en gardant des relations très étroites avec le comité-général. Mais laissons ces questions un peu arides et considérons l'œuvre accomplie par notre Croix-Rouge : pendant la guerre de 1914, durant l'interlude de paix et depuis le début des hostilités, en septembre dernier. Tout d'abord la dernière guerre. C'est en septembre 1914 que fut organisée la Croix-Rouge chez nous. Elle se mit aussitôt à l'œuvre. Voici une partie du travail gigantesque qu'elle trouva moyen d'accomplir dès sa naissance.

Construction et aménagement de cinq hôpitaux temporaires en Angleterre et d'un en France ; création de maisons pour les soldats convalescents et de maisons de repos pour les infirmières ; organisation de trois ambulances dont une en Angleterre et deux en France : d'un service d'autos en France afin de porter au front, dans le plus bref délai possible, les colis envoyés par la Croix-Rouge canadienne, d'un bureau de renseignements qui s'employait à rechercher les disparus, à donner aux familles des nouvelles des blessés, à faire parvenir le courrier aux combattants, aux prisonniers et aux blessés ; concours effectif au Service de Santé français ; assistance aux prisonniers de guerre durant leur captivité et après la signature de l'armistice ; secours donnés aux réfugiés.

(Lire la suite page 61)

Fin septembre, des dames se sont réunies et organisées en vue de fournir de chauds lainages aux soldats du Régiment de Maisonneuve. De ce nombre étaient : Mlle Claire Bourassa, sœur du lieutenant-colonel Robert Bourassa, V.D., commandant de ce régiment, qui fut élue présidente du nouveau comité, Mmes Georges Francœur, Guy Montpetit, Paul Bastien, Joseph et Paul Brosseau, Jacques Masson, Lefort Bisaillon, Jacques Lupien et Lalonde, Mlles Héva Mercier, E. Dugas et Jacqueline Lupien. On a constitué un comité du tricot et des groupes de tricoteuses auxquelles on a confié de la laine se sont formés. Le 1er décembre, 820 cache-nez déjà avaient ainsi été tricotés et distribués. Les recettes d'une partie de cartes qui eut lieu dans la salle paroissiale de Saint-Germain d'Outremont ont permis d'acheter d'autre laine, de sorte qu'actuellement ces dames se sont mises à confectionner des chandails qui, nous n'en doutons pas, seront les bienvenus.

Le ski est devenu le sport des campagnards aussi bien que celui des citadins. Les enfants des Laurentides s'y mettent de très bonne heure. Ici, des Frères du collège de Sainte-Agathe. Le vicaire de cette ville, l'abbé Charland, est un skieur de grande classe. — Photos C.P.R.

En Marge du Sport

par Oscar Major

MADEMOISELLE Louisette Fleuret, 20 ans, jeune sportive française, championne de natation, tenante du record féminin de France de grande distance, vient d'être inscrite sur les registres des donneuses de sang universel à la transfusion sanguine, service de l'hôpital Saint-Antoine, de Paris. Elle voulait faire quelque chose pour sa patrie, cette jeune sportive. Il n'y aucun doute que c'est au sport que le monde doit cette nouvelle génération de femmes décidées et promptes dans leurs décisions.

Nous avons cru intéresser nos lectrices en reproduisant l'émouvante interview, que Mlle Fleuret accorda à un rédacteur sportif du quotidien parisien « L'Auto » :

« Je ne veux pas rester inactive pendant la guerre, et je veux faire quelque chose *tout de suite*, sans attendre, comme le soldat qui part le premier jour et qui est tout de suite envoyé au front.

« Quoi faire ? Une femme n'a pas l'embarras du choix.

« Conduire une auto, un camion ? Je ne sais pas conduire. Il m'aurait fallu apprendre, passer des examens . . . Trop long, j'y renonce ! Infirmière ?

« J'y ai pensé ; mais tout d'abord, il y a déjà trop d'infirmières. Et puis, il faut apprendre, passer aussi des examens, et en admettant que tout aille bien, c'était un minimum de deux mois . . encore trop long ! *(Suite à la page 60)*

A gauche : Mlle Pat Paré, championne féminine du ski pour tout le Canada en 1939. — A droite : Gérald Chevalier, de Saint-Sauveur, gagnant de la descente du " Kandahar " en 1939.

LE PARC DES CHAMPS DE BATAILLE

par

Aimé Plamondon

DANS l'été de 1908, le vieux Québec célébrait avec éclat le troisième centenaire de sa fondation. Pendant deux longues semaines, trop courtes au gré des gamins de mon âge qui les vécurent avec une curiosité et un enthousiasme aussi intenses qu'illimités, se succédèrent sans interruption : revues militaires, processions, illuminations, feux d'artifices et autres grandioses démonstrations populaires.

Mais le clou incontestable des fêtes fut sans contredit la série de spectacles historiques appelés « Pageants » qu'on donna sur les Plaines d'Abraham, en face d'une vaste estrade où s'entassaient chaque après-midi des milliers d'assistants. La représentation terminée, dans une apothéose où le chant et la musique se mariaient aux grondements du canon, tous s'en retournaient profondément remués par la beauté des tableaux hautement colorés et puissamment évocateurs qui venaient de se dérouler sous leurs yeux. Toutefois, et ce fut mon cas, le souvenir le plus impressionnant qui demeurait dans l'âme de l'immense majorité des spectateurs fut celui de l'incomparable magnificence du site qu'ils avaient contemplé durant quelques heures.

Voilà sans doute ce qui explique l'enthousiasme universel avec lequel fut accueili le projet de transformer les champs de bataille historiques des Plaines d'Abraham en un vaste et majestueux parc destiné à perpétuer dans la mémoire des générations futures le souvenir du grand anniversaire qu'on venait de célébrer. Et c'est dans cette atmosphère éminemment favorable que fut créé, par le Statut 7-8 Edouard VII, la Commission des Champs de bataille nationaux à laquelle le gouvernement du Canada confia la tâche d'édifier le parc commémoratif.

C'était à Sir Georges Garneau, maire de Québec lors des fêtes du Troisième Centenaire, que revenait de droit la présidence de cette Commission à la formation de laquelle il avait grandement contribué. On lui accorda d'emblée cette charge importante qu'il a occupée avec autant de succès que de dignité jusqu'à ces toutes dernières années.

C'est un autre Québécois éminent, le Lieutenant-colonel L.-J. Adjutor Amyot, qui préside maintenant la Commission de Champs de Bataille nationaux. M. Lucien Pacaud en est le secrétaire, cependant que M. Emile Altherr remplit les fonctions de surintendant du Parc.

Dès 1909, les commissaires se mirent donc résolument à l'œuvre et voici que, trente ans après, ils sont en train d'achever la tâche gigantesque qu'ils avaient si généreusement assumée.

C'est M. Frédérick Todd, architecte paysagiste de grande réputation qui fut chargé de préparer le plan de transformation des Champs de bataille en Parc national. Le projet vraiment remarquable qu'il soumit à la Commission rencontra l'approbation générale et. sauf quelques modifications de détail, on l'a scrupuleusement exécuté.

Le Parc des Champs de bataille s'étend sur une superficie de 229.58 acres et il se divise en cinq sections distinctes qui se situent comme suit :

La première section s'étend entre la Citadelle et le monument Wolfe.

La deuxième section comprend le plateau historique connu sous le nom de «Plaines d'Abraham».

La troisième section se trouve entre le plateau situé derrière la Terrasse Grey et la falaise bordant le fleuve.

La quatrième section englobe la langue étroite de terrain comprise entre les Plaines d'Abraham et l'anse à Wolfe et qui va aussi de la rue Champlain au lot Mérici.

Enfin, la cinquième section est formée par le magnifique parc Sainte-Foye qui domine la vallée de la rivière Saint-Charles.

Pour relier entre elles ces différentes sections, on a créé un réseau de superbes avenues dont l'ingénieux tracé réussit le tour de force de conserver au Parc son caractère homogène, tout en s'adaptant aux accidents du terrain et en donnant un plein relief aux meilleurs points de vue, cependant qu'il conduit les visiteurs vers les sites historiques les plus intéressants.

Entre les avenues spacieuses serpentent un grand nombre de sentiers sinueux et ombreux à souhait, dont la popularité grandit de saison en saison auprès des amoureux de la belle nature et peut-être même davantage auprès des amoureux tout court...

Enfin, quelques pistes d'équitation bien entretenues permettent aux fervents de ce sport antique et distingué de goûter à leur aise les agréments du trot et les émotions du canter.

Les arbres du parc ont été choisis judicieusement parmi les essences les mieux adaptées aux rigueurs de notre climat et l'on a appliqué le même principe aux nombreuses variétés de fleurs qu'on y cultive avec succès, suivant les méthodes éprouvées de la vieille botanique anglaise.

Voici que j'ai essayé de décrire sommairement l'apparence géographique et même géométrique du Parc des Champs de Bataille. Mais ce que je ne tenterai jamais, au grand jamais, ce sera d'exprimer la prestigieuse beauté de ce domaine féerique, la poésie intense *(Lire la suite page 57)*

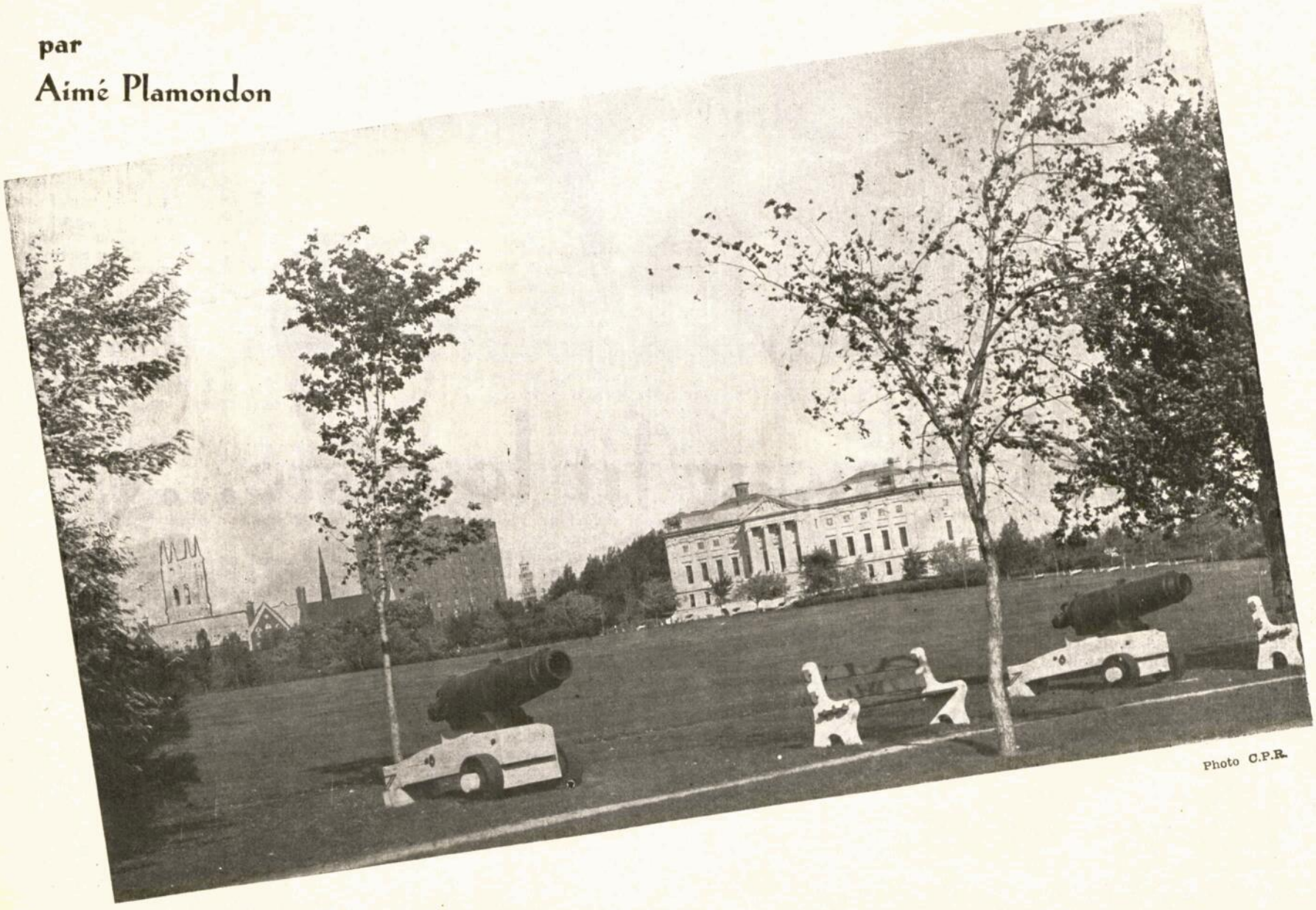


Photo C.P.R.

Dessin de
F.-L. NICOLET

Et l'Amour fit le reste...

LE MOT « FIN » apparut sur l'écran et aussitôt la salle s'alluma. Le public put alors donner libre cours à son admiration. Des murmures montèrent, élogieux et approbateurs.

C'était un film qui avait tenu l'affiche pendant plus de six mois dans une salle d'exclusivité parisienne et le Grand Palace de Villeneuve-sur-Saône était fier de l'offrir à sa fidèle clientèle, dont l'élément le plus élégant, — c'était un vendredi, le jour chic, — était réuni dans sa nouvelle salle aux éclairages modernes, aux peintures multicolores, aux tapis accueillants.

Les yeux tout pleins encore des images entrevues, les oreilles délicatement charmés par la voix tendre du jeune premier et les soupirs enamourés de l'héroïne, la foule, après quelques minutes consacrées à redescendre du pays enchanté de la fiction vers les régions beaucoup plus prosaïques de la réalité, s'écoulait maintenant lentement sur la place Lamartine, que les Villeneuvois n'appelaient jamais autrement que « place de la Gare ». Cela s'expliquait d'ailleurs par la modestie de la statue du poète des *Méditations* qui en ornait le centre, par rapport à la façade tapageuse du bâtiment officiel et utilitaire qui en occupait le fond.

Eblouie par l'illumination éclatante qui tombait des grosses lampes suspendues au fronton du Grand Palace, Martine Delaunay se frotta les yeux et saisit le bras de Geneviève Gibert, sa cousine...

— Comme il est beau ! lui dit-elle à voix basse.

— Qui ?

— Mais... le prince Limosky ! De qui veux-tu donc que je parle ?

— Dis plutôt Henri Ramure, voyons. Le prince Limosky, n'est qu'un personnage fictif, qu'un héros de film, qu'une image.

— Il n'existe pas plus pour nous que le prince Limosky, et je préfère, moi, le prince Limosky...

— Romanesque...

— Ne l'es-tu pas autant que moi ? Avec ça que tu ne pensais pas à Ernest, quand le prince Limosky serrait dans ses bras Natacha, la petite marchande de fleurs ?

Geneviève Gibert haussa gentiment les épaules.

— Dépêchons-nous, dit-elle, comme pour une excuse. Le tramway n'attend pas et je ne voudrais pas que papa s'inquiétât pour nous. Pour une fois que nous sortons seules !

Elles se dirigèrent vers le petit tramway jaune, aux formes démodées, qui stationnait devant la gare.

Quoique Villeneuve-sur-Saône ne soit qu'une modeste sous-préfecture, elle possède en effet une ligne de tramway... qui a surtout son utilité à

l'arrivée des trains. Ce n'est d'ailleurs qu'à ces heures-là que le modeste véhicule donne l'impression de servir à quelque chose, car, le reste du temps, il semble bien n'être plutôt qu'un jouet, destiné à amuser les Villeneuvois ou à les illusionner sur l'importance de leur petite ville, dont une seule grande rue principale, assez longue, il est vrai, renferme à peu près toutes les boutiques.

Par une coïncidence assez imprévue, et que n'ont voulue certainement ni le directeur du Grand Palace... ni l'administration des Chemins de fer, il se trouve que l'heure d'arivée du train de Paris est la même que celle de la sortie de la salle de cinéma.

La place Lamartine connaît donc, de ce double fait, une animation inaccoutumée vers onze heures et demie du soir, cette heure indue où, pour la première fois, Martine Delaunay et Geneviève Gibert, sa cousine, se trouvaient êtres seules ce jour-là, dans les rues.

Elles purent monter dans le tramway, avant que le flot des voyageurs sortant de la gare ne se fût déversé sur le trottoir et, bien installées, côte à côte, sur la même banquette, elles se regardèrent en souriant, non sans penser, chacune à sa manière, au prince Limosky et à Natacha, la petite marchande de fleurs. Quelques voyageurs montèrent et le tramway se mit en marche.

— Crois-tu vraiment que Natacha ait eu raison d'épouser le prince Limosky ? demanda soudain Geneviève à Martine.

Martine, qui était une petite blonde aux yeux rêveurs, dont le frais minois n'accusait pas plus de dix-huit ans, ne répondit pas tout de suite. Puis, elle finit par dire crânement :

— Oui, elle a eu raison.

— Eh bien ! moi, je ne crois pas ! Le prince ne peut tarder à s'apercevoir que Natacha manque d'éducation... Si un autre film nous montrait un jour le ménage du prince Limosky et de Natacha, nous y verrions sûrement Natacha malheureuse.

— Qu'importe, si elle a réalisé le rêve de sa vie, si elle a connu un grand amour !...

Geneviève, qui était de deux ans l'aînée de Martine et qui ne lui ressemblait pas (elle était aussi brune que sa cousine était blonde), fit une moue des lèvres.

— Ne penses-tu pas que le bonheur soit une question de volonté et que l'on doive aussi écouter la voix de la raison lorsqu'il est question d'engager toute sa vie ?

— En amour, on ne doit écouter que son cœur, répartit Martine, véhémente.

— Et c'est pour cela que la petite marchande de fleurs a bien fait d'épouser son prince !... ajouta une voix masculine, toute proche.

Les deux petites avaient sursauté en même temps et se retournaient vers l'inconnu qui avait l'aplomb de se mêler à leur conversation.

Elles virent un grand garçon, vêtu d'un pardessus clair, debout sur la plate-forme, et ayant à ses pieds une énorme valise. Ses yeux noirs respiraient la malice, et toute sa personne était pleine d'élégance et de séduction.

Au regard à la fois surpris et courroucé des jeunes filles, il comprit son impertinence.

— Vous m'excuserez, mesdemoiselles, dit-il en abandonnant son bagage et en venant s'asseoir en face d'elles. J'ai parlé vraiment malgré moi... Je ne suis pas un garçon mal élevé...

— Vous pensez simplement tout haut ! répondit Geneviève, que sa qualité d'aînée autorisait à prendre la parole.

— C'est cela même ! acquiesça-t-il avec aisance. Avouez d'ailleurs que je n'ai fait que conclure et mettre un point final à votre conversation. J'ai dit ce que Mademoiselle allait dire...

Et il regarda Martine, qui devint rouge comme une pivoine.

C'était la première fois qu'un jeune homme se permettait de s'adresser directement à elle et elle en ressentait un grand trouble. Elle baissa les yeux modestement, mais juste assez tôt pour ne pas voir le sourire amusé et un peu narquois qui errait sur les lèvres de l'indiscret inconnu.

Comme le receveur entrait dans la voiture pour la distribution des billets, la conversation d'ailleurs en resta là, au grand soulagement des deux jeunes filles. Le jeune homme, qui semblait décidément avoir la parole facile, apostrophait bientôt, par contre, le fonctionnaire :

— Quel est le meilleur hôtel de votre patelin, s'il vous plaît, monsieur le receveur des tramways ?

L'homme regarda son interlocuteur, dont l'élégant pardessus n'était pas sans l'émouvoir un peu et, très vexé par l'appellation du « patelin » donné à sa ville de Villeneuve-sur-Saône, il répondit :

— C'est qu'il n'en manque pas, de bons hôtels, à Villeneuve ! Ça dépend de ce que vous cherchez!

— Ce que je cherche, c'est un bon lit où il n'y ait pas de punaises et une table qui ne me flanque pas l'estomac par terre en quarante-huit heures. A la gare, on m'a parlé de l'hôtel de la Boule d'Or, sur la place Gambetta, à l'autre bout de la ville ; on m'a dit que ce tramway y conduisait...

— Celui qui vous a indiqué la Boule d'Or s'y connaît, repartit le receveur, c'est là qu'on mange le mieux et vous savez ce que ça veut dire, ici... Nous sommes en Bourgogne, ne l'oubliez pas ! et près de la Bresse... Evidemment, il y a bien le Grand Cerf, tenu par des Parisiens... place Gambetta aussi...

— J'en viens, de Paris ! Ce n'est pas pour le retrouver ici. Alors, à la Boule d'Or, ce sont des gens du cru ?

— De Villeneuve, depuis trois générations...

— Parfait ! Vous me direz quand je dois descendre ?

— La place Gambetta ? C'est le prochain arrêt...

— Déjà ?...

— Vous vous croyez à Paris, ici ? Villeneuve est grand, mais, enfin, on en voit le bout tout de même, répondit le receveur en riant. D'ailleurs, la place Gambetta n'est pas le terminus...

Cahin-caha, le petit tramway jaune traversait la ville morte, aux devantures baissées, aux lumières amorties. La place Gambetta, avec son minuscule square central, le reçut comme un messager de vie. Un chien aboya. D'autres lui répondirent. Sous le porche éclairé des deux hôtels, qui se faisaient face, un garçon s'avançait pour voir si le tramway n'allait pas déposer quelques clients.

— Voilà ! vous êtes arrivé ! vint dire l'homme du tramway au jeune Parisien.

— Merci.

Le jeune homme se leva et salua Geneviève et Martine qui répondirent discrètement à sa politesse.

Notre Roman Complet

par

JACQUES SEMPRÉ

— Et je n'oublierai pas.. dit-il en s'esquivant, qu'en amour, on ne doit écouter que son cœur...

— Oh ! fit Martine, en se pinçant les lèvres.

Geneviève riait. L'impertinent garçon était déjà loin et le petit tramway jaune reprit sa course. Deux arrêts plus loin, les jeunes filles allaient descendre...

— Tu ne trouves pas, dit en pouffant, Geneviève à Martine, que cet espèce de gigolo a quelque chose du prince Limosky ?...

— Ce que tu peux être bête, tout de même !...

Chapitre II

Si Villeneuve-sur-Saône possède une ligne de tramway et un Grand Palace, elle possède aussi une étude de notaire, celle de Me Gibert, le père de Geneviève et l'oncle de Martine.

Située à l'extrémité aristocratique de la ville, l'étude de Me Gibert occupe un pavillon avec jardin dont la belle tenue et le parfait entretient témoignent non seulement d'un soin constant de la part de son propriétaire, mais encore d'une aisance pécuniaire qui s'explique par le fait que Me Gibert est seul à Villeneuve à exercer son honorable profession. D'importants intérêts lui sont confiés.

Me Gibert mène à Villeneuve-sur-Saône une vie de labeur tranquille, aidé dans sa tâche par son jeune clerc, Ernest Bourrachon, qui est un garçon timide, mais d'une valeur morale et d'une conscience professionnelle à toute épreuve. Revenu depuis quelques mois du service militaire, Ernest fait preuve d'un zèle constant auprès de son patron, qui l'appelle souvent son « cher collaborateur », ce qui fait rougir d'aise le brave jeune homme.

Ce n'est un secret pour personne que M. Ernest (car on ne l'appelle dans la maison que M. Ernest) est très amoureux de Geneviève. S'il n'a pas encore osé lui déclarer sa flamme, nul n'ignore que cela ne saurait tarder.

Le bon sens ne veut pas autre chose.

En lui faisant épouser Ernest, Me Gibert *sait* qu'il gardera toujours sa fille près de lui, ce à quoi il tient beaucoup, surtout depuis la mort de sa femme, enlevée il y a trois ans à sa chère affection. Il sait aussi que son étude ne passera pas dans des mains étrangères, ce qui lui permet de travailler non seulement pour le présent, mais aussi pour le futur, dans la quiétude et la sécurité.

En épousant Geneviève, Ernest (dont le père, qui est conservateur du musée, n'a pas de situation à lui donner) *sait* qu'il n'a pas à se préoccuper de l'avenir. Sa vie, dès maintenant, s'annonce sans imprévu, ce qui plaît à son tempérament tranquille, dont on aurait tort de croire pourtant qu'est exclue la sensibilité. Ernest est un tendre, et si l'étude de Me Gibert lui plaît, il convient de dire que Geneviève lui plaît plus encore. Il est fou de Geneviève, pour laquelle il donnerait jusqu'à la dernière goutte de son sang, s'il le fallait, et dont il admet d'ores et déjà qu'elle la mènera par le bout du nez.

En épousant Ernest, Geneviève *sait* enfin qu'elle ne court pas le risque de rester vieille fille, ce qui, en province, est la pire des calamités. Elle sait qu'elle pourra continuer à tenir de main de maître — la maison de son cher papa et lui donner la joie de voir pousser autour de lui toute une série de petits Ernest, qui entoureront sa vieillesse d'un gai babil. Elle sait enfin que si Ernest n'est ni très séduisant, ni très brillant, il est un brave garçon dans toute l'acception du terme, ce qui n'est pas négligeable pour le bonheur.

Geneviève épousera donc Ernest et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. Et rien ne sera changé, ou à peu près rien, dans la paisible maison de Me Gibert. Et l'on continuera à ouvrir les volets à sept heures du matin, à déjeuner à midi et à dîner à sept heures du soir, à écouter la radio jusqu'à dix heures et demie et à planter au printemps des géraniums dans le jardin.

Qui s'aviserait de vouloir rêver d'autre chose ? Serait-ce par hasard cette délicieuse petite révolutionnaire qui s'appelle Martine et que Me Gibert a recueillie chez lui après la mort de sa femme pour tenir compagnie à Geneviève et lui donner une aide dans la maison ?

Martine est orpheline. C'est la fille d'une sœur de Me Gibert, qui a presque toujours connu la misère pour avoir voulu se marier par amour avec un pauvre garçon malade, qui l'a laissée veuve à vingt-cinq ans. Lorsqu'elle est morte à son tour, ne laissant à sa fille Martine que le souvenir d'une tendre affection et un portefeuille vide, c'est le bon oncle de Villeneuve-sur-Saône qui s'est chargé de payer le pensionnat de la petite et de subvenir aux frais de son éducation. Il lui a ensuite ouvert sa maison où il la traite comme sa propre fille.

Geneviève et Martine s'entendent comme deux sœurs et nous saurons tout sur la maison provinciale de Me Gibert, lorsque nous aurons dit que, malgré la mort de sa femme, le cher notaire est un homme heureux et entouré. La jeunesse qui s'agite autour de lui, dans le cadre étroit et charmant qu'il lui a donné et qu'il ne souhaite pas différent, pour son bonheur même, lui apporte toutes les joies auxquelles il aspire, en dehors de son travail, et de la considération très légitime dont il jouit à Villeneuve-sur-Saône.

A midi sonnant, ce jour-là, qui était le lendemain de celui où nous avons fait la connaissance de nos petites provinciales, à la sortie du cinéma, Geneviève et Martine attendaient, devant le couvert mis, l'arrivée de Me Gibert à la salle à manger.

Le notaire ne se faisait en général pas attendre et l'on entendait presque simultanément se fermer la porte d'entrée (ce qui annonçait le départ d'Ernest pour la maison de ses parents) et s'ouvrir celle de la salle à manger dans l'embrasure de laquelle apparaissait Me Gibert.

Aujourd'hui, les quelques minutes qui se sont écoulées depuis que les jeunes filles ont entendu partir M. Ernest leur ont semblé interminables.

— Que fait donc papa ? dit Geneviève, qui avait probablement un petit creux à l'estomac.

— Sans doute un travail à finir, répondit Martine.

— M. Ernest est parti et papa quitte en général l'étude en même temps que lui ; je ne m'explique pas...

Des bruits de voix, dans l'antichambre, leur apprirent que Me Gibert sortait de son étude, mais qu'il n'en sortait pas seul.

Elles tendirent l'oreille, car ce n'était pas l'heure où les clients venaient chez le notaire. On enten-

dait la bonne voix du père de Geneviève qui, sans effort, gardait le ton de la plus parfaite amabilité.

— Alors, entendu, jeune homme, à deux heures. Et bon appétit.

— Merci, monsieur.

Presque aussitôt, un bruit de porte et, cette fois, Me Gibert pénétra dans la salle à manger.

— Bonjour, papa !

— Bonjour, mon oncle !

— Bonjour, mes petites filles . . .

Me Gibert est un homme qui paraît à peine soixante ans et qui porte une barbe poivre et sel impeccablement soignée. Sous les lorgnons, son regard est à la fois empreint de bonté et de malice, mais on a l'impression qu'il doit savoir être ferme quand il le veut. La bonne humeur, aujourd'hui du moins, est ce qui se dégage incontestablement de toute sa personne. Il porte avec aisance une redingote qui, pour dater (sa forme l'accuse) de quatre ou cinq ans, n'en est pas moins des plus correctes. Pas la moindre tache ! Geneviève doit s'occuper avec soin des vêtements de son papa ! M. Ernest peut être sûr que, plus tard, il ne manquera aucun bouton à ses chemises.

Me Gibert, dans un geste qui lui est familier, se frotte les mains avant de s'asseoir à sa place, à table, devant le grand poêle à bois, éteint depuis quelques jours sous les premiers rayons du soleil d'avril.

— Vous aviez un visiteur, papa ? questionne Geneviève aussitôt que Léonie, la servante, est repartie, après avoir apporté le plat de croquettes dorées que la jeune fille offre maintenant à son père.

— Non, pas un visiteur, répondit-il. C'est un jeune stagiaire qui va passer un mois ici. Il veut apprendre le métier et se mettre au courant de questions pratiques. Ayant actuellement un surcroît de travail, j'avais fait une demande à la chambre des notaires de Paris qui m'envoie ce garçon au pair pour me rendre service, en même temps que je pourrai lui être moi-même d'un grand profit par tout ce qu'il apprendra dans mon étude.

— Cela soulagera un peu M. Ernest, fit Geneviève.

— Oh ! Ernest est un travailleur, je doute fort qu'il passe une partie de sa besogne à son jeune collègue qui, entre nous, n'a pas l'air de comprendre grand'chose à son futur métier.

— Ce sera plutôt un camarade de son âge avec lequel il pourra sortir un peu, risqua Martine.

— Ernest n'est pas très liant et je ne trouve pas précisément qu'il ait fait au jeune homme un accueil bien chaud . . . Cela m'étonnerait qu'ils devinssent amis. Il est vrai qu'ils me paraissent si différents . . .

Un fin sourire éclaira le visage du notaire.

— Vous nous intriguez, mon oncle, avec votre nouveau venu . . .

— J'ai eu à peine le temps de faire sa connaissance, ma chère nièce; aussi ne me posez pas mille questions sur lui . . . Un peu plus tard, oui, lorsque j'aurai pu discerner ses qualités et ses défauts. Pour l'instant, ce qu'on peut dire, c'est qu'il est très bavard.

— Ah ! il est bavard ? dirent ensemble les petites.

— Oui . . . et je me demande s'il ne m'a pas posé plus de questions que je ne lui en ai posées moi-même !

— Mal élevé ? risqua Geneviève.

— Pas précisément . . . mais, un Parisien, quoi !

Lorsque Me Gibert parlait des Parisiens, c'était avec une sorte d'admiration pour leur facilité à ne s'étonner de rien, à être immédiatement de plain-pied avec tout. Mépris, et le mépris l'emportait certainement sur l'admiration pour tout ce qu'il considérait être superficiel en eux. Il les traitait volontiers de hâbleurs et de bluffeurs.

Son jeune clerc allait-il le faire revenir sur cette opinion gratuite que, le cas échéant, il ne craindrait nullement, d'ailleurs, de lui faire connaître ?

— Lorsque vous avez dit « un Parisien », mon oncle, vous pensez avoir tout dit ! fit Martine en riant.

— Je pense plutôt n'avoir rien dit, répondit Me Gibert, car un Parisien c'est, au contraire, l'imprévu le plus complet ; nous en reparlerons dans un mois. En attendant, laissons M. Briant tranquille . . .

— M. Briant ? firent deux voix futées.

— Eh bien ! oui, le nouveau clerc. C'est vrai que j'avais oublié de dire son nom à mes deux petites curieuses.

— Vous avez encore oublié de dire le prénom ! insista Martine.

— Croyez-vous que je le sache ? Et encore, attendez. Il me semble bien qu'il s'appelle Gérard . . . c'est cela : Gérard.

— C'est un nom distingué, fit Geneviève.

— Et charmant en même temps, conclut Martine. Gérard Briant . . .

Elle pensa à des initiales entrevues hier sur une certaine valise posée sur la plate-forme du tramway. Mais étaient-ce vraiment les initiales de Gérard Briant ? Elle se rappelait très bien qu'il y avait un G, mais l'autre lettre lui échappait.

Elle s'en voulut d'avoir fait, malgré elle, un rapprochement entre les deux inconnus, celui de l'étude et celui du tramway, et elle sourit à Geneviève qui lui présentait des fruits.

Me Gibert reprenait pourtant la conversation.

— J'allais oublier, avec toutes vos questions, de vous faire une commission de la part de M. Ernest.

— Une commission ?

— Oui, il m'a prié de vous dire que le bal de la sous-préfecture était définitivement fixé au 25 avril. Il compte bien y être votre chaperon.

— Mais vous y viendrez aussi, papa . . .

— Oh ! oui, mon oncle !

— Certainement non, mes petites filles. Un bal pour moi ce serait un vrai rappel du passé, au temps où je dansais comme un fou avec celle qui devint ma femme. Les vieux n'ont que faire dans de pareilles réunions! Vous vous amuserez beaucoup mieux sans moi.

— Et vous n'avez pas peur, mon oncle, que tout Villeneuve ne vienne à se scandaliser de nous savoir sans vous dans un pareil lieu ? fit Martine avec un sérieux peut-être feint.

— La province n'est plus aussi « collet monté » ! Mais si elle a envie de se scandaliser, elle se scandalisera ! J'ai assez confiance en mes petites filles pour savoir qu'elles peuvent aller au bal sans moi . . .

— Surtout avec M. Ernest . . . murmura Geneviève.

— D'autant plus ! renchérit Me Gibert. D'ailleurs, je vous ai bien laissé aller seules au cinéma. A propos, vous ne m'avez pas dit si vous aviez été contentes de votre soirée d'hier. Etait-ce bien ?

— Très bien ! s'écrièrent ensemble les deux petites.

— Quel enthousiasme !

— Si vous saviez, mon oncle, à quel point le prince Limosky est séduisant !

— Moins séduisant, peut-être, que le jeune homme du tramway, n'est-ce pas, Martine ?

Martine, dont les joues en fleurs passaient très facilement du rose au rouge, *piqua un fard* qui, dix fois moins éblouissant, aurait déjà attiré l'attention de son oncle. Elle jeta à Geneviève un regard atterré.

— Quelle est cette histoire ? Et quel rapport entre le prince Limosky qui, si je le comprends bien, est le héros de votre film, et . . . le jeune homme du tramway. Il y avait un jeune homme dans le tramway ?

Le regard déjà sévère, Me Gibert, après avoir plié méticuleusement sa serviette, s'était levé de table pour aller attendre son café dans la véranda qui communiquait avec la salle à manger.

Un soleil déjà chaud rayonnait au travers des vitres, de l'autre côté desquelles on apercevait le jardin humide et bourgeonnant. Le ramage d'un oiseau annonçait que les beaux jours s'installaient et qu'il était temps de chanter la joie de vivre.

Martine et Geneviève s'empressaient autour du notaire et se disputaient l'honneur de lui offrir tour à tour son café ou son sucre.

— Alors ? vous ne m'avez pas dit quel était ce « jeune homme du tramway » et pourquoi son souvenir seul embrase les joues de ma charmante nièce, reprenait cependant Me Gibert.

— Oh ! ce n'est rien, papa. Voilà. Nous étions déjà installées dans le tramway . . .

Et la jeune fille de raconter leur petite aventure.

— Voilà le danger de faire des réflexions à haute voix, fit-il en s'adressant à Martine. Si ce garçon n'avait pas suivi votre conversation, il n'aurait pas été tenté de vous adresser la parole . . .

— Ce n'est pas bien méchant, papa . . .

— Et ce n'était pas un jeune homme mal élevé, insista Martine.

— Ce n'est pas mon avis, conclut Me Gibert. Un jeune homme qui se permet de lier conversation avec deux jeunes filles seules, à onze heures et demie du soir, ne doit pas être très recommandable. Si les circonstances voulaient que j'eusse l'occasion de lui dire, je n'y manquerais pas . . .

•

— Avais-tu vraiment besoin d'aller raconter cela à ton père ? Il ne va plus vouloir nous laisser sortir seules!

— Tranquillise-toi, ma petite Martine, papa n'a pas les idées aussi étroites que tu as l'air de le supposer. La preuve en est qu'il consent à nous laisser aller au bal de la sous-préfecture.

— Tu es contente, toi, d'aller à ce bal ?

— Enchantée ! Mais je suis surtout contente d'y aller avec M. Ernest. Je vais danser avec lui et peut-être se déclarera-t-il..

— Tu aimes beaucoup M. Ernest ?

— Je l'aime, c'est assez ; et je crois qu'il m'aime aussi. Je suis sûre que mon bonheur est de devenir sa femme et de rester toujours ici, à Villeneuve, dans la maison de mes parents. Pourquoi chercher un autre destin ?

— Bien sûr . . .

— Je souhaite seulement, ma chérie, que tu te maries aussi à Villeneuve afin que nous ne nous séparions jamais.

— Oh ! moi, ce n'est pas la même chose. Personne ne m'intéresse à Villeneuve — je veux dire, pas un jeune homme — et je n'intéresse personne. Je ne suis pas jolie et tout le monde sait que je suis pauvre. Ce n'est pas comme toi . . .

— Veux-tu bien te taire ! Tu es très jolie, au contraire, et ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur. Je suis persuadée, d'ailleurs, que papa ne voudra jamais qu'il y ait entre nous une différence de situation. Ne t'aime-t-il pas comme sa propre fille?

— Mon oncle m'a déjà donné trop de preuves de sa bonté pour que je mette en doute son excellent cœur. Il m'a recueillie et je suis entièrement à sa charge. Mais je n'acepterai jamais qu'il se dépouille pour moi. Surtout à ton préjudice, ma petite Geneviève. Je suis une jeune fille sans dot, comme il y en a beaucoup actuellement. Ce n'est pas un déshonneur et peut-être arriverais-je à me marier quand même si . . .

— Si ? . . .

— Non . . . je suis trop bête et tu te moquerais de moi . . .

— Me suis-je jamais moquée de toi, Martine ? Et ne sais-tu pas que tu peux tout me dire, comme à une sœur qui t'aime beaucoup ?

— Je le sais bien, ma chérie ! Je n'ai, d'ailleurs, aucun mystère à te révéler . . . Je voulais seulement dire que j'étais romanesque pour me marier à Villeneuve . . . Si je t'approuve tout à fait de rechercher, pour toi, un bonheur tranquille avec M. Ernest, je ne consentirai jamais moi-même à ne connaître qu'un amour sans imprévu et sans poésie . . .

— Tu voudrais rencontrer un prince Limosky, quoi !

— Peut-être . . .

— Ou, pour le moins, un beau jeune homme dans le genre de celui d'hier, qui doit être vaniteux, fat et égoïste . . .

— Pourquoi veux-tu qu'il soit tout cela ?

— . . . .Et qui te fera souffrir !

— Que tu es bête, Geneviève !

— Et toi, tu es une enfant ! Pourquoi n'épouserais-tu pas le petit Tibaudet, le caissier du Comptoir d'escompte ? J'ai cru remarquer qu'il changeait de trottoir chaque fois qu'il te rencontrait. Cela ne m'étonnerait pas qu'il te fît une déclaration au bal de la sous-préfecture . . .

— Oh ! tu crois ? . . .

— Oui, et je trouve que tu serais très bien en Mme Tibaudet . . .

— Eh bien, moi, j'aime mieux mourir vieille fille qu'être, toute ma vie, la femme de ce garçon-là, avec ses pieds trop longs et ses lunettes . . .

— Ernest aussi a des lunettes . . .

— Oui, mais ce n'est pas la même chose. C'est Ernest et tu l'aimes . . .

•

Ensemble, toute la journée, les jeunes filles avaient souvent ainsi des conversations intimes aussitôt après le départ de Me Gibert pour sa « promenade hygiénique ». Le notaire, qui avait une vie très sédentaire, tenait, en effet, plus que tout à son heure de marche après le déjeuner et, aussitôt son café avalé, il prenait la direction des allées Foch, qui ne tardaient pas à le conduire hors de la ville. Un peu de footing en pleine campagne et il revenait frais et dispos pour s'absorber dans ses dossiers ou libeller ses actes.

Ce même jour, tandis que Geneviève et Martine continuaient à deviser, un ouvrage entre les mains, elles entendirent la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, ce qui n'était nullement anormal puisque c'était l'heure où M. Ernest ne sonnait jamais et entrait directement, dans l'antichambre d'abord, où il déposait son chapeau et son pardessus, dans l'étude ensuite.

Bien souvent, Geneviève et Martine avaient envie d'ouvrir la porte de la véranda pour voir le clerc et échanger quelques mots avec lui, mais la crainte d'être grondées par Me Gibert pour n'avoir pas une retenue

digne des jeunes filles bien élevées qu'elles étaient, les en empêchait presque toujours.

Aujourd'hui, cependant, comme la minute se prolongeait entre l'instant de l'arrivée de M. Ernest et celui où il aurait dû pénétrer dans l'étude, les jeunes filles interprétèrent cette hésitation comme un désir du jeune clerc de les voir apparaître dans l'embrasure de leur porte.

Tous les jours, sans doute, désirait-il cette brève apparition de la fille du notaire et de sa gentille compagne. C'était du soleil pour lui pendant tout l'après-midi et nous savons que M. Ernest était un tendre.

Comme Me Gibert n'était pas encore rentré, les jeunes filles se regardèrent et, tacitement, décidèrent d'aller au-devant du jeune homme.

— Nous avons notre réponse à lui donner pour le bal, fit Geneviève qui prit l'initiative de l'action.

Laissant son aiguille, Martine la suivit sur la pointe des pieds.

Dans l'ouverture de la porte, une tête brune et une tête blonde se penchèrent.

— M. Ernest... venez bavarder deux minute avec nous... papa n'est pas encore rentré...

Mais aucune réponse ne leur parvint et elles durent appeler une seconde fois :

— Monsieur Ernest !...

Un homme est là, pourtant, dont elles ne distinguent, dans la pénombre de l'antichambre, que la haute et fine silhouette.

M. Ernest n'est pas aussi grand et surtout il ne porte jamais un pardessus aussi clair...

— Je regrette, vraiment, de ne pas être M. Ernest, dit une voix que les petites n'entendent pas pour la première fois. Je me serais fait un plaisir d'accepter l'invitation...

— Mais...

— J'espère que vous voudrez bien la renouveler, mesdemoiselles, lorsque vous saurez qui je suis...

Sans l'ombre d'une hésitation et avec une aisance que déjà Geneviève et Martine connaissent bien, le jeune homme se présente :

— Gérard Briant, clerc stagiaire chez Me Gibert. Je suppose que j'ai l'honneur de parler à ses charmantes filles...

— Je suis Geneviève Gibert et voici ma cousine, Martine Delaunay, répond la fille du notaire. Avez-vous passé une bonne nuit à la Boule d'Or, monsieur Briant ?

— Excellent, je n'ai jamais si bien dormi. Et vous, mesdemoiselles, n'avez-vous pas trop rêvé au prince... *Machinsky ?*

Les jeunes filles se mettent à rire. La connaissance est faite.

— Si j'ai un conseil à vous donner, monsieur Briant, c'est de ne pas dire à papa que vous avez eu l'impertinence de nous adresser la parole, hier soir, dans le tramway.

— Sévère, papa ?

— Non, délicieux, au contraire, mais ne plaisantant pas lorsqu'il s'agit de sa fille et de sa nièce. Vous risquez d'encourir une sérieuse remontrance, si vous avouez que c'est vous le jeune homme du tramway...

— Quoi, vous lui avez raconté ?

— Bien sûr ! Nous disons tout à mon oncle... reprend Martine en rougissant et très contente de placer son mot.

— Vous allez donc lui dire, aujourd'hui, votre premier mensonge, en lui disant que vous venez à l'instant de faire ma connaissance ? Je suis ravi d'être liée à des jeunes filles par leur premier mensonge...

— Oh ! M. Briant ! s'écrient les petites, scandalisées.

Mais elles n'ont pas le temps de faire la morale au jeune Parisien. La porte vient de s'ouvrir à nouveau et M. Ernest entre, tout surpris de trouver son collègue en compagnie des jeunes filles. Une ombre passe sur son front. Que fait ce nouveau venu avec Geneviève et Martine ? N'a-t-il pas mis lui-même plusieurs mois avant d'oser leur adresser la parole ! Les Parisiens vont, décidément, vite en besogne. Il faudra voir si, à l'étude, M. Briant montrera autant de diligence !

— Monsieur Ernest, c'est à vous que nous devons d'avoir fait la connaissance de M. Briant... fait Geneviève ; nous croyions vous avoir entendu dans l'antichambre... Nous voulions vous dire que nous serons enchantées, Martine et moi, d'aller avec vous au bal de la sous-préfecture...

— Je m'en réjouis, moi-même, *étonnamment*...

Etonnamment était un mot qu'Ernest affectionnait beaucoup. Il revenait très souvent dans ses propos et Martine eut un petit sourire qui n'échappa pas à Gérard Briant, ce qui prouvait, d'ailleurs, qu'il avait à cet instant les yeux fixés sur elle.

— Un bal à Villeneuve ! fit-il avec enthousiasme.

— Tut le monde n'y est pas invité! répondit Ernest, un peu sèchement.

— Je suppose qu'il doit falloir des *relations !* lança Gérard Briant avec ironie.

— Le contraire me surprendrait *étonnamment*...

Cette fois, Martine eut du mal à tenir son sérieux. On ne sait pas, d'ailleurs, jusqu'où la conversation serait allée si l'arrivée de Me Gibert n'y avait coupé court.

Le notaire serra la main d'Ernest, puis de Gérard.

— Je vois que je n'ai pas de présentation à faire et que vous avez déjà fait la connaissance de mes filles. Je dis « mes filles », parce que c'est tout comme, bien que Martine soit ma nièce. Je leur avais déjà parlé de vous et je suis sûr qu'elles brûlaient d'envie de vous connaître, monsieur Briant.

— Je suis vraiment très flatté... Je ne croyais pas avoir la chance d'intéresser ces demoiselles...

— Me Gibert n'oublie pas que nous avons à examiner les différentes pièces de la succession de Mme de La Motte. C'est un gros travail qui exige que nous ne perdions pas un temps précieux. Nous devrions déjà être au travail, fit Ernest, mécontent.

Le notaire, qui ne tient pas à s'éterniser dans l'antichambre, est de son avis.

— Nous vous suivons, mon ami. Allons, M. Briant, à la tâche ! Vous avez dit que vous aviez beaucoup à apprendre ici, c'est le moment de montrer votre bonne volonté ; la succession de Mme de La Motte est une des choses les plus compliquées que l'on puisse rencontrer. Vous tombez bien...

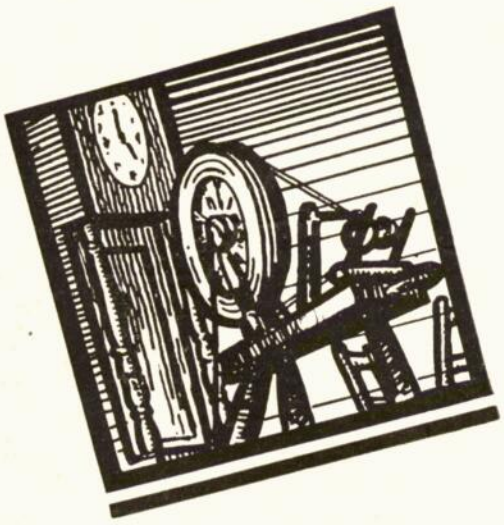
Et, d'une pression amicale sur l'épaule, il fait prendre à Gérard le chemin de l'étude, où Ernest l'a déjà précédé.

— A ce soir, mes petites filles.

— Mes hommages, mesdemoiselles.

La porte de l'étude s'est refermée. Geneviève et Martine restent une

---



NOUS sommes toujours heureux de publier, quand elles dénotent un certain talent, les œuvres de nos jeunes artistes. Aux premières pages de ce numéro, nous avons groupé quelques-unes des plus récentes acquisitions (canadiennes et étrangères) de la Galerie Nationale d'Ottawa. Autant de choses qui témoignent de l'intérêt que porte notre revue à toutes les formes d'art et surtout aux manifestations artistiques de chez nous. M. P. E. Berthiaume, graveur sur bois, s'inspire des choses du terroir. Les quatre gravures que nous avons choisies, parmi celles que ce jeune artiste nous a soumises, illustrent simplement quelques aspects de notre vie rurale.

minute les bras ballants. Gérard Briant, le Parisien, vient d'apporter un peu d'imprévu dans leur vie sage et régulière. Elles espèrent bien que leurs relations n'en resteront pas là et qu'elles auront l'occasion de rencontrer souvent le jeune homme.

Sa jeunesse et la franche gaîté qui paraît être le point particulier de son caractère ont conquis déjà les deux charmantes provinciales. Elles rêvent d'une bonne camaraderie de laquelle ne serait point exclue une pointe de coquetterie.

Sur les lèvres roses de Martine se dessine un sourire :

— Je le trouve très gentil, Gérard Briant, murmure-t-elle, tandis qu'en compagnie de sa cousine elle retourne à son aiguille dans la véranda ensoleillée.

Chapitre III

MADEMOISELLE Martine ! ! Mademoiselle Martine !

— Chut ! voulez-vous bien ne pas crier si fort . . .

— Aussi, pourquoi vous sauvez-vous lorsque vous m'apercevez ?

— Mais . . . je ne me sauve pas . . .

— Ne me racontez pas des histoires . . . Vous vous sauviez bel et bien . . .

— C'est que . . . Geneviève n'est pas là . . .

— Alors quand Geneviève n'est pas là vous n'avez pas le droit de me parler ?

Le jeune homme éclate de rire.

— C'est cela ! moquez-vous de moi, maintenant.

— Mais je ne me moque pas . . . Je vous trouve charmante, au contraire. Cette pudeur qui veut que lorsque vous êtes seule vous n'osiez pas lever les yeux sur moi, tandis que la présence de votre cousine vous donne toutes les audaces . . . est incompréhensible . . .

— Oh ! toutes les audaces, vous exagérez !

— Enfin, je veux dire que lorsque la fille de Me Gibert est là, vous osez me regarder en face . . . Tandis qu'autrement ! Voulez-vous m'accorder votre regard, mademoiselle Martine ? Là ! Vous fais-je donc peur ?

A trois pas de Gérard Briant, dans l'antichambre qui est depuis quinze jours, c'est-à-dire depuis l'arrivée du jeune homme, le lieu propice aux rencontres fortuites, Martine a osé abandonner le deux velours de ses prunelles à la flamme ardente de celles de son nouvel ami.

Comme par enchantement, cela a fait monter à ses joues un sang juvénile qui la rend semblable à un bouton de rose sur le point d'éclore. Un léger tremblement des lèvres accuse son trouble intérieur.

— Vous êtes délicieuse, mademoiselle Martine, et je suis votre grand ami, n'est-ce pas ?

— Oui, à condition que vous ne preniez pas plaisir à me faire rougir . . . en un mot, à condition que vous ne vous moquiez plus de moi.

— C'est promis. Aussi, donnez-moi vite votre main, mademoiselle Martine.

— La voilà, monsieur Gérard . . .

Aussitôt emprisonnés dans la grande main du jeune homme, les doigts de Martine ne sont plus libres d'agir à leur guise. Ils n'ont plus aucune volonté propre. Et Gérard Briant les porte jusqu'à ses lèvres.

Au chaud contact de cette bouche trop audacieuse, la petite a pourtant un sursaut de révolte. Elle retire sa main brusquement.

— Que faites-vous donc ? balbutie-t-elle.

— Je me permets de baiser respectueusement les plus beaux doigts du monde. Y a-t-il quelque mal à cela ?

Mais Martine n'en écoute pas davantage ; elle se sauve, cette fois, pour de bon et va rejoindre Geneviève qui est en train de faire des essais culinaires.

Me Gibert a invité M. Ernest à déjeuner et elle tient à mettre elle-même la main à la pâte.

— Où étais-tu donc ? Martine ? dit-elle à sa cousine lorsque celle-ci pénètre dans la cuisine aux carreaux impeccables, aux cuivres étincelants.

— Je finissais de mettre de l'ordre dans ma chambre, mais j'ai été retardée par Gérard Briant que je viens de rencontrer dans l'antichambre.

— Comme par hasard ! Il est assez souvent dans l'antichambre, ne trouves-tu pas ?

Martine jette un coup d'œil du côté de la servante qui est tout près d'elle devant le fourneau. Elle ne tient pas à ce qu'elle soit mêlée à leurs petits potins intimes.

— M. Gérard était allé prendre quelque chose dans son pardessus . . . répond-elle avec désinvolture.

•

Le déjeuner fut cordial et gai. Environ une fois par quinzaine, Ernest était ainsi invité à la table du notaire. C'était le plus souvent pour lui l'occasion d'arborer une cravate neuve achetée aux Nouvelles Galeries de Villeneuve. Il s'arrangeait aussi pour faire coïncider son « jour de coiffeur » avec cette invitation, ce qui prouvait qu'il considérait cette réunion familiale comme une vraie petite fête.

Cela ne lui permettait-il pas de passer deux heures de suite en compagnie de Geneviève, sinon dans la joie tout à fait complète d'une agréable tête-à-tête, du moins dans une atmosphère de douce intimité qui serait, il le souhaitait de toute son âme, celle de sa vie future et prochaine.

L'entremets confectionné par les soins de Geneviève avait été parfait et pour une recette non encore *expérimentée*, cela constituait un succès.

On en parlait encore lorsque le petit groupe se leva pour aller prendre le café dans la véranda.

Geneviève, toute vibrante de plaisir, acceptait avec modestie les compliments de celui qui serait bientôt, demain peut-être, son fiancé.

Car chacun se souvenait, sans en avoir encore parlé, d'ailleurs, que c'était le lendemain le fameux bal de la sous-préfecture. Les robes des jeunes filles étaient prêtes et leur confection n'avait pas été sans apporter beaucoup d'animation dans leurs propos, d'activité dans leurs journées, au cours de cette dernière quinzaine.

— Alors, monsieur Ernest ? fit soudain Me Gibert, prenant l'initiative d'aborder le sujet que tout le monde attendait. Puis-je compter que vous viendrez chercher les petites pour le bal, demain ? Je préfère qu'elles ne soient pas seules dans les rues et je suis heureux de leur donner, en toute confiance, un chaperon tel que vous.

— Croyez bien, maître Gibert, que je suis *étonnamment* fier de l'honneur que vous me faites. Je viendrai demain, à dix heures, chercher ces demoiselles.

— Figurez-vous, monsieur Ernest, dit Geneviève, que Martine a peur de ne pas danser . . .

— Pourquoi ne danseriez-vous pas, mademoiselle Martine ?

— Parce que je pense que vous inviterez surtout Geneviève et que je n'aurai qu'à vous regarder, de ma chaise !

— Quelle idée ! s'écria Geneviève en rougissant et sans oser lever les yeux sur le jeune clerc. M. Ernest est notre danseur à toutes les deux. N'est-ce pas, monsieur Ernest ?

— Mais . . . certainement . . . certainement . . .

— Ah ! tu vois, Martine ! Sans compter que je connais un jeune homme qui sera enchanté de venir t'inviter . . .

— Oh ! je sais qui tu veux dire . . . le petit Tibaudet . . . Merci. Je n'éprouverai aucun plaisir à danser avec le petit Tibaudet . . .

— On danse pour danser, ma nièce. Sinon la danse est condamnable . . .

— Vous ne direz, tout de même pas, mon oncle, que ce n'est pas plus agréable de danser avec un joli garçon qu'avec . . .

— La beauté du danseur doit être considérée comme secondaire, ma petite Martine, si l'on veut admettre que la danse est un plaisir sain et honnête . . .

— La beauté, peut-être, car un homme peut plaire sans être beau ; mais vous me permettrez bien de penser, mon oncle, que cela n'a aucun charme d'être dans les bras du petit Tibaudet . . .

— Le petit Tibaudet n'est pas plus mal qu'un autre . . . coupa Me Gibert, qui trouvait, décidément, que sa nièce avait des idées bien subversives.

— Evidemment . . . il n'a pas le chic de M. Briant, risqua Geneviève, et c'est ce que Martine pense.

La nièce de Me Gibert se contenta de baisser les yeux.

— Le chic de M. Briant ! Le chic de M. Briant ! s'écria Ernest, hors de lui. Il semble qu'on ait tout dit lorsqu'on a parlé du chic de M. Briant. M. Briant est un poseur, voilà tout.

— Poseur ou non, je le trouve très gentil, moi, et pour ma part, je regrette bien qu'il ne soit pas invité au bal de la sous-préfecture ! répondit Martine, du tac au tac.

— Cela aurait été le comble qu'il en fût autrement ! Un Parisien n'a que faire dans nos réunions et ce serait leur enlever leur charme que d'y admettre tous les étrangers de passage.

— M. Briant n'est pas un étranger ordinaire. Il est, je suis sûre, d'excellente famille et ses manières sont celles d'un homme fort distingué . . . insista Martine qui ne renonçait pas à tenir tête au clerc de son oncle.

— C'est extraordinaire comme les jeunes filles se laissent prendre à certaines qualités extérieures qui chez un homme, comme chez une femme, d'ailleurs, ne cachent que le vide du cerveau ou la vulgarité de l'âme.

— Pourquoi voulez-vous, monsieur Ernest, que Gérard Briant ait l'âme vulgaire et le cerveau vide ? répartit Martine en riant, mais en commençant à s'échauffer.

— Je ne le veux pas, mais j'en suis persuadé. Vous ne le voyez que rarement, mademoiselle Martine, mais il faut voir ce que l'on dit de lui, *en ville !*

— On parle de lui dans Villeneuve ? questionna cette fois Me Gibert qui tenait au bon renom de son étude.

— On parle de lui . . . enfin . . . on remarque qu'il passe son temps au café, qu'il lie conversation avec n'importe qui et qu'il est d'une familiarité avec les femmes, qui n'est pas sans surprendre un peu le Villeneuvois . . .

— Tout cela n'est pas bien grave . . . Si vous appreniez quelque chose de plus sérieux, monsieur Ernest, je vous serais reconnaissant de m'en aviser. Je suis un peu responsable de ce jeune homme . . . et je ne voudrais pas qu'on me jugeât mal à cause de lui.

C'était l'heure où le notaire, qui avait renoncé pour aujourd'hui à sa petite promenade, devait être présent à l'étude. Il fit signe à Ernest qu'il était temps de prendre congé des jeunes filles et de regagner la table de molesquine noire (agrémentée d'un bel écritoire de porcelaine) qu'il occupait depuis plusieurs années.

Avec une soumission parfaite et réfléchie qui prouvait à quel point le futur mari de Geneviève avait le respect de la hiérarchie et le sens du devoir, Ernest se leva et serra la main des deux jeunes filles, non sans remercier la fille du notaire pour l'excellent gâteau composé à son intention.

Dans une pression des doigts un peu plus marquée que de coutume, il lui fit comprendre toute sa ferveur secrète et sa reconnaissance de n'avoir pas défendu contre lui le jeune clerc, objet de sa jalousie. Puisque Geneviève lui restait, pourquoi prendrait-il ombrage de M. Briant ? Cette petite écervelée de Martine pouvait bien penser ce qu'elle voudrait ! Dans quinze jours, d'ailleurs, Gérard Briant serait parti (n'était-il pas venu seulement pour un mois ?) et demain, oui demain (le cœur d'Ernest battait à cette pensée !), n'allait-il pas demander à Geneviève l'autorisation de faire faire, par son père, une démarche auprès de Me Gibert, afin de lui demander sa main . . . La main de Geneviève !

La porte d'entrée qui se fermait annonçait l'arrivée de Gérard Briant à l'étude et chacun, en proie à des pensées diverses, alla reprendre le fil de ses occupations quotidiennes dans la tranquille maison provinciale.

Chapitre IV

LE GRAND jour est arrivé. Devant leur miroir, Geneviève et Martine finissent d'ajuster leur robe dont la fraîcheur rivalise avec celle de leur teint.

Un œillet blanc posé tout près du modeste décolleté de Geneviève fait ressortir la matité du crêpe Georgette rose qui s'épanouit en volants autour de sa silhouette mince. Une ceinture de velours noir rehausse sa gracieuse toilette en faisant remarquer la perfection de sa taille.

— Suis-je à mon avantage ? demande-t-elle à Martine, qui interrompt sa propre contemplation pour admirer sa cousine.

— Tu es ravissante, ma petite Geneviève, et je ne doute pas de ton succès auprès de M. Ernest. C'est sûrement aujourd'hui qu'il va te faire sa déclaration.

Un peu de mélancolie perce dans sa voix. Martine va au bal avec moins d'enthousiasme que Geneviève. La nièce de Me Gibert sait qu'elle ne s'y amusera pas beaucoup.

Le soin qu'elle a apporté à faire valoir sa charmante personne dans une très simple robe de crêpe de Chine blanc, qui lui donne presque l'air d'une petite fille, ne l'a pas entièrement distraite de ses pensées. Aller au bal quand personne ne vous y intéresse, autant ne pas y aller ! Quoi qu'en pense son cher oncle !

— Pourvu que M. Ernest ne soit pas en retard ! murmure Geneviève, qui a déjà enfilé ses gants et qui meurt d'impatience de partir.

— Cela me surprendrait *étonnamment* qu'il le fût ! répond Martine sur un ton léger, qui n'échappe pas à sa cousine.

— Tu es une incorrigible moqueuse ! fait-elle d'un ton de reproche, un peu attristée.

— Je n'ai pas voulu te faire de peine, ma chérie, tu sais bien que j'aime beaucoup Ernest et que je l'aimerai encore plus lorsqu'il sera ton mari . . .

— . . . Ce qui te n'empêche pas de te moquer de lui ! . . .

Le timbre de la porte d'entrée qui retentit dans la maison silencieuse, fait sursauter les petites.

— Le voici ! s'écrie Geneviève, le cœur battant.

— Tu vois qu'il n'est pas en retard !

Comme deux oiseaux ayant hâte de s'échapper du nid, elles quittent rapidement leur chambres et retrouvent M. Ernest dans la véranda. Il est en compagnie de Me Gibert, qui lui fait ses dernières recommandations :

— Amusez-vous, mais, malgré tout, ne rentrez pas trop tard ! Et, surtout, veillez à ce que ces jeunes filles ne prennent pas froid en sortant.

— Vous pouvez absolument compter sur moi, maître Gibert. Je vous promets d'être un chaperon parfait et sans reproche.

— Je n'en attends pas moins de vous, Ernest.

Ce prénom, donné sans l'appellation préalable et cérémonieuse de « monsieur », paraît au jeune clerc un bon présage. Il se retourne vers les jeunes filles qui viennent d'entrer et, très galamment, leur tend une main gantée de chevreau blanc glacé, impeccable. Un foulard de soie déborde du pardessus et laisse deviner la jaquette qu'il a fait faire l'an dernier pour le mariage de sa sœur. Son élégance est indiscutable et il ne doute pas que Geneviève soit fière de l'avoir pour danseur attitré et quasi officiel.

— Sans vouloir arriver parmi les premiers, je crois que nous pouvons partir maintenant. Le temps est sec, j'espère que les cinq minutes de marche qui nous séparent de la sous-préfecture ne seront pas trop pénibles aux petits pieds chaussés de satin de ces demoiselles . . .

Quand il le veut, Ernest sait aussi s'exprimer brillamment ! Geneviève jette un coup d'œil victorieux à Martine, qui est en train de tendre son front au baiser de son oncle et ne peut jouir de l'expression heureuse de sa cousine.

Geneviève embrasse son père et le petit groupe est lâché dans la nuit printanière qu'éclaire, au-dessus des maisons endormies, une lune blafarde et énigmatique.

•

Les salons de la sous-préfecture de Villeneuve-sur-Saône avaient ce soir-là leur parure des grands jours.

Les lustres scintillaient avec éclat au-dessus des groupes déjà formés selon les préférences et les sympathies. Les robes claires alternaient avec les costumes noirs, et toute une foule élégante, bien qu'un peu guindée, se pressaient autour de Mme la sous-préfète (en superbe toilette de lamé argent), que chacun tenait à venir saluer avant que commençât vraiment le bal.

Des chaises dorées, capitonnées de velours rouge, alignées le long des murs ou groupées près d'un bouquet de plantes vertes, attendaient « les mères » qui n'allaient d'ailleurs pas tarder à faire « tapisserie ». Les jeunes filles juraient bien de n'y aller jamais s'asseoir, escomptant rapidement les nombreuses invitations qui leur permettraient de ne pas « rater » une danse.

Un orchestre, sur une estrade élégamment décorée de palmiers nains et d'hortensias fleuris, commençait à faire entendre le murmure inco-

De gauche à droite : LEO LARGUIER, poète, chroniqueur et critique. — ROSNY jeune, auteur de nombreux récits historiques. Jeune de quatre-vingts ans. — JEAN AJALBERT, avocat, poète impressionniste et conservateur de musée. — POL NEVEUX, vigneron champenois fort lettré ; romancier et inspecteur général des bibliothèques.

L'ACADÉMIE GONCOURT

L'ACADÉMIE française qui est l'ambition de tant d'écrivains a une sœur plus jeune et plus petite mais qui fait néammoins beaucoup parler d'elle. En parlant de la grande, Piron a dit un jour que ses quarante membres avaient de l'esprit comme quatre mais on pourrait dire aujourd'hui que les dix membres de la petite ont peut-être autant de prestige que les quarante de la grande.

C'est le 13 octobre 1855 que les frères Goncourt parlent pour la première fois de leur projet, celui de fonder une sorte de cénacle littéraire où ne seraient admis que les hommes de lettres soigneusement choisis parmi ceux qui seraient vraiment méritants et épris de leur art. Le mot d'Académie n'est pas prononcé car les frères Goncourt ont eu parfois des mots quelque peu ironiques ou cinglants pour ces sortes d'assemblées mais il est des noms qui s'imposent par tradition et, tout naturellement, au cours de la période de gestation, le cercle littéraire très fermé des frères Goncourt prit ce nom d'Académie. Avec peut-être, chez les fondateurs, le secret espoir de lui donner un éclat tout spécial, ce en quoi ils ont parfaitement réussi.

Il faut pourtant en arriver au 6 décembre 1889 pour voir se préciser la chose ; dans une déclaration faite au journal « Le Gaulois », il est spécifié que l'Académie des Goncourt, à part trois ou quatre noms déjà célèbres, sera accessible aux jeunes littérateurs que les hasards de la fortune ou les nécessités de la vie mettent dans une situation inférieure et obligent d'accepter un emploi quelconque pour vivre. Une fondation de cent mille francs à partager annuellement entre les dix membres admis à cette Académie les mettrait à l'abri de tout souci matériel et leur permettrait donc de se consacrer entièrement à leur art. L'idée était belle et généreuse vu le cours du franc en ces temps héroïques.

Le 16 juillet 1896 qui est le jour de la mort d'Edmond de Goncourt est aussi, en quelque sorte, celui de l'institution formelle de l'Académie puisque ce jour-là le testament du disparu commençait à prendre effet légal.

Il y était spécifié la fondation d'un prix annuel de six mille francs destiné à un ouvrage littéraire, puis une rente annuelle de six mille francs au profit de chacun des dix membres de la société.

Les héritiers naturels attaquèrent devant les tribunaux les héritiers littéraires dans le but de faire invalider le testament. Raymond Poincaré, qui plaida pour les héritiers littéraires, ramena le différend sur son véritable terrain en disant que la justice civile avait simplement à décider si Edmond de Goncourt avait bien exprimé, dans la forme légale, une volonté testamentaire qui ne soit en elle-même attentatoire ni à la législation civile, ni à l'ordre public, ni aux bonnes mœurs.

Il gagna son procès haut la main et, le 1er mars 1900, les juges de la première Chambre de la Cour d'Appel de Paris confirmèrent ce jugement. Dès lors l'Académie Goncourt était fondée légalement et il ne restait plus à obtenir pour elle que la reconnaissance d'utilité publique, ce qui fut fait trois ans plus tard, le 19 janvier 1903.

Il n'y a, on le voit, pas de date unique relative à sa fondation. On pourrait même dire que l'Académie exista dès le 14 juillet 1874, quatre ans après la mort d'un des frères Goncourt, Jules, alors qu'Edmond rédigea un premier testament où étaient désignés les dix premiers académiciens. C'étaient : Gustave Flaubert, Paul de St. Victor, Louis Veuillot, Théodore de Banville, Jules Barbey d'Aurevilly, Eugène Fromentin, Philippe de Chennevières, Emile Zola, Alphone Daudet et Léon Cladel.

C'est le 21 décembre 1903 qu'eut lieu la première attribution du premier prix Goncourt. Des dix académiciens alors inscrits, un seul manquait à la séance qui eut lieu au restaurant Champeaux, place de la Bourse ; c'était Rosny jeune mais il avait envoyé son vote au président du groupe, J.-K. Huysmans.

Le lauréat fut John-Antoine Nau (pseudonyme d'Eugène Torquet) pour son livre « Force ennemie » ; le prix lui fut attribué par six votes sur dix. Ce livre, toutefois, passa à peu près inaperçu du public ; l'Académie Goncourt ne jouissait pas alors du grand prestige qu'elle connaît aujourd'hui.

Le prix Goncourt de cette année a été décerné à Philippe Hériat pour son roman : *Les Enfants Gâtés*. Hériat actuellement au front, est aussi connu comme acteur de cinéma.

A droite : FRANCIS CARCO, poète, critique, romancier et amateur d'art, auteur aux gros tirages. — A gauche : ROSNY aîné, romancier puissant et hardi. Le doyen des Goncourt. En bas, de gauche à droite : RENE BENJAMIN, choniqueur, conférencier et le benjamin d'élection actuel. — LUCIEN DESCAVES, critique littéraire et dramatique. Brouillé avec ses confrères. — LEON DAUDET, romancier, polémiste, pamphlétaire. Prosateur très fécond. — ROLAND DORGELES, chroniqueur et romancier ; fait du grand reportage et quelquefois la chasse au tigre.

hèrent qui précède toujours le morceau d'ouverture et que les musiciens occasionnent en accordant leurs instruments.

Une immense table, recouverte de toutes sortes de bonnes choses, attirait déjà l'attention des gourmandes, mais comme elle se trouvait dans un salon encore complètement désert, personne n'osait s'aventurer auprès d'elle. Il n'en serait pas de même lorsque les premières valses et les langoureux tangos auraient donné aux danseurs le besoin de tremper leurs lèvres dans une coupe de champagne glacé, aux jeunes filles l'envie de croquer quelques petits fours pour pouvoir se reposer ou continuer une conversation pleine d'intérêt.

Lorsque Geneviève et Martine, en compagnie d'Ernest, pénétrèrent dans le premier salon illuminé, ils se firent un devoir, eux aussi, d'aller saluer le sous-préfet et sa femme, que Me Gibert connaissait bien.

— Monsieur votre père n'a, décidément, pas voulu vous accompagner ? dit la sous-préfète à Geneviève.

— Papa m'a chargée de vous apporter ses respectueux hommages, madame, répondit-elle sans timidité, mais il sort très peu depuis la mort de ma chère maman. Il m'a conïée, pour ce soir, ainsi que ma cousine, à son collaborateur et ami, M. Ernest . . .

Ernest s'inclina profondément.

— Eh bien ! amusez-vous bien, mes enfants, et dansez beaucoup . . .

Accaparée déjà par d'autres invités, la sous-préfète n'avait pas le temps de s'attarder beaucoup avec chacun d'eux, et elle rendit sa liberté au petit groupe.

On attaquait, d'ailleurs, la première danse, une valse brillante et rapide, destinée à mettre tout de suite de l'entrain et à créer une ambiance favorable au succès du bal.

Sans hésitation, Ernest enlaça Geneviève et ils partirent, en tourbillonnant, loin de Martine. La jeune fille se trouva donc, soudain, toute seule parmi des couples affairés qui, sans se soucier d'elle, la bousculaient en dansant. Elle réussit, néanmoins, à se réfugier dans un coin du salon où, là, sans être importunée, elle put ouvrir de grands yeux sur le spectacle qui s'offrait à elle.

De temps en temps, elle revoyait passer Geneviève et Ernest qui ne se parlaient pas, mais paraissaient être emportés dans des régions enchantées, au rythme de la valse étourdissante et délicieuse qui les réunissait dans un même élan. Naturellement, ils se faisaient pas attention à Martine, et si elle les comprenait fort bien de s'isoler dans leur plaisir, cela ne l'empêchait pas de sentir un peu d'abandon, au plus profond de son être.

Elle ne pouvait pourtant pas dire qu'elle eût aimé être à la place de Geneviève. Elle trouvait, dans son for intérieur, Ernest un peu ridicule. Excellent, mais prétentieux et docte et, avec cela, un physique qui était loin de faire rêver . . . sauf Geneviève, bien entendu ! Mais, il était bien suffisant qu'il fît rêver Geneviève !

Tous ces gens qui tournent autour d'elle lui semblent, d'ailleurs, tous coulés dans le même moule. Chacun a son petit travers que nul n'ignore. On sait que le pharmacien est avare, que la femme du docteur est un peu prétentieuse, que le directeur du Comptoir d'escompte a une maladie de foie et celui des Nouvelles Galeries de l'urticaire. On sait que les filles de l'huissier ont les pieds plats et que les fils du conservateur des hypothèques ne travaillent pas bien au collège . . . Tout cela, on se le dit.

La mesquinerie des petites villes, lorsque la méchanceté en est exclue, constitue, au contraire, entre ses habitants un lien de plus. C'est comme une grande famille où personne n'ignore ce qui arrive au voisin. A Villeneuve-sur-Saône, si les langues sont bien pendues, les rivalités ne vont jamais jusqu'à la haine, l'esprit critique ne dépasse jamais les limites d'une bienséance à laquelle les habitants paraissent tenir plus qu'à tout.

Martine, bien qu'elle ne soit ici que depuis deux ans, a son idée faite sur Villeneuve. Une charmante petite localité que la banalité étouffe . . .

Il n'y a qu'à regarder ce bal : ces toilettes (la sienne aussi !) qui veulent « singer » celles de Paris et qui n'en sont, elle n'en doute pas, qu'un pâle reflet ; ces conversations, dont elle n'entend que des bribes, mais chez lesquelles on ne sent que des préocupations d'ordre secondaire ; ces hommes et ces femmes, vieux avant l'âge parce que submergés par leur esprit de routine . . .

D'où vient que Martine sent, ce soir, se préciser en elle toutes ces opinions confuses qu'elle n'a jamais osé formuler dans la maison de son excellent oncle ? D'où vient qu'elle juge avec tant de sévérité, sinon avec clairvoyance, une condition de vie qui est la sienne, qui sera toujours la sienne . . . Car, lorsque la province vous tient, pourquoi vous lâcherait-elle ? Si Martine ne reste pas vieille fille, elle épousera le petit Tibaudet (elle l'aperçoit là-bas, derrière un groupe de vieux messieurs qui causent, mais il ne l'a pas vue) . . . le petit Tibaudet ou un autre . . . Et elle sera un jour une de ces femmes qui viennent depuis vingt ans à des bals de sous-préfecture . . .

Vilaines pensées d'une jeune fille qui ne danse pas ! Si seulement elle dansait ! Si elle sentait contre elle la chaleur d'un autre corps, sur sa main la pression d'une autre main, et si, au rythme d'une chanson berceuse, elle se sentait conduite, comme on l'est dans la vie, par un bras masculin autoritaire et doux, sans doute penserait-elle autrement et rêverait-elle à autre chose . . .

Mais la valse est finie et un tango vient de commencer. Seule dans son coin, Martine peut à peine être aperçue des danseurs en quête d'une partenaire. Son jeune âge et son air maussade (car elle doit avoir l'air maussade !) sont d'ailleurs bien faits pour les décourager s'ils avaient des velléités de s'approcher . . .

Et plutôt que d'attirer l'attention du petit Tibaudet . . .

— Voulez-vous m'accorder ce tango, mademoiselle Martine ?

Comment ? Qui parle ? Elle n'a vu personne venir vers elle. Il faut donc que quelqu'un soit derrière sa chaise et ne soit venu là qu'avec l'intention de la surprendre.

Mais la voix se précise :

— Mademoiselle Martine . . .

Sans se retourner, elle sait maintenant à qui appartient cette voix qu'elle aime, et si elle ne comprend pas encore comment elle peut l'entendre, elle est sûre que c'en est fini pour elle des papillons noirs et des idées moroses.

Un sourire s'épanouit sur ses lèvres, un large sourire qui, lorsque Gérard Briant se décide enfin à lui faire face, la rend délicieusement jolie.

— J'aime mieux ça que votre pauvre petite mine toute déconfite de tout à l'heure, dit-il en souriant aussi

— Quoi ! Vous me regardiez ?

— Bien sûr ! Mais ni vous, ni votre cousine, ni son Ernest, ne m'avez aperçu, lorsque vous êtes entrés.

— Vous étiez donc déjà là ?

— Noblesse oblige. Mme la sous-préfète avait tenu à ce que j'arrivasse un des premiers.

— Vous connaissez Mme la sous-préfète ?

— C'est une amie de ma mère . . .

— Vous m'aviez dit l'autre jour que vous étiez orphelin . . .

— Je vous ai dit ça ?

— Mais oui . . .

— Eh bien ! c'était un mensonge . . . Je ne le ferai plus, mademoiselle Martine. Si vous voulez bien m'accorder le tango qui va finir, ainsi que toutes les danses que vous aurez de libres pendant cette soirée . . .

— Vous voulez toujours danser avec moi ?

— Ne serait-ce que pour faire rager M. Ernest.

— Vous le feriez bien plus rager en invitant Geneviève . . .

— Je préfère le faire moins rager et danser avec vous . . .

Dans un geste enveloppant et volontaire, Gérard a enlacé la jeune fille, qui ferme les yeux de plaisir.

Aucun Villeneuvois ne danse certainement aussi bien que Gérard. Aucun ne peut prétendre aussi à son élégance et à sa souplesse dans le smoking de forme parfaite qu'il porte avec tant d'aisance.

Martine, qui n'est pas très sûre de ses pas, n'a qu'à se laisser guider par Gérard Briant pour paraître une danseuse émérite. Comme c'est délicieux de se sentir ainsi entraînée au rythme langoureux d'un tango, dans les bras d'un joli garçon qui vous serre respectueusement contre lui ! Me Gibert doit tout de même bien penser que le plaisir ne peut être le même avec un petit Tibaudet, caissier au Comptoir d'Escompte !

Un boston a succédé maintenant au tango et, comme c'est une danse que, cette fois, elle connaît parfaitement bien, Martine réalise avec Gérard une véritable perfection chorégraphique. On commence à les regarder et à faire cercle autour d'eux. Les couples s'interrogent pour savoir qui est ce jeune homme qu'on connaît seulement pour l'avoir rencontré dans les rues de Villeneuve et qui danse avec tant de grâce en compagnie de la nièce du notaire.

— Je crois qu'on nous regarde, fait à Martine Gérard, amusé.

Mais Martine ne s'aperçoit de rien. Il lui semble qu'elle est emportée dans un rêve qui ne doit jamais finir, et elle ne veut pas avoir, ni écouter ce qui pourrait la réveiller.

Etre toujours ainsi, dans les bras de Gérard, au son des violons languissants, et sentir sur sa taille la douce pression de sa main . . . Tourner, tourner lentement . . . quel délice — quel bonheur !

— Vous ne m'aviez jamais dit que vous dansiez aussi bien, mademoiselle Martine.

(Lire la suite page 21)

Respectueusement à son Excellence
Monseigneur E.-A. Deschamps, du diocèse de Montréal

PRIÈRE POUR LA PAIX

◆

Dieu ! tes enfants ont froid dans leur inquiétude.
Tous les cœurs sont transis, que ta bénignité
Ne met plus à couvert des vents d'iniquité.
La haine au front verdi hante la solitude
D'un monde sans amour; des cris lapident l'air,
Et l'air est consumé du soufre de l'éclair . . .

Dieu ! tes enfants ont froid sans ta sollicitude,
Comme une main posée au creux moite des mains,
Qui rassure les jours et met les lendemains
Sous l'augurale paix de ta mansuétude.

Dieu ! les genoux pourprés des priants ont fleuri
De larges fleurs de sang les marches où ton ange
Viendra, si tu le veux, nous donner en échange
De nos cœurs ténébreux de doux cœurs éblouis.
Protège la bonté des sillons parallèles,
La suave candeur des floraisons nouvelles;
Sauve l'arbre étalé sur l'horizon mûri,
Sauve la terre et l'homme, épargne à ton image
L'horreur et le rictus du féroce carnage;
Que la guerre succombe à ton calme défi !

Dieu bon ! Dieu paternel ! Sauve la race humaine
De ses égarements ! Sois le Dieu qui la mène
A l'humble pâturage où triomphent les doux.
Fais que ton saint amour règne à jamais sur nous.

JULES PAQUETTE

Nous faisons ces soupes pour vos amies – Pourrions-nous les faire pour vous ?

PAR EXEMPLE, notre soupe au Poulet et aux Nouilles. Vous l'aimerez, c'est certain, parce que son bouillon de poulet, qui a mijoté lentement, est nutritif et appétissant ; chaque goutte est un délice. Vous savourerez en plus beaucoup de nouilles aux œufs — tendres, savoureuses, profitables. Et, pour couronner tout cela, des morceaux de poulet qui semblent fondre dans la bouche. Dès la première cuillerée, nous sommes certains que vous la reconnaîtrez comme l'une des meilleures soupes que vous ayez jamais servies.

Campbell's
SOUPE AU POULET ET AUX NOUILLES

DANS des milliers de maisons canadiennes, de nos jours, soupe aux légumes est synonyme de Soupe aux Légumes Campbell. Sa saveur, sa richesse, ses qualités nutritives ont convaincu les mamans qu'il est inutile d'en préparer soi-même. La Soupe Campbell est presque un repas complet — c'est un mélange bien équilibré de quinze légumes avec du bœuf de choix. Voilà un mets qui fera accourir les enfants ! Et c'est un mets dont l'arôme et la saveur satisferont le plus gourmet des hommes. Si aucune de vos amies ne vous a encore recommandé la Soupe aux Légumes Campbelle, nous permettez-vous de le faire ?

Campbell's SOUPE AUX LÉGUMES

SI VOUS n'avez jamais goûté à la Soupe aux Tomates Campbell, vous vous êtes privé de quelque chose de merveilleux. Tout le monde trouve cette soupe délicieuse, et on la redemande toujours. Elle est faite de tomates mûries à point, avec du beurre de choix, le tout rehaussé d'assaisonnements délicats et soigneusement dosés. Chaque cuillerée est une véritable joie pour le palais ! On ne s'en fatigue jamais, qu'on la serve comme soupe, en y ajoutant de l'eau, ou comme crème de tomates en y ajoutant du lait. Ayez-en toujours à la maison : pour votre famille, pour vos invités, pour les visiteurs inattendus !

Campbell's SOUPE AUX TOMATES

VÉRIFIEZ L'ÉTIQUETTE ROUGE ET BLANC

LA PROCHAINE FOIS que vous voudrez servir de la soupe, que ce soit l'une de ces délicieuses Soupes Campbell. Si vous êtes fière des soupes que vous faites, nous vous disons sans hésiter : "Essayez les nôtres". Nous savons bien que les femmes qui font de très bonnes soupes sont celles qui apprécieront le mieux les nôtres. Personne ne peut évidemment employer de meilleurs ingrédients que les nôtres : nous en achetons dans le monde entier. Et nous avons mis au point nos recettes après des années d'expériences, au cours desquelles nous avons réellement appris ce qu'est une bonne soupe . . . Pourquoi n'essayez-*vous* pas la soupe Campbell ?

21 sortes de soupes . . . Asperges - Fèves au bacon - Bœuf - Bouillon - Céleri - Poulet au riz - Gumbo au poulet - Nouilles au poulet - Clam Chowder - Consommé - Julienne - Tête de veau en tortue - Mulligatawny - Crème de champignons - Queue de bœuf - Pois - Pepper Pot - Potage écossais - Tomates - Légumes - Légumes et bœuf.

SOUPES Campbell's

PRÉPARÉES AU CANADA PAR LA CAMPBELL SOUP COMPANY Ltd, NEW TORONTO, ONTARIO

ÉTRENNES

pour 1940

Si le foyer est moins joyeux que l'an passé, à cause de la guerre, ce n'est pas une raison pour économiser sur les étrennes, ni des grands, ni des petits. Au contraire, les étrennes ne sont que plus nécessaires pour les enfants, car ils sont trop jeunes pour connaître l'inquiétude. Elle leur sera, hélas ! révélée bien assez tôt, et les parents seraient des égoïstes s'ils cherchaient à leur faire partager la leur. Il n'en est pas moins certain que les cadeaux qu'ils recevront ne devraient pas être tout à fait les mêmes que les années précédentes.

Neuf fois sur dix, les enfants, qui sont heureux à si peu de frais ne s'en aperçoivent même pas du prix de leurs jouets. Ils ignorent complètement s'ils sont coûteux ou non.

Donnez-leur des jouets solides qui résisteront à l'usage, car les jouets n'ont été inventés ni pour être uniquement regardés, ni pour amuser les grandes personnes. Que ces joujoux développent l'ingéniosité et l'adresse des petits, fassent travailler leur imagination, comme les boîtes d'outils, les blocs de construction, les albums de découpages ou de coloriages, les nécessaires de couture, les perles à enfiler, les canevas à tapisserie, les minuscules batteries de cuisines ou services de vaisselles, les fers à repasser, etc. Les boîtes dans lesquelles plusieurs jeux se trouvent réunis, offrent le double avantage de la variété et d'occuper plusieurs enfants à la fois.

Autre point sur lequel il n'est pas besoin d'insister, mais que je tiens à signaler en passant : Que les jouets fabriqués en pays ennemis et qui peuvent pénétrer chez nous sous le couvert d'un autre drapeau, soient formellement bannis de nos arbres de Noël, même s'ils sont particulièrement ingénieux et attrayants. Ce petit sacrifice-là, tous nos enfants sont assez patriotes pour l'accepter de bon cœur.

Il en est un autre que les mamans canadiennes devront leur suggérer. Il va de soi qu'une mère chrétienne forme ses enfants à l'exercice de la charité. De temps à autre, ils l'accompagnent quand elle visite des familles pauvres. A l'époque des arbres de Noël, ils dégarnissent leur coffre ou leur armoire aux trésors et vident leur tirelire en faveur d'enfants moins fortunés qu'eux.

Cette année, ils devraient élargir le champ de leurs bonnes œuvres en faveur de nos soldats. Que les fillettes s'appliquent, sous une direction compétente, à tricoter poignets, cache-nez et chaussettes. Les plus petites, pour lesquelles le tricot est une tâche trop compliquée, sont certainement assez adroites pour rouler des bandages ou faire de la charpie pour les ambulances. Dans quelques années, alors qu'elles seront mamans à leur tour, elles se féliciteront d'avoir appris à bien tricoter au temps où elles étaient petites. Si elles ne sont pas assez riches pour acheter elles-mêmes leur laine, leurs parents devraient leur en donner ou s'adresser aux organisations qui en fournisent. Et les petits garçons, me direz-vous, comment pourront-ils concontribuer, eux aussi, à cette œuvre charitable ? Tout simplement en consacrant une partie de leurs modestes économies ou de l'argent qu'ils reçoivent à l'occasion des fêtes à l'achat de cigarettes ou de tablettes de chocolat que la Croix-Rouge canadienne se chargera de faire parvenir à ceux qui, cette année, n'auront part ni à nos arbres de Noël, ni à nos dîners de famille . . .

(Suite de la page 18)

— Nous nous sommes dit si peu de choses. monsieur Gérard. Mais je ne danse pas bien... je ne danse presque jamais. Avec un autre, je danserais mal... C'est vous qui dansez bien...

Gérard regarde avec plus d'attention sa petite cavalière : son émoi est visible, son plaisir sans équivoque.

— Cela vous plaît de danser avec moi, mademoiselle Martine ?

— Cela me plaît trop... mais il faut vous taire, mon ami, ne pas gâcher par des mots cet instant délicieux...

Instant trop court, beaucoup trop court, au gré de Martine. Un dernier accord termine le boston enchanteur et, tout de suite, Geneviève est auprès du jeune couple. Elle est d'ailleurs suivie d'Ernest, qui ne parvient pas à dissimuler sa contrariété de rencontrer ici son collègue.

Que fait ici le Parisien et que cherche-t-il, sinon à éclipser les Villeneuvois ? A-t-il l'intention de tourner la tête à toutes les jeunes filles ? Même Geneviève, dès qu'elle l'a aperçu, n'a plus fait attention à ce qu'il lui disait et Dieu sait, pourtant, s'il était sur la bonne voie dans le chemin des aveux !

— Quelle surprise, monsieur Gérard Briant! ! fait Geneviève, nous ne pensions pas vous rencontrer ici, c'est une chance...

C'est surtout une chance pour moi, croyez-le bien, mademoiselle. Un bal à la sous-préfecture ! Ce n'est pas tous les jours que Villeneuve offre pareille fête !

Ernest est maintenant près de Geneviève, et il jette un regard sans aménité à Gérard Briant, qui, sans se troubler, offre son bras à Geneviève. Un fox-trot vient de commencer.

— Voulez-vous me faire le plaisir de m'accorder cette danse, mademoiselle Geneviève ?

Sans attendre sa réponse, Gérard s'est emparé de Geneviève, non sans avoir eu avec Martine un coup d'œil d'intelligence. Ils glissent déjà vers l'autre bout du salon.

La nièce de Me Gibert a envie de pouffer en voyant l'air déconfit d'Ernest qui, pâle et les dents serrées, regarde s'éloigner la fiancée qu'on lui ravit.

— Il vous la rendra, Geneviève, soyez sans crainte, monsieur Ernest! fait Martine, compatissante.

— Je suis *étonnamment* surpris que cet intrigant ait réussi à se faire inviter ici... La *société* de Villeneuve est pourtant assez fermée ? répond le clerc, furieux.

— M. Gérard est un ami de Mme la sous-préfète, murmure Martine, sur un ton de confidence.

— Vous le saviez ?

— Je viens de l'apprendre. Je crois, dans tous les cas, qu'au lieu de rester ainsi à suivre des yeux Geneviève, il est plus poli que vous m'invitiez à danser, monsieur Ernest ?

— Après le Parisien ? Vous allez trouver que je danse trop mal.

— Je serai indulgente, répond Martine sans sourciller.

Si certaines danses paraissent trop courtes, il en est d'autres, par contre, qui semblent interminables. Ce fut, pour Ernest, le cas de ce fox-trot. Lorsqu'il prit fin, le clerc planta là Martine et se précipita pour recueillir Geneviève sortant des bras de son danseur.

— Je vous remercie d'avoir bien voulu accepter de danser ce fox-trot avec moi, mademoiselle...

Un peu troublée, Geneviève ne répond rien. Elle n'en a d'ailleurs pas le temps, car Ernest l'accapare et l'entraîne loin du séducteur qui n'a pas fini de rire intérieurement.

— J'espère que ce monsieur a été convenable avec vous, mademoiselle Geneviève ?

— Pour qui me prenez-vous donc, monsieur Ernest ? Croyez-vous que j'aurais permis...

— Ce n'est pas ce que je veux dire, mais, avec les Parisiens, on ne sait jamais, ils sont si entreprenants, si effrontés...

— Je dois dire que je n'ai absolument rien à reprocher à M Briant. Il a été parfait... et il danse très bien...

— Mieux que moi... bien entendu...

— C'est vrai... mais cela n'empêche pas que je préfère danser avec vous, monsieur Ernest !

— Ah ! mademoiselle Geneviève... Geneviève... oui, Geneviève, seulement, ce que vous venez de dire me comble de joie ! Le pensez-vous, vraiment ?

— Oui, Ernest, je le pense...

— Alors, Geneviève, je suis le plus heureux des hommes... Venez... venez, là, dans ce petit salon... nous nous assiérons et nous causerons un peu... J'ai tant de choses à vous dire, Geneviève, tant de choses que j'ai depuis longtemps sur le cœur... tant de choses...

Geneviève tressaille délicieusement. Elle suit le jeune homme dans le petit salon, ami des confidences.

Ils viennent de passer devant Martine et Gérard qui s'enlaçent pour un nouveau tango, mais ils ne les ont même pas vus.

— Il me semble qu'Ernest a l'air plus heureux que tout à l'heure, fait Gérard à sa danseuse. Mlle Geneviève a dû lui dire du mal de moi...

— Je ne pense pas... mais peut-être est-ce le moment qu'il a choisi pour sa déclaration...

— Ah ! ah ! il va y avoir déclaration ?

— Oui, Geneviève pensait que ce serait pour se soir...

— Je suis persuadé que Geneviève et Ernest feront un heureux ménage.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Mais parce que je le pense. Si je reviens ici dans vingt ans, et que je sois encore invité au bal de la sous-préfecture, je pourrai y voir le ménage Ernest assister aux ébats de deux ou trois jeunes filles qui seront les petites Ernest et qui auront les mêmes robes roses que leur maman.

— Eh bien ! pourquoi trouvez-vous à redire à cela ?

— Je n'y trouve pas à redire. Il faut admirer au contraire la province d'être à ce point conservatrice.

— Je crois que vous méprisez foncièrement la province, monsieur Gérard... et les provinciales en même temps...

— Si je les méprisais, comme vous dites, il y en a au moins une pour laquelle je ferais exception. Il a fallu que je vienne à Villeneuve-sur-Saône pour rencontrer une jeune fille aussi charmante que vous...

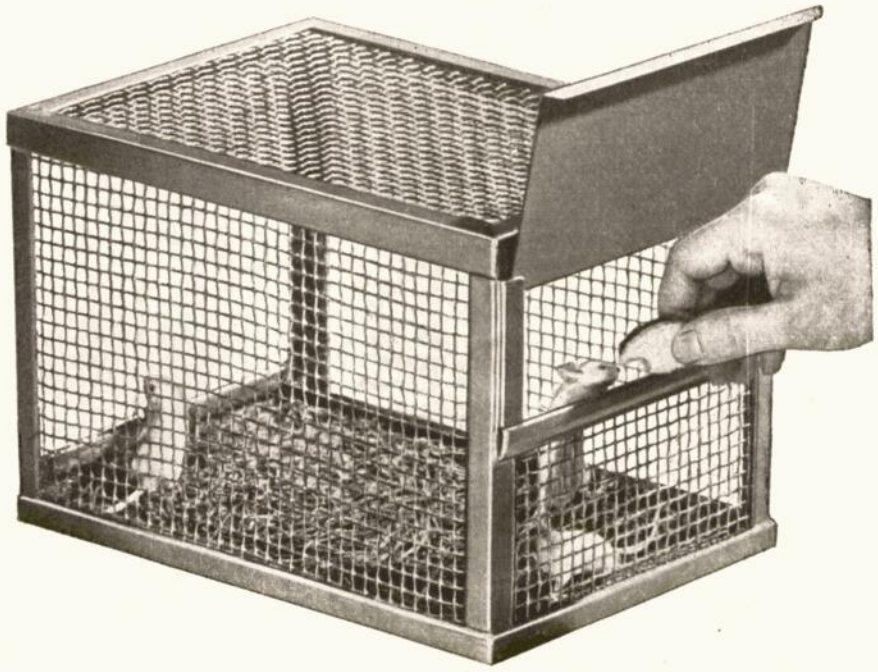
Martine sent son cœur battre tumultueusement.

— Si vous ne pensez pas ce que vous dites, monsieur Gérard, c'est très mal de vouloir me le faire croire. Vous n'êtes ici que de passage, vous allez partir bientôt, j'aurai beaucoup de chagrin... lorsque vous ne serez plus là...

Est-ce bien Martine qui parle ainsi ? Elle, d'habitude si réservée ! Il faut que ce soit la danse qui la grise, à moins que ce ne soit vraiment la présence de son danseur et la façon câline qu'il a de la regarder.

— Mademoiselle Martine, c'est à moi de vous demander si vraiment

L'Homme et la Souris contre la Pneumonie



POUR LES BESOINS DES RECHERCHES MÉDICALES, les souris blanches que vous voyez ci-dessus, se comportent presque comme des êtres humains en miniature.

Les réactions qu'elles présentent au microbe de la pneumonie et à certaines méthodes de diagnostic et de traitement de cette maladie, ont été d'une aide inappréciable dans la lutte acharnée que des hommes, de concert avec les petits "aides de laboratoire" que sont les souris, mènent contre les dangers mortels de la pneumonie.

▲ Peut-être n'êtes-vous pas au courant des progrès qu'on a faits, ces derniers temps, dans cette voie, et peut-être ne savez-vous pas que la mortalité due à la pneumonie a diminué de près de *moitié*, au cours des dix dernières années.

Le diagnostic de la pneumonie est devenu plus certain, la détermination du type, plus exacte. On a mis au point des sérums dont l'action efficace permet de combattre victorieusement la maladie — à condition qu'ils soient administrés à temps. On a découvert des formules chimiques qui jouent également un rôle important dans la lutte contre la pneumonie.

Sachant que ces progrès ont été *réalisés*, et qu'on peut fonder sur eux les plus grands espoirs pour le soulagement et la guérison de la pneumonie, vous avez d'autant plus de raisons d'être constamment sur le qui-vive, afin de pouvoir dépister les signes prémonitoires de la maladie, dès leur apparition. Vous avez d'autant plus de raisons, aussi, pour avertir votre médecin, sans tarder, afin qu'il soit en mesure de déterminer, le plus tôt possible, le genre de traitement qui convient le mieux à votre cas.

▲ Bien que la pneumonie puisse éclater sans le moindre signe avant-coureur, ses symptômes les plus communs apparaissent généralement à la suite d'un refroidissement, d'une infection grippale, de causes débilitantes, ou d'exposition aux intempéries. Ces symptômes consistent en:

Frissons soudains. Fièvre. Point de côté. Toux. Crachats épais, couleur de rouille. Respiration courte, légèrement oppressée.

L'apparition de l'un quelconque, ou de plusieurs de ces symptômes, indique une maladie qui peut être la pneumonie. Par conséquent, il faut faire venir le médecin immédiatement. En tardant à faire appel à l'homme de l'art, on a souvent eu à regretter des situations tragiques. La pneumonie évolue rapidement, et il est indispensable que le médecin agisse plus rapidement qu'elle, si l'on veut juguler la maladie.

L'hiver et le début du printemps sont les périodes de l'année où les refroidissements et la pneumonie sont le plus fréquents. Si vous souffrez d'un fort rhume, de l'influenza ou de la grippe, appelez le médecin. En attendant sa venue, et par mesure de précaution, mettez-vous au repos, et évitez autant que possible tout contact avec les personnes de votre entourage.

▲ Vous pouvez faire beaucoup, pendant la période dangereuse qui s'annonce pour entretenir votre résistance contre ces infections. La Metropolitan publie une brochure intitulée "Les rhumes, la grippe, la pneumonie", qui renferme des conseils pratiques sur ce qu'il y a lieu de faire pour éviter la maladie. Remplissez et postez le coupon ci-dessous, et la brochure vous sera adressée gratis.

Metropolitan Life Insurance Company
Dépt. 1-Z-40, Direction Générale au Canada : Ottawa

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure "Les rhumes, la grippe, la pneumonie".

Nom .....

Numéro et rue .....

Localité ..... Prov. .....

Metropolitan Life Insurance Company

NEW-YORK

Président du Conseil :
FREDERICK H. ECKER

Président :
LEROY A. LINCOLN

Direction Générale au Canada : Ottawa

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

vous pensez ce que vous venez de dire . . .

La jeune fille ne répond rien. Un peu de tristesse passe dans ses yeux. La tête lui tourne légèrement. Ce bal, où elle ne comptait pas s'amuser, la passionne au contraire bien plus qu'elle se l'avoue. Elle en gardera un souvenir impérissable.

— Vous aurez vraiment du chagrin, lorsque je serai parti ? questionne Gérard en insistant.

Martine hésite à parler. Elle a peur d'en dire trop et de dévoiler trop vite la détresse de son petit cœur. Oui, lorsque Gérard sera parti, il lui semble qu'elle ne pourra plus s'intéresser à rien à Villeneuve. Le lui dira-t-elle ?

Elle essaie de ne pas trop se compromettre.

— Le chagrin d'une jeune fille comme moi compterait peu, sans doute, pour un jeune homme comme vous . . . Il vaut donc mieux supposer qu'il n'existera pas ! Vous aurez vite fait d'oublier Villeneuve et ses habitants, lorsque vous aurez retrouvé vos occupations parisiennes . . .

— J'oublierai peut-être Villeneuve, mademoiselle Martine, mais il y a quelqu'un que je n'oublierai jamais, c'est . . .

— Taisez-vous, monsieur Gérard, ne prenez pas des engagements pour l'avenir . . . On n'est jamais sûr de ce qu'on oubliera ou de ce qu'on n'oubliera pas . . .

— Vous allez souvent au cinéma, mademoiselle Martine ?

Interdite, Martine s'arrête et regarde son danseur. Il paraît lui-même surpris par ce qu'elle vient de dire.

— Oui, vous parlez comme si vous saviez déjà beaucoup de choses de la vie . . . Il n'y a que le cinéma pour apprendre tout cela aux petites filles!

— Il y avait longtemps que vous ne vous étiez pas moqué de moi, monsieur Gérard !

— Je ne me moque pas de vous, mais je sais que vous avez une vision trop saine et trop pure de la vie pour vous laisser prendre à toutes les belles histoires, vraies ou fausses, que l'on voit sur l'écran. Pourtant, le prince Limosky n'a pas oublié la petite marchande de fleurs . . .

— Encore ce roman !

— C'était pour vous dire, petite Martine, qu'on n'oublie que ce qu'on veut, qui on veut . . . Moi, je ne vous oublierai pas . . .

— Vraiment ? Vous penserez quelquefois à moi ?

— Mais, bien entendu ! Et je me dirai que, vous-même, vous n'avez pas oublié ce tango . . .

— Ni le précédent !

— Ni le suivant ! ajoute Gérard en riant.

L'orchestre vient de laisser quelque répit aux danseurs. Devant le buffet, qui commence à se dégarnir, des petits groupes pleins de gaieté se passent des coupes de champagne. Gérard et Martine ne font pas exception et trouvent délicieux — surtout Martine — le vin glacé qui pétille dans leurs verres.

— Aussi charmante que soit votre danseuse, mon petit Gérard, fait aimablement la sous-préfète, qui s'est approchée d'eux, il faut penser que toutes les Villeneuvoises brûlent d'envie de danser avec vous. Vous devez faire cela pour moi . . . Allez donc inviter cette jeune fille en vert qui n'a pas beaucoup dansé, vous me ferez plaisir ! Pendant ce temps, je vais conduire Martine vers M. Tibaudet, qui est fou de rage de n'avoir pu encore l'aborder . . .

Une averse, tombant en plein bal, sur le dos de Martine ne lui aurait pas été plus désagréable. Séparés malgré eux, par ce service commandé, Gérard et Martine sont entraînés, dès les premières mesures de la valse qui commence, vers des salons différents.

Dans les bras de son nouveau danseur, Martine ne desserre pas les dents. Cependant, le jeune Tibaudet semble ravi d'avoir pu s'approcher enfin de la nièce du notaire.

« Pourvu qu'il ne parle pas ! » pense Martine.

Les oreilles encore amoureusement charmées par les doux propos de Gérard, elle ne désire rien écouter, ni rien entendre du jeune homme aux lorgnons qui la conduit d'un pas hésitant vers un coin du salon, où les couples sont plus rares, la musique plus assourdie.

Profitant de la solitude relative qui les entoure, c'est pourtant de la part du petit Tibaudet l'attaque brusquée, comme seuls savent en exécuter les limites cent pour cent.

— Mademoiselle . . . Mademoiselle Martine . . . car je sais que vous vous appelez Martine . . depuis plusieurs mois j'attends ce bal avec l'espoir de vous y rencontrer, de pouvoir enfin vous parler . . Vous n'avez pas été sans vous apercevoir du grand trouble que votre vue seule fait naître en moi . . . si, si, vous le savez . . . je ne voudrais cependant pas faire une démarche auprès de M. votre oncle, sans être sûr auparavant d'être agréé par vous . . .

— Comment ?

— Oui, mademoiselle Martine . . . consentiriez-vous à devenir ma femme ? Je n'ai pas une grosse situation au Comptoir d'Escompte, mais, ça peut venir . . .

— Et l'amour, monsieur Tibaudet, vous croyez que ça peut venir aussi ? Vous croyez qu'une complète indifférence peut se changer vite en une grande flamme ? Vous croyez qu'il suffit de se dire « Le petit Tibaudet m'aime, je vais l'aimer aussi ! », pour que ça arrive ? Eh bien ! non, monsieur Tibaudet, les choses ne peuvent pas se passer ainsi . . . r

— Mais . . . mademoiselle Martine . . . je n'ai rien dit pour vous fâcher . . . interrompt, tremblant, le caissier du Comptoir d'Escompte.

— Non, mais vous vous imaginez sans doute que j'allais . . .

— J'espérais, je l'avoue, que vous partagiez un peu mes sentiments . . . Je vous aime tant, mademoiselle Martine, je voudrais tant vous rendre heureuse . . .

— Vous me rendrez surtout heureuse en ne m'épousant pas, répond Martine, qui vient de voir passer, non loin d'elle, Gérard et la demoiselle verte.

— En ne vous épous . . .

— Oui, et je vous promets, si vous le voulez, de ne pas parler de ceci à mon oncle . . .

— Ainsi, je dois renoncer à tout espoir ? . . .

Pour un peu, il aurait les larmes aux yeux, et sa main tremble dans la main de la jeune fille. Elle ne veut pas continuer plus longtemps ce jeu cruel et, aussitôt qu'elle pressent que la valse va finir, elle trouve un petit mot gentil à dire à son amoureux transi.

— Ce n'est pas que vous ne pouvez pas plaire, monsieur Tibaudet . . .

— Je ne l'aurais jamais cru . . .

— . . . Et vous n'auriez certainement pas été heureux avec moi . . .

— Oh ! si . . .

— Mais non, monsieur Tibaudet!

— Ouf ! dit-elle, lorsqu'elle se retrouve avec Gérard. Vous ne vous doutez peut-être pas, monsieur le Parisien, que je viens d'essuyer une demande en mariage !

— Et vous avez accepté ?

Gérard vient de dire cela le plus naturellement du monde. Elle répondrait « oui » qu'il n'en serait sans doute pas plus affecté.

Elle essaie, pour voir.

— Bien entendu, j'ai accepté ! Ne trouvez-vous pas que ce jeune homme a beaucoup d'allure et qu'il est pour moi le mari rêvé ?

— Je pense absolument comme vous, et je comprends qu'il vous ait fait tourner la tête ! Villeneuve aura, avec vous et lui, un couple de grande classe et parfaitement assorti . . . J'ai entendu dire, par la demoiselle en vert, que le jeune homme était caissier au Comptoir d'Escompte. C'est beau, à son âge. Et il n'y a aucun doute qu'il sera caissier toute sa vie! Quelle sécurité ! Je vous félicite, Martine . . .

Un petit sourire, oh ! un sourire imperceptible, se dessine sur les lèvres de Gérard.

Martine, elle, reste muette. Elle ferme doucement les yeux, tandis que Gérard vient de lui ouvrir les bras pour une nouvelle danse, plus douce, plus syncopée encore que les autres. Elle se sent soudain triste, très triste.

— Eh bien ! vous n'êtes pas heureuse que je vous approuve ? Vous n'êtes vraiment pas une fiancée comme les autres !

Martine ne répond toujours pas.

Gérard la regarde plus attentivement et, à travers ses yeux clos, dans la fente délicate des cils, il aperçoit quelque chose qui brille comme un diamant.

— Martine ! vous pleurez ? . . .

— Moi ? Mais non . . .

— Comment, mais non ? Vous avez les yeux pleins de larmes, ma petite amie . . . Il faut vite cacher ça ! Qu'est-ce qu'on penserait, si on vous voyait pleurer en dansant avec moi !

— Si vous saviez ce que cela m'est égal, ce qu'on peut penser ! Je ne suis pas Geneviève, moi !

— Non, mais le petit jeune homme du Comptoir d'Escompte pourrait venir me faire une scène . . . Je ne veux pas me mettre mal avec votre fiancé, moi . . .

La jeune fille s'énerve et ne peut s'empêcher de hausser les épaules. Elle sent que sa colère va éclater. Son fiancé ! son fiancé ! Peut-être a-te-lle eut tort de ne pas dire oui, puisque Gérard se moque bien d'elle!

Non, décidément, elle ne sait plus ce qu'elle pense, ce qu'elle dit, ce qu'elle fait. C'est le champagne de tout à l'heure qui a dû lui tourner la tête, et puis, toutes ces danses et cette musique . . . Surtout cette musique languissante et qui ne s'arrête plus !

Comme cette valse est longue . . .

Soudain, elle ne se rend plus compte de rien. Tout est à à l'envers autour d'elle et il lui semble que son cerveau se vide, se vide . . .

Gérard sent sur sa poitrine le poids d'une tête qui s'abandonne. Des cheveux fous viennent lui caresser le menton. Dans sa main, une petite main se crispe comme pour s'accrocher à quelque chose, puis tout à coup devient molle . . .

— Mademoiselle Martine ! Martine, qu'avez-vous ?

Pâle comme une morte, Martine ne peut répondre. Si son étourdissement se prolonge, il va être remarqué, commenté.

Gérard serre plus fort contre lui sa petite danseuse défaillante et l'entraîne, tant bien que mal, dans un autre salon, peu fréquenté, où il la fait asseoir, non loin d'une fenêtre entr'ouverte.

Là, elle revient doucement à elle. Gérard tient ses mains dans les siennes et ce réveil est plus doux que le plus doux rêve.

— Qu'avez-vous eu, petite Martine ?

— Vous croyez vraiment que je me suis fiancée au petit Tibaudet ? dit-elle faiblement.

— Moi ? Je ne l'ai jamais cru ! Je vous ai entendu lorsque vous lui avez dit d'un air moins qu'aimable : « Et l'amour ? Vous croyez que ça peut venir aussi ? . . . » J'étais fixé . . . fixé . . . et heureux ! . . .

— Alors . . . pourquoi avez-vous fait semblant de me croire ?

Les forces lui reviennent. Elle se sent de nouveau prête à tout entendre, surtout de la voix de Gérard, qui ne peut plus lui faire aucun mal.

— Pourquoi avez-vous voulu me tromper, Martine ?

— Parce que . . . mais . . . chut !

Ils rient tous les deux, et leur nouvelle complicité les rapproche encore. Pendant tout le reste de la soirée ils ne se quittent presque pas. Seulement une ou deux danses que Gérard accorde à quelques pâles protégées de la sous-préfète.

Comme c'est bon de s'amuser et comme Martine voudrait que cette soirée durât encore, durât toujours.

Hélas ! la raison est là, et la raison reprend toujours ses droits. En l'occurrence, c'est Ernest et Geneviève qui en sont les porte-parole. La nuit est très avancée et il faut songer à regagner la maison silencieuse où Me Gibert ne s'est peut-être pas endormi pour attendre « filles ».

Ernest, tout illuminé de bonheur, couve des yeux Geneviève qui a accueilli avec douceur la révélation de son amour. Il n'avait rien pour la surprendre. Leur accord est complet et, demain, les parents d'Ernest viendront officiellement « faire leur demande ». C'est une soirée inoubliable pour l'un et pour l'autre, et leur propre trouble leur fait oublier celui de Martine pour qui l'image délicieusement séduisante de Gérard Briant ne saurait s'effacer.

Il a fallu le quitter à la sortie du bal. Songeuse et toute désemparée, à la remorque des deux nouveaux fiancés, Martine doit regagner, tant bien que mal, les jambes brisées et le cœur battant, à travers les rues désertes, la petite chambre qui accueilera ses rêves fous et ses espoirs désordonnés. Si Gérard s'est occupé d'elle toute la soirée, il ne lui a rien dit pourtant qui puisse lui faire croire qu'il songe le moins du monde à en faire sa femme.

Sa femme !

Sur l'oreiller blanc, où repose maintenant sa tête un peu douloureuse, la nièce du notaire rêve d'une vie entière passée avec Gérard, d'une vie brillante et semée de fêtes perpétuelles, où son bonheur serait toujours de se trouver à côté de ce mari délicieux.

Sa femme !

Le sommeil ne la prend qu'avec l'aube, et lorsqu'elle se réveille, épuisée et endolorie, à l'appel joyeux de sa cousine, c'est pour penser que, dans quinze jours, Gérard ne sera plus là et que Villeneuve, sans lui, sera triste, triste à mourir.

Chapitre V

Tout s'est passé comme chacun l'avait prévu. Le lendemain du bal de la sous-préfecture, M. et Mme Bourrachon, les parents d'Ernest, sont venus officiellement demander à Me Gibert la main de sa fille. Le bon notaire n'a feint la surprise que pour donner plus de prix à son acceptation. Elle avait ainsi un caractère de spontanéité très flatteur pour les futurs beaux-parents de Geneviè-

ve, tandis qu'en réalité jamais consentement n'avait été plus réfléchi.

Le bonheur de tous était évident. Un grand dîner intime scella, quelques jours après, ces fiançailles villeneuvoises, dont la nouvelle ne tarda pas à se répandre dans la ville, ce qui donna immédiatement à Ernest un petit air important et lui permit de prétendre à être désormais « quelqu'un ».

Puis la vie reprit immédiatement comme avant cet événement, avec cette différence qu'Ernest vint dîner deux fois par semaine, au lieu d'une, chez sa fiancée et que Geneviève se mit activement à confectionner « son trousseau». La date du mariage n'était pas encore fixée, mais on parlait déjà de la fin de l'été, pour permettre aux jeunes époux de faire leur voyage de noces à Paris, sans trop souffrir de la chaleur.

Martine ne pouvait que s'associer à la joie de tous, car elle aimait tendrement sa cousine. Elle participait donc à ces réunions familiales avec un cœur rempli d'affection pour cette famille qui était la sienne depuis qu'elle n'avait plus ni père, ni mère.

Une ombre planait cependant sur sa quiétude et faisait qu'elle ne pouvait regarder sans arrière-pensée le bonheur qui était en trian de se construire près d'elle.

Elle n'avait pas revu Gérard depuis cette soirée qui, elle n'en doutait pas, avait marqué son destin au moins autant que celui de sa cousine, quoique plus secrètement.

Son trouble, elle l'avait gardé pour elle seule, Geneviève étant trop occupée par ses propres fiançailles pour comprendre, comme Martine l'aurait voulu, les angoisses de son pauvre cœur. Il n'en demeurait pas moins immense et les jours passaient sans apporter d'apaisement à la jeune fille sans lui donner surtout l'occasion de revoir Gérard seul, ce qui lui aurait permis, lui semblait-il, de juger un peu plus sainement de ses sentiments pour elle.

Toutes les allusions qu'elle faisait au jeune homme restaient sans écho dans la maison qui résonnait seulement depuis quelques jours, des noms de Geneviève et d'Ernest.

Toutes les tentatives qu'elle avait faites pour rencontrer Gérard, lorsqu'il arrivait à l'étude ou qu'il en sortait, étaient également restées vaines. Et il y avait huit jours que cela durait !

Dans moins d'une semaine, maintenant, Gérard aurait regagné Paris. Les services qu'il rendait à l'étude étaient paraît-il, (c'est Ernest qui le disait), très discutables et Me Gibert ne ferait certainement rien pour le retenir.

Ainsi le beau roman ébauché allait finir ! Mais était-ce vraiment un roman, et les quelques compliments que Gérard lui avait faits ne devaient-ils pas plutôt être considérés tout simplement comme de la légèreté de sa part ? La pauvre petite en avait bien peur !

Pourtant, lorsqu'elle y réfléchissait, elle ne pouvait pas ne pas admettre que Gérard avait vraiment tout fait pour se rapprocher d'elle et n'avait paru prendre du plaisir qu'en sa compagnie.

N'y tenant plus :

— Mon oncle, dit-elle un jour à Me Gibert, pendant le déjeuner, M. Briant est-il encore là pour longtemps ?

Il m'a précisément parlé pour la première fois de son départ ce matin, répondit le notaire avec indifférence. Depuis quelques jours, il est très irrégulier au bureau et l'on peut dire vraiment que sa collaboration est nulle. Je dois avouer que, pendant tout son stage, je ne serai pas arrivé à comprendre ce garçon . . .

— Que lui reprochez-vous, mon oncle ?

— Je ne lui reproche rien de particulier, si ce n'est sa perpétuelle fantaisie . . . Il s'intéresse à fond à un sujet, puis, brusquement, saute à un autre. Il est d'une curiosité inlassable, puis, tout à coup, se plonge dans un abîme d'indifférence. Je crois, finalement, que c'est un garçon qui n'a pas encore trouvé sa voie et je pense qu'il est surtout fait pour vivre de ses rentes . . .

— En a-t-il, au moins ? fit Geneviève, que la conversation intéressait, ne serait-ce que par curiosité.

— Je ne suis pas allé le lui demander.

— M. Gérard est très élégamment mis et son éducation est parfaite, risqua Martine.

— Cela ne prouve absolument rien . . . D'ailleurs, cela ne nous regarde pas . . . M. Briant part jeudi . . .

— Jeudi ? . . . Mais . . . nous sommes mardi . . . fit Martine, atterrée.

— Eh bien ! oui . . . Tu ne pensais tout de même pas qu'il allait passer sa vie à Villeneuve . . . C'est une ville qui est bien peu faite pour lui.

— Je suppose que M. Briant viendra nous faire ses adieux ? fit Geneviève, en jetant un petit regard de coin à Martine.

— Je suis allé au devant de vos désirs, mes enfants, en priant M. Briant de venir déjeuner jeudi . . .

— Avec Ernest ?

— C'est cela. M. Briant prend le train du soir. Il me semble qu'il était courtois de ma part de l'inviter à ma table le dernier jour qu'il passera à Villeneuve . . .

— Et il a accepté ? fit Martine, toute timide.

— Avec empressement, répondit Me Gibert.

Ainsi, elle le reverrait et elle déjeunerait à côté de lui ! car elle avait tout de suite pensé que, puisque Geneviève aurait Ernest à sa droite, elle aurait elle-même Gérard à sa gauche.

L'idée de cette réunion l'occupa pendant les deux jours qui l'en séparaient, au point de l'empêcher de dormir la nuit et de la rendre distraite tout le long du jour.

— Ce que tu peux être dans la lune ! lui disait le notaire, à qui elle présentait, le soir, son infusion sans sucre ou son étui à lunettes vide de ses verres.

Comme elle ne répondait rien :

— On dirait vraiment que c'est toi qui te maries !

Elle l'aurait bien voulu, la chère petite, mais avec Gérard !

Enfin, le fameux jour arriva ! Jour attendu à la fois avec impatience et avec tristesse, puisque, s'il lui permettait de revoir Gérard, il était aussi le dernier où elle pourrait s'approcher de lui.

Dès le réveil, Martine était pleine de la pensée de cette rencontre. Que dirait-elle, que tout le monde pût entendre et qui persuaderait pourtant Gérard de la fidélité de son souvenir ? Quelle robe mettrait-elle, pour lui laisser dans les yeux une image d'elle séduisante et agréable ? Devrait-elle être silencieuse et triste, comme son cœur l'y poussait, ou, au contraire, vive et enjouée comme Gérard devait aimer les femmes ?

Autant de sujets de préoccupations qui la rendirent soucieuse jusqu'au déjeuner.

Geneviève n'était pas sans s'apercevoir, cette fois, du trouble de sa cousine.

— Tu as bien tort de te monter la tête pour Gérard Briant ! lui dit-elle, lorsque tout étant prêt pour le déjeu-

bien-aimé

comme une

sweet caporal

• Les Sweet Caps sont toujours bien-aimées. Elles sont un délicieux mélange des plus fins tabacs virginiens mûris par l'âge — douces, agréables, roulées à la perfection, les cigarettes les plus populaires au Canada.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".

COQUETEL

LE summum du raffinement: une toilette superbe, rehaussée d'un soulier J. & T. BELL. Il n'est de chaussure plus élégante et plus chic que la BELL. Une fabrication SLATER . . . c'est tout dire!

LES CHAUSSURES J.&T. BELL

FABRIQUÉES PAR THE SLATER SHOE CO. LTD., MONTRÉAL

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 Illustrations Prix : $1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.

ner elles revinrent dans la véranda pour attendre le notaire et les jeunes gens.

— Je ne me monte pas la tête . . . mais, même si je le faisais, pourquoi penserais-tu que j'aie tort ?

— Parce que Gérard n'est pas un garçon pour toi . . .

— Parce que je suis pauvre ?

— Ce n'est pas cela . . .

— Alors ?

— Parce que Gérard n'est pas sérieux . . .

— C'est Ernest qui t'a dit ça ?

— Oui . . . Il connaît très bien le gérant de la Boule d'Or . . .

— Eh bien ?

— Il paraît que M. Briant se couche à des heures impossibles, qu'il reçoit une correspondance volumineuse et qu'il s'est déjà fait, dans Villeneuve, toutes sortes de relations, dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles ne sont pas de notre monde.

— Qu'est-ce que cela prouve ? Gérard est Parisien, il n'est pas habitué au calme d'une petite ville.

— Oh ! je sais bien que tu feras toujours tout pour le défendre . . .

— Et toi, tout pour le condamner, parce que tu écoutes Ernest qui en est jaloux !

— Jaloux? s'écria Geneviève, vexée. On se demande bien pourquoi Ernest serait jaloux de M. Briant ? Il me semble qu'il n'a rien à lui envier . . .

Martine aurait souri si elle avait été moins triste. Comparer Ernest à Gérard avait à ses yeux quelque chose d'assez comique. Peut-on comparer la séduction personnifiée à un petit provincial timide et portant lunettes ? Et ce n'était pas seulement physiquement que la comparaison ne pouvait pas se soutenir. Il n'y avait qu'à penser aux idées étroites et à la mesquinerie d'Ernest, écoutant les ragots d'un gérant d'hôtel pour charger son collègue ! Ah ! ce n'est pas Gérard qui aurait agi ainsi ! Il était trop franc pour cela !

Comme elle se plaisait à doter l'aimé de toutes les qualités, un petit coup fut frappé à la porte de la véranda et les jeunes filles virent venir au devant d'elles Ernest, suivi de Gérard.

— Me Gibert est pour quelques minutes encore à l'étude, mais midi ont sonné et il nous a autorisés à venir vers vous . . .

Ernest a le don de l'explication.

Après lui, Gérard serre la main des jeunes filles.

Il fait dehors un soleil éblouissant et le jardin de mai déploie sa féerie de fleurs et d'oiseaux. Il est trop tentant, là, derrière les vitres, pour que les jeunes gens puissent résister à son appel.

— Un petit tour, avant le déjeuner ? risqua Martine, qui sait ce qu'elle fait.

La proposition est accueilie avec joie.

Le jardin n'est pas grand, mais bien dessiné, et de petites pelouses y font des taches d'un vert tendre emprisonnées dans des allées étroites parfaitement entretenues. D'autres jardins bordent celui de Me Gibert, séparés seulement par un mur bas, ce qui fait que les arbres du voisin étendent leur ombre jusqu'ici. C'est à la fois intime et familier.

Gérard n'est pas insensible au charme délicat de ce jardin de province, caché aux gens de la rue et réservant, semble-t-il, sa splendeur pour lui seul.

Bien vite, il dit à Martine son impression :

— Ce jardin vous ressemble, Martine . . .

Bien entendu, deux groupes se sont déjà formés : Geneviève et Ernest marchent devant et Gérard et Martine les suivent à quelques pas. Ils ne paraissent pas désireux de se joindre aux deux fiancés, qui sont d'ailleurs bien trop contents de cette minute de tête à tête pour s'occuper des deux jeunes gens qui causent derrière eux.

— Je ressemble à un jardin, monsieur Briant ?

— Oui, vous en avez la fraîcheur et cette force secrète qui n'est vraiment qu'une poussée de sève vers la vie . . . Seulement, comme ce jardin, vous fleurissez aussi entre des murs.

Décidément, Gérard a une manière de parler aux jeunes filles qui les transporte immédiatement dans le rêve et la poésie.

— Les murs me sembleront plus hauts, lorsque vous serez parti . . . Je vais bien m'ennuyer, Gérard, lorsque je n'aurai plus l'espoir de vous rencontrer, de vous parler . . .

— Chère petite amie, vous aurez été le rayon de soleil de mon séjour à Villeneuve. J'aime votre franchise, votre spontanéité, votre très grande compréhension. Je crois qu'on vous a raconté des « choses » sur moi . . . Je ne sais si j'ai très bonne presse, dans votre petite ville . . . vous ne m'en tenez pas rigueur ? . . .

M. JEAN-MARIE GAUVREAU Photo TAVI

LA REVUE POPULAIRE est heureuse de faire part en primeur à ses lecteurs que M. Jean-Marie Gauvreau, Directeur de l'Ecole du Meuble de Montréal, prépare un ouvrage qui devrait paraître d'ici quelques mois et qui s'intitulera : " L'ARTISANAT CANADIEN-FRANÇAIS ".

Nul mieux que M. Gauvreau n'est préparé à nous présenter ce sujet d'actualité. De longues études en France d'où il revient diplômé de l'Ecole Boulle de Paris, ses longues et patientes recherches depuis dix ans, ses voyages, ses conférences et ses articles lui ont permis d'amasser une importante documentation dont une grande partie est encore inédite et réserve des surprises aux lecteurs.

Qu'on se rappelle sa communication à l'Agora du dimanche **à Radio-Canada, l'hiver dernier, et l'on se convaincra très vite que M. Gauvreau possède sur la question des vues personnelles qui méritent d'être retenues et propagées.**

Nous souhaitons à l'ouvrage de notre compatriote la plus large diffusion et le félicitons d'envisager, dans le problème qu'il nous présentera, toute la portée sociale de l'importante question de l'artisanat du Québec.

— Vous en tenir rigueur ? C'est que je vous . . .

— Martine, Geneviève ! Allons, les promeneurs, à table, mes enfants!

En quelques pas, Me Gibert est près des jeunes gens et des jeunes filles.

Martine n'a pas pu finir sa phrase . . . Gérard a-t-il compris qu'elle allait dire : « C'est que je vous aime, moi ! » ?

Le grand mot n'a pas été prononcé. D'ailleurs, aurait-je été convenable qu'il le fût ? Et Me Gibert n'est-il pas arrivé juste à point pour éviter à Martine de commettre une imprudence ?

Dans les yeux désappointés et pleins d'éloquence de la jeune fille, le clerc parisien peut lire, comme dans un livre ouvert, tout ce qui le concerne.

Si la conversation si malencontreusement interrompue s'était poursuivie, Gérard n'en aurait certes pas appris davantage.

Il sait bien qu'il est aimé . . . Il le sait. Mais, lui ? Qui saura ce qu'il cache sous ce demi-sourire à la fois charmeur et énigmatique ? Martine est bien fine si elle peut y découvrir la marque d'un sentiment sincère !

. . . Le déjeuner s'est terminé dans une agréable ambiance de cordialité. Gérard, qui parle peu de lui, sait, par contre, animer à merveille une conversation. Ernest, qui n'est pas fâché de briller aux yeux de sa fiancé, lui tient tête et jamais dialogue entre Paris et la province ne fut plus élégamment conduit.

Me Gibert, en arbitre pondéré, et Geneviève, qui ne néglige pas de placer son mot, ont joué le rôle de comparses indulgents dans cette joute oratoire dans laquelle Ernest était d'autant plus dégagé qu'il savait que son trop séduisant collègue aurait quitté Villeneuve le soir même.

Martine, elle, a écouté et, chaque fois que Gérard a parlé, sa voix lui a caressé le cœur délicieusement.

Mais, tout a une fin, et la minute des adieux est arrivée, inexorablement. Les heures ont été si courtes qu'il ne semble pas possible à Martine qu'elle va serrer la main de Gérard pour la dernière fois.

Et, pourtant, Me Gibert a fixé l'instant de la séparation.

— J'espère, monsieur Briant, que vous n'emporterez pas trop mauvais souvenir de Villeneuve ? dit-il au jeune homme, sur le point de prendre congé.

Gérard a demandé, en effet, la permission de ne pas passer à l'étude l'après-midi, ayant sa valise à faire (la belle valise du tramway, Martine y pense encore !) et une ou deux visites (peut-être est-ce seulement la sous-préfète).

— Mauvais souvenir ! s'exclame le jeune homme, en regardant Martine. Il faudrait vraiment méconnaître, maître Gibert, le charme de votre maison et l'extrême bonté avec laquelle vous m'y avez accueilli . . .

— C'était bien naturel ! c'était bien naturel ! répond le notaire, un peu bourru, mais bon enfant.

Il n'aime pas beaucoup les effusions du dernier moment et il active le départ.

•

C'est fini ! Tout est entré dans l'ordre. Me Gibert et Ernest se sont enfermés dans l'étude, Geneviève vient de monter dans sa chambre pour y chercher son ouvrage. Martine erre du vestibule à la véranda, de la véranda au vestibule, comme pour y retrouver la trace de celui qu'elle aime et qu'elle n'y verra plus.

•

Est-il vraiment possible qu'elle ne le voie plus ? Jamais ?

Soudain, elle aperçoit sur une table une paire de gants. Ils sont à Gérard. Son cœur bat. Il faudra bien qu'il revienne les chercher. Qu'il revienne ! Ah ! mais voici qu'on sonne . . . n'est-ce pas déjà lui ? Vite ! Elle a le temps d'aller prendre dans un tiroir une petite photographie d'elle-même qu'elle sait y trouver et avec une violette arrachée d'un bonquet cueilli par ses soins au jardin, ce matin, elle la glisse dans l'un des gants.

Pourtant, Gérard, à qui la domestique est allée ouvrir la porte, est déjà là.

— Vous revenez pour vos gants? fait Martine, rouge comme un coquelicot.

— Oui . . . pour mes gants que j'ai oubliés . . . Croyez-vous que j'aie des chances de les retrouver ?

La domestique s'est éclipsée et l'on entend, au premier étage, Geneviève qui va et vient dans sa chambre. Dans une minute elle sera là.

— Je viens justement de les trouver, vos gants, monsieur Gérard . . . justement . . . ils étaient là . . . et moi aussi . . .

— Je savais que c'était vous qui les trouveriez, j'ai donc bien fait de les oublier . . .

— Comment, vous l'avez fait exprès ? . . .

— Mais bien sûr ! C'était la seule chance que j'avais de vous revoir . . de vous redire . . . Donnez-moi votre main, Martine . . .

Il y pose des baisers fous et Martine, toute défaillante, se laisse faire.

Cependant elle entend, au premier, une porte qui se ferme.

— Partez . . . Gérard.

— Au revoir, Martine . . .

— Cette fois, n'oubliez pas vos gants . . .

— Qui était là ? questionne Geneviève.

— C'est Gérard qui avait oublié quelque chose . . .

— Quelle tête de linotte, ce garçon ! Mais comme tu es rouge, Martine !

— Que je sois rouge ou blanche, qu'est-ce que cela peut bien faire . . . maintenant qu'il est parti, qu'il est parti peut-être pour toujours . . . pour toujours . . .

Et Martine fond en larmes . . .

Chapitre VI

LA marquise de Bourgneuf recevait ce jour-là pour les vingt ans de sa fille Eliane.

Dans son coquet hôtel de l'avenue d'Iéna, elle avait réuni tous ses amis de l'aristocratie parisienne et, de cinq heures à huit heures, la fête n'allait pas cesser.

Déjà l'on se pressait autour de la maîtresse de maison, à qui un veuvage doré et précoce avait permis d'élever sa fille unique dans le luxe et les mondanités perpétuelles.

La marquise de Bourgneuf, fort jeune encore malgré ses cheveux grisonnants, mais ayant rencontré depuis longtemps pour elle-même à toute idée matrimoniale, avait dit, le matin, à sa fille :

— Ma petite Eliane, tu as vingt ans, aujourd'hui. C'est l'âge où, décemment, une Bourgneuf doit se marier . . .

— Bien, maman, avait répondu Eliane.

— Ne te moque pas de moi, ma fille.

— Je ne me le permettrais pas, maman chérie . . .

Lorsque Eliane disait « maman chérie », la marquise de Bourgneuf se sentait complètement désarmée. Elle avait, pour sa fille, une affection fougueuse et passionnée, mais cela ne faisait de doute pour personne que cette dernière n'en faisait jamais qu'à sa tête . . .

Leur conversation s'était poursuivie ainsi :

— Vous disiez donc, maman chérie, que je suis à l'âge où je dois me marier. M'avez-vous trouvé un mari?

— Un mari ? Mais je t'en ai trouvé dix, je t'en ai trouvé vingt ! Tu n'as qu'à choisir ! Avec ta fortune et ta beauté, tout Paris est à tes pieds.

— Ma fortune, d'abord. Ma beauté ? Elle est fort discutable, ma beauté. J'ai le nez trop court et un peu en l'air . . .

— C'est mieux que de l'avoir trop long et en bec de perroquet.

— J'ai un œil qui ne regarde pas exactement du même côté que son voisin . . .

— Cela donne à ton regard un charme de plus . . .

— A moins que certains n'appellent cela : loucher.

— Il faudrait être bien impertinent . . .

— Je n'ai pas un teint de lis . . .

— La poudre y supplée . . . et tu t'arranges si bien que tu es tout de même jolie à croquer. Quant à l'esprit . . .

Eliane dut convenir qu'elle n'en manquait pas.

— Vous disiez donc, maman chérie, que vous aviez dix, vingt maris à m'offrir ? . . .

— Mais oui, tu n'as qu'à dire un mot et Gaëtan de Malevoisin est à tes genoux, tu n'as qu'à faire un sourire à sa mère et Henry de La Tarjette demande ta main ; tu n'as enfin, qu'à te montrer un peu coquette avec Alain Grosmann et il est à toi . .

— Le fils du banquier ?

— Oui, le fils du banquier . . . tiens, tiens, je vois que voilà un nom qui ne te laisse pas indifférente . .

— Vous vous trompez bien, maman chérie, Alain ne me plaît pas du tout, pas plus, d'ailleurs, que les autres . . .

— Alors, c'est que tu as quelqu'un dans l'idée . . . Quand personne ne plaît à une jeune fille, c'est que son choix est fait . . .

— Que direz-vous, maman, si je vous disais que je ne veux pas épouser un fils à papa, qui n'a eu qu'à naître pour trouver sa situation toute faite . . .

— Allons, dis-moi son nom, ma petite Eliane . . .

— Si je vous disais que je ne serais pas fâchée que mon mari me dût quelque chose et que je verrais précisément avec plaisir ma fortune lui servir de tremplin . . .

— Dis-moi son nom . . .

— Si je vous disais, enfin, que je suis ambitieuse et que je ne dédaigne pas les satisfactions que pourrait me procurer le fait d'être la femme de quelqu'un en vue, célèbre . . .

— Alors ? Comment s'appelle-t-il ?

— Si je vous disais tout cela, vous le croiriez, n'est-ce pas ? Et vous penseriez, qu'en somme, c'est bien mon droit . . .

— Bien sûr, mon enfant . . . C'est pour cela que tu désires épouser ? . . .

— Bien entendu, il ne me déplaît pas, non plus, qu'il soit joli garçon.

— L'est-il ?

— Mieux que cela ! Séduisant. Et bien élevé, maman. Je ne voudrais tout de même pas faire entrer dans notre famille un palefrenier, sous prétexte qu'il a de l'avenir . . .

— Tu as un grand bon sens, ma fille.

— Je l'aurais voulu orphelin, pour qu'il m'appartînt mieux, mais il a une mère, tant pis.

Maman! C'est un Crime de "TÂTONNER"

Quand Votre Enfant a Attrapé un Rhume

QUAND le rhume s'est déclaré, ce n'est pas le moment de "tâtonner." Ce n'est pas le moment de faire des expériences avec des remèdes inconnus, ou de risquer de déranger l'estomac de votre enfant en lui faisant ingurgiter constamment des drogues. La plupart des mamans se rendent compte de cela.

Aussi, pour soulager les malaises, elles emploient le traitement extérieur "cataplasme-vapeurs", mis au point spécialement pour les enfants . . . le VICKS VAPORUB.

Au coucher, massez la gorge, la poitrine et le dos de votre enfant avec du VapoRub—et observez comment ce remède éprouvé agit! Vous en serez enchantée, et votre enfant aussi.

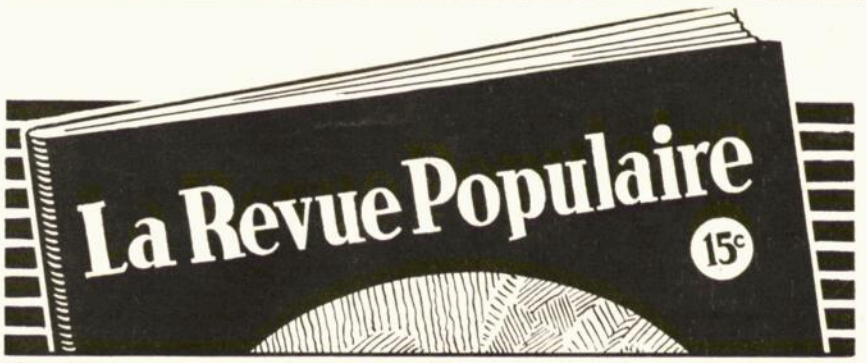
Soulage les malaises de 2 façons

Le VapoRub agit sur la poitrine et le dos comme un cataplasme réchauffant. En même temps, ses vapeurs médicamenteuses sont inhalées dans les voies respiratoires irritées. Cette action "cataplasme-vapeurs" provoque un sommeil réparateur, en même temps qu'elle soulage les souffrances. Le lendemain matin, le pire du rhume doit avoir disparu.

Idéal pour les Enfants . . .

VICKS VAPORUB

Comme pour les Adultes



coupon d'abonnement

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Un samedi

SANS

SAMEDI...

DE nombreux lecteurs nous écrivent ou nous disent qu'ils ne pourraient plus passer un seul samedi sans acheter ou recevoir par la poste leur SAMEDI.

La direction du SAMEDI est très heureuse de l'attachement que lui portent ses nombreux lecteurs et lectrices et se promet de leur donner, en 1940, d'aussi beaux numéros qu'en 1939, malgré la guerre et malgré les impôts nouveaux.

•

LE SAMEDI commence la publication d'un grand roman-feuilleton d'un intérêt exceptionnel. Prenez donc tout de suite la bonne habitude de l'acheter régulièrement, toutes les semaines.

LE SAMEDI touche chaque semaine à tous les sujets imaginables : Actualité, sport, radio, cinéma, cuisine, etc., et vous apporte plusieurs textes complets : romans et nouvelles.

•

Si vous avez négligé d'acheter LE SAMEDI en 1939, ou de vous y abonner, reprenez-vous en 1940 !

COUPON D'ABONNEMENT

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de $3.50 pour un an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (États-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

— Tu sais, les mères, ça sert tout de même à quelque chose. Qui conduirait ton mari à l'autel, s'il n'avait pas sa mère ?

— C'est vrai, je n'avais pas pensé à ça !

— Et . . . bien entendu, pas de fortune ?

— Je ne te donne pas un an avant que Chabrillan gagne beaucoup d'argent.

— Ah ? c'est Chabrillan, le petit journaliste ?

— Tiens ? j'ai dit son nom !

— Et vous êtes d'accord ?

— Pas du tout. Il y a plus d'un mois que je ne l'ai vu . . . Il était absent de Paris.

— Alors ?

— Mais je le verrai aujourd'hui. Il a répondu qu'il acceptait. Je le demanderai en mariage . . . on verra bien ce qu'il répondra . . .

— Tu crois que c'est protocolaire?

— Je ne le pense pas . . . Mais avec un garçon comme lui, cela n'a pas d'importance, on peut tout se permettre, même les déclarations . . .

— Eh bien ! déclare-toi, ma fille, déclare-toi ! Et donne-moi un gendre qui sache apprécier mon petit chef-d'œuvre . . .

— Votre petit chef-d'œuvre ?

— Eh bien ! . . . Oui, toi, voyons.

— Comme orgueil maternel, vous battez tous les records ! Je vous aime à la folie, maman chérie !

Les trois salons de la marquise de Bourgneuf étaient déjà pleins de monde, lorsque, sur le coup de six heures, Eliane, qui commençait à s'impatienter, vit apparaître celui qu'elle attendait.

C'était un grand jeune homme, mince et désinvolte, qui, après avoir jeté un coup d'œil circulaire sur toutes les personnes assemblées, vint présenter ses hommages à la maîtresse de maison.

La marquise de Bourgneuf se laissa baiser la main avec complaisance, tout en écoutant battre son cœur de mère prêt à s'ouvrir tout grand à celui que sa fille avait choisi.

— Mon petit Chabrillan, dit-elle au jeune reporter, je crois que vous êtes attendu . . .

— J'aperçois, en effet, Eliane qui me fait des signes désespérés . . . Serais-je donc si en retard ?

— On est toujours en retard pour ceux qui pensent à vous . . .

« Oh ! oh ! pensa Chabrillan, tout en se dirigeant vers la fille de la marquise, voilà une phrase qui n'est certes pas prononcée à la légère. Est-ce que, par hasard ? . . . »

Eliane, qui était en compagnie d'Alain Grosmann, accueillit avec grâce le journaliste. Les deux hommes se dévisagèrent. Ils avaient eu l'occasion de se rencontrer déjà plusieurs fois et il n' avait pas de présentation à faire. La finance et la presse se serrèrent la main et un petit courant de sympathie s'établit aussitôt, qui s'accentua autour du porto qu'Eliane offrit aux deux jeunes gens.

— Mon cher Chabrillan, il faut avouer que vous vous faites rare. Vous avez refusé mes deux dernières invitations . . . Habitez-vous toujours Paris ? dit Eliane.

— En ce moment, oui, répondit-il, malicieusement.

— Ce qui veut dire ? . . .

— Ce qui veut dire qu'il y a huit jours encore j'étais un vrai provincial.

— Ah ! oui. Votre enquête !

— Précisément.

— Et vous l'avez menée à bien, votre enquête ? questionna Alain, avec sa belle indifférence mondaine.

— Je le crois.

— Quand paraissent vos premiers articles ? reprit Eliane, curieuse.

— Jeudi prochain, dans la *Plume*, hebdomadaire, pour vous servir . . .

— Et quel est le titre de votre enquête ?

— Vous avez donc l'intention de me lire, Eliane ?

— Vous en doutez ?

— Non, puisque vous avez l'air de vouloir m'assurer du contraire . . . Eh bien ! mon enquête s'appelle : *Existe-t-il encore une province ?*

— Et, pour le savoir, vous êtes allé passer un mois sur place ?

— Mais oui, et j'ai vécu la vraie vie de province . . .

— Vous avez dû bien vous amuser ! fit Eliane en poussant un soupir.

— Je ne me suis pas tant ennuyé que ça . . . répondit Chabrillan.

Le jeune Alain Grosmann, qui s'était intéressé pour la forme au début de la conversation, venait de s'éclipser ; Eliane pensa que c'était le moment de ne pas lâcher Chabrillan.

— J'aurais un petit mot à vous dire, en particulier, Chabrillan . . . dit-elle. Voulez-vous venir une minute avec moi dans le boudoir de maman qui n'est pas ouvert aux invités ?

Elle entraînait le jeune homme à sa suite . . .

— Comment ? c'est si grave que ça ?

— Cela dépend à quel point de vue on se place, répondit Eliane sans sourciller . . . Vous allez voir. Je crois que c'est assez grave, en effet.

Lorsqu'il furent arrivés dans la petite pièce intime, tout imprégnée encore du chaud parfum de la marquise de Bourgneuf, la jeune fille en ferma précautionneusement la porte.

— Alors ? fit Chabrillan, pluôt amusé.

— Alors ? Eh bien, voilà · que diriez-vous, Chabrillan, si je vous disais que j'ai décidé de vous épouser ?

Le jeune homme ne broncha pas.

— Je dirais que c'est une idée comme une autre. Les jeunes filles sont si désœuvrées ! Il faut bien qu'elles s'occupent à prendre des décisions, quittes à décider le lendemain que leur décision de la veille n'était, décidément, pas celle qu'il fallait prendre . . .

— Je parle sérieusement, Chabrillan . . .

— Cela vous va très bien, Eliane, de parler sérieusement, mais alors vous devriez m'appeler par mon nom. Chabrillan n'est qu'un nom de guerre, mon pseudonyme de journaliste. Quand on demande quelqu'un en mariage, on l'appelle par son prénom . . .

— Au fait, comment vous appelez-vous ? On a tellement l'habitude de vous appeler Chabrillan !

— Je m'appelle Gérard, Gérard Briant.

— Gérard, c'est bien. Briant est affreux. Je m'appellerai Mme Chabrillan . . .

— Impossible . . . L'état civil . . .

— Enfin on verra . . . Alors, Gérard, que dites-vous de mon idée ?

— Je la trouve lumineuse.

— N'est-ce pas ?

Un petit silence tomba.

— Vous n'avez pas l'air très ému, Chabrillan, reprit Eliane qui, malgré son bel aplomb, commençait à perdre pied.

— Vous me voyez au contraire, tremblant d'émotion, Eliane, répondit Gérard du tac au tac.

— Ce que vous pouvez être assommant, tout de même ! On ne sait jamais si vous parlez sérieusement ou non !

— Je crois, en ce moment, avoir l'air aussi sérieux que vous . . .

— Je suis très sérieuse . . .

— Vous ne nierez pas, pourtant, que vous excellez dans l'art de faire des plaisanteries.

— Mais . . . ce n'est pas une plaisanterie . . .

— Comment ? ce n'est pas une plais . . .

. . . Un bouhaha. Et, sous la poussée de deux jeunes gens et de quelques jeunes filles, la porte du boudoir s'est ouverte sans précaution :

— Eliane ! Eliane ! On vous a vue!

— Vous n'avez pas honte de séquestrer ainsi Chabrillan !

— Le flirt au grand jour, s'il vous plaît ! Les boudoirs ne sont pas pour les petites filles ! . . .

La bande de jeunes gens n'a pas fini de taquiner Eliane.

En d'autres circonstances, elle n'aurait pas été fâchée de ces familiarités, qui sont monnaie courante entre elle et ses amis. Aujourd'hui, elle leur en veut presque d'avoir interrompu une conversation qui commençait à peine et qui la laisse incertaine sur les sentiments de Chabrillan. A-t-il vraiment cru qu'elle plaisantait ?

Il lui semble que si elle avait eu seulement devant elle dix minutes de plus, elle aurait enlevé la position de haute lutte ! Quels gêneurs que tous ces petits écervelés !

Mais n'est-ce pas le moment de payer d'audace et ne doit-elle pas se servir, au contraire, de l'arrrivée intempestive de ses amis pour tenter sa chance ? . . .

Sous l'idée de génie qui vient de germer dans son cerveau, sa figure s'épanouit et, dans un geste de bienvenue, elle fait entrer dans la pièce tout le petit groupe.

— Vous êtes tous des indiscrets, dit-elle en crânant un peu, mais, comme je suis une bonne fille, je ne vous tiendrai pas rigueur et vous serez les premiers à apprendre la bonne nouvelle. . .

— Quelle nouvelle ? s'écrient, à la fois, cinq voix curieuses . . .

— Vous ne comprenez pas ?

— On commence, on commence . . . Chabrillan . . . vous ?

— Ce n'est pas malheureux ! Et vous ne m'en voudrez pas d'avoir, comme vous dites, *séquestré* Chabrillan, lorsque vous saurez que nous venons de nous fiancer . . .

— Pardon, pardon, s'écrie Gérard . . .

— Comment ! le fiancé n'est pas d'accord ? s'exclame Yvette de La Roche, la meilleure amie d'Eliane.

La fille de la marquise de Bourgneuf serre ses petits poings nerveusement. Mais nul ne s'aperçoit de son tumulte intérieur. Chabrillan va-t-il lui échapper ?

— Je vais épouser un homme qui est tellement habitué à faire de l'esprit, reprend-elle dans un éclat de rire, qu'il pousse l'humour jusqu'à vouloir vous mystifier . . .

Et, s'adressant à Gérard :

— Allons, mon petit Chabrillan, avouez que c'est aujourd'hui le plus beau jour de votre vie !

Pour paraître sceller un accord fait sans équivoque, elle lui tend une main sur laquelle Gérard est bien obligé de s'incliner !

— Oh ! oh ! si nous en sommes encore aux yeux, nous vous laissons, fait une voix masculine.

« A tout à l'heure, mes petits agneaux.

Henry de La Tarjette a donné le signal du départ et, sur la pointe des pieds, avec une discrétion feinte et comique, la bande joyeuse laisse les deux « amoureux », sur lesquels la porte se referme.

— Avez-vous bien conscience de ce que vous venez de faire ? fait âprement Gérard à Eliane.

•

— Moi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Par la voix de ces jeunes fous, vous venez tout simplement d'annoncer nos fiançailles à tous vos invités. Et, ce soir, tout Paris répétera ce mensonge . . .

— Ce mensonge ! Permettez-moi de vous dire que vous allez un peu fort, mon bon Chabrillan ! Vous m'avez dit, tout à l'heure, lorsque je vous ai demandé de m'épouser, que vous trouviez mon idée *lumineuse*. Cela équivaut à une acceptation, il me semble . . .

— Je croyais que vous plaisantiez.

— On ne plaisante pas sur ce genre de choses . . .

— Enfin, avouez, Eliane, que l'idée de m'épouser vous a prise, aujourd'hui, comme une rage de dents. Cela ne rime à rien. Vous n'avez pas d'amour pour moi.

— C'est ce qui vous trompe, mon petit ami . . .

— Vous avez de l'amour pour moi, vous ? Quelle nouvelle plaisanterie !

— Mettons de côté, si vous le voulez bien pour aujourd'hui, toute idée de plaisanterie. Nous nageons dans le sérieux. Eh bien ! oui, je vous aime, Gérard.

— Ah ! ça c'est le comble !

— Qu'est-ce qui est le comble ?

— Mais que vous vouliez mêler l'amour à votre histoire.

— Vous êtes vexant, Chabrillan.

— Et vous, vous me prenez pour un idiot . . .

L'un devant l'autre, affrontés comme deux enfants sur le point de se quereller, les deux jeunes gens comprirent en même temps à quel point ils étaient ridicules. D'un commun accord ils se tournèrent le dos.

— Je ne dis pas, bien entendu, que je suis folle de vous, Chabrillan, reprit Eliane calmement en revenant bientôt vers le jeune homme.

— J'en avais toujours eu l'impression . . .

— Cela n'empêche pas que vous me plaisiez beaucoup . . .

— Je suis très heureux de l'apprendre et je peux vous assurer, d'ailleurs, que c'est très réciproque . . . Mais est-ce une raison suffisante pour nous épouser ? . . .

— Vous n'avez pas l'air de vous douter du beau mariage que je vous fais faire, Chabrillan . . . Je suis fille unique et, si je ne suis pas à même de vous donner immédiatement et sans erreur, c'est-à-dire à quelques centaines de mille francs près, le chiffre de ma dot, vous pouvez, bien entendu, compter sur plusieurs millions. Par le temps qui court, c'est tout de même gentil et, il me semble que, pour un jeune homme qui joint à un talent honnête de journaliste, un peu — oh ! un tout petit peu, avouez-le — d'ambition, ce n'est pas une contingence négligeable . . .

— Bien. Voilà pour moi. Et vous, là dedans ?

— Moi ? Chabrillan est suffisamment élégant et distingué pour qu'on ne lui en veuille pas de ne s'appeler que Gérard Briant. D'épouser une Bourgneuf augmente immédiatement sa valeur sur le marché international. Je vois, d'ici peu, un Chabrillan célèbre, un Chabrillan dont la presse et bientôt la littérature auront a s'enorgueillir, un Chabrillan dont le nom sera sur toutes les bouches . . . C'est mon rêve d'être la femme de cet homme-là . . .

— Tout cela est parfaitement clair. Vous êtes une excellente femme d'affaires.

— Ce n'est pas inutile dans un ménage où le mari a tendance à être un peu poète . . .

— C'est pour moi que vous dites ça ?

— Je crois . . . En attendant, vous pensez bien que notre absence ne doit pas manquer d'être remarquée, interprétée, commentée. Il est plus que temps de sortir d'ici, mon ami . . . Et mettez-vous bien dans l'idée que vous n'avez pas perdu votre journée . . .

Eliane de Bourgneuf a déjà la main sur la poignée de la porte. On entend, de l'autre côté, des groupes qui chuchotent et qui attendent, sans aucun doute, la sortie des « deux fiancés ».

Yvette de La Roche et Henry de La Tarjette ont, en effet, répandu comme une traînée de poudre la nouvelle fort intéressante des fiançailles de la jeune fille de la maison. La marquise reçoit déjà des félicitations qui l'incitent à trouver que sa fille sait, au moins, aller vite en besogne lorsqu'elle a décidé quelques chose.

« Décidément, elle fera ce qu'elle voudra, dans la vie, cette petite . . . » pense-t-elle en son for intérieur, tandis que, moins informée que quinconque, elle accepte tous les éloges qu'on lui fait sur son futur gendre.

Avant qu'Eliane ne reparaisse dans ses salons pour y devenir l'héroïne de la journée, Gérard Briant l'arrête au seuil de la porte.

— C'est très gentil tout ça, ma petite Eliane, mais n'oubliez pas que vous êtes seule à avoir décidé tout. Je n'ai jamais dit oui . . .

— Ce serait trop fort, par exemple, que vous ayez l'aplomb de me démentir !

— Aux yeux de tous nous sommes fiancés, puisque cela vous fait plaisir . . .

— Ah ! fait Eliane, triomphante.

— . . . Mais de vous à moi, oui, seulement de *vous à moi*, vous me permettez tout de même de réserver mon acceptation. Ce sont des fiançailles à l'essai, si vous voulez . . .

— Et . . . combien de temps Monsieur demande-t-il pour réfléchir ?

— Eh bien . . . mettons un petit mois . . .

— Vous allez fort, quinze jours suffiraient bien.

— Vous n'allez tout de même pas me marchander ma réflexion !

— Alors, entendu pour le moi, répond Eliane, domptée. Mais, au fait . . . j'avais oublié de vous demander . . . Vous n'aimez personne, au moins ?

— Vous croyez que si j'aimais quelqu'un j'aurais accepté de réfléchir, même un mois ? répond Chabrillan, d'un air très convaincu . . .

Aussitôt échappée du boudoir, Eliane est assaillie par l'essaim léger de ses amies. Le nom de Chabrillan vole de bouche en bouche. Le jeune homme, avec un air affecté de douce confusion et de secret triomphe, se laissa porter jusqu'à Mme mère, à laquelle Eliane offre un front tranquille et rayonnant, pour un baiser public et très protocolaire.

— Toutes mes félicitations, monsieur Chabrillan. Vous savez *choisir* qui vous aime . . .

Cette phrase ne paraît pas particulièrement de circonstance à Gérard, mais le ton en est affable et cette future-belle-mère-de-pièce-de-théâtre-à-mode, n'est pas plus déplaisante qu'une autre.

— Vous restez, bien entendu, pour dîner, ce soir, avec nous, lui glisse-t-elle d'un ton presque d'intimité . . .

— Impossible, madame, ma mère était un peu souffrante, ce matin, et je lui ai absolument promis de rentrer dîner avec elle.

— Eh bien ! ce sera pour demain, arrangez-vous avec Eliane . . . C'est, d'ailleurs, avec Eliane que vous dé-

1940 est arrivé !

C'est le temps de prendre une excellente résolution . . . et de la tenir !

. . . Les résolutions du début de l'année sont comme les rêves : très peu se réalisent. Mais il en est plusieurs que l'on peut réaliser soi-même, et facilement !

. . . Par exemple, s'il s'agit de s'abonner aux trois grands magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE, LE FILM. C'est le célèbre trio qui bat la marche parmi les publications canadiennes !

. . . L'argent investi dans un abonnement combiné à ces trois magazines est un placement rémunérateur.

POUR $5 VOUS RECEVREZ :

— **100 romans complets;**

— **Un feuilleton d'un intérêt exceptionnel;**

— **Près de 200 contes et nouvelles dus à la plume des meilleurs écrivains;**

— **Des centaines et des centaines d'articles sur tous les sujets : Voyage, Littérature, Art, Cinéma, Mode, Puériculture, Actualité, Sciences, Radio, Histoire, Sport, Hygiène, etc, etc.**

— **D'innombrables photos et illustrations artistiques, etc.**

S'abonner aux trois magazines :

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

est une résolution facile à tenir !

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi, La Revue Populaire, Le Film

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $5.00 *(Canada seulement)* pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... *Province* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP
Deschiens

Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

GRAND'MÈRE S'Y CONNAÎT

Un remède de famille depuis 3 générations — il n'y a pas d'aide d'urgence plus sûre au foyer que le Soda à Pâte "Cow Brand". Partout où le Bicarbonate de Soude est prescrit contre indigestion, acidose, rhumes ordinaires, l'on peut en toute confiance employer le Soda à Pâte "Cow Brand" parce que c'est du Bicarbonate de Soude pur.

CRÊPES

Dorées et savoureuses. C'est un véritable régal quand vous les faites avec le Soda à Pâte "Cow Brand" en suivant la pupulaire recette de Crêpes, qui se trouve dans notre livre de cuisine gratuit, lequel contient aussi des recettes éprouvées pour gâteaux, biscuits, pain d'épice et quantité d'autres régals.

SODA À PÂTE

"COW BRAND"

BICARBONATE DE SOUDE PUR

BROCHURETTES GRATUITES décrivant les usages culinaires et médicinaux du Soda à Pâte "Cow Brand" vous seront envoyées gratuitement par la poste sur demande. Remplissez ce coupon et adressez-le-nous — aujourd'hui même !

CHURCH & DWIGHT LIMITED,
Dépt. R-45,
2715, rue Reading, Montréal.

Nom .....

Adresse .....

METTEZ VOS NOM ET ADRESSE EN IMPRIMÉ—102F

ciderez toujours de tout. Une tête, cette petite . . .

C'est bien l'avis de Gérard, qui use du prétexte de sa mère souffrante — elle a un rhume de cerveau ! — pour abréger son séjour dans le somptueux hôtel de l'avenue d'Iéna, dont il regarde, tout en s'en allant, la provocante façade bordée d'une double file d'automobile avec leurs chauffeurs en livrée.

Chapitre VII

Je ne t'attendais pas si tôt ! fait Mme Briant à son fils, lorsque Gérard a pénétré dans l'appartement modeste, mais élégant, qu'il occupe avec elle, avenue de l'Observatoire, à deux pas du Luxembourg.

— Est-ce à dire, mère, que vous êtes mécontente de me voir ?

— Mon chéri ! Peut-on vraiment penser cela ?

— Je ne le pense pas et c'était pour vous taquiner. Je sais bien que vous avez toujours vécu pour mon père et pour moi et que, depuis la mort de mon pauvre papa, vous n'avez jamais eu d'autres pensées que votre fils . . .

— Je vois que tu me connais bien, mon enfant . . .

Un baiser plein de tendresse maternelle se pose sur le front de Gérard qui va s'asseoir en face de sa mère en attendant que sonne l'heure encore lointaine du repas.

— Comment vous sentez-vous, ce soir, maman ?

— Oh ! très bien. Un simple rhume. Je suppose que ce n'est pas l'inquiétude que tu avais de ma santé qui t'a fait revenir plus tôt . . .

— Suis-je vraiment rentré plus tôt ?

— Lorsque tu es à une réception, et je sais, d'après ce que tu m'en as dit, que celles de la marquise de Bourgneuf sont particulièrement brillantes, tu me laisses bel et bien dîner seule . . . Rappelle-toi . . .

— Ne vous avais-je pas promis, aujourd'hui, de revenir dîner avec vous ?

Sous son auréole de cheveux blancs qui contrastent avec sa physionomie encore jeune, Mme Briant jette vers son fils un regard affectueux, qui voudrait interroger, mais qui n'ose . . .

Depuis quelque temps, —depuis son retour de Villeneuve-sur-Saône, précisément, — elle trouve que son fils n'est plus le même . . . Plus absorbé, plus rêveur, plus préoccupé aussi par son travail professionnel. Sa série d'articles, qui commence à paraître, lui a attiré les félicitations du rédacteur en chef de la *Plume*. Il a trouvé que Chabrillan avait montré, lors de son enquête menée sur la vie de la province et de ses habitants, des qualités d'observation rares chez un journaliste de son âge. On a fort goûté, au journal, son idée de ne pas se faire passer, auprès des gens qu'il voulait observer, pour un homme de métier, mais bien pour l'un des leurs. Le succès est complet. Est-ce cela qui grise un peu Gérard et l'incite à faire du zèle ?

Mme Briant a découvert chez lui un air sérieux qui ne lui est pas habituel. Que lui cache-t-il ?

— Je sais que tu es un excellent fils, Gérard, mais je comprends parfaitement aussi que tu t'amuses. C'est de ton âge, et tu travailles tant que tu as besoin de distractions d'un autre genre que celles que tu peux prendre en compagnie de ta vieille maman.

— Voulez-vous bien vous taire ! D'abord, vous n'êtes pas vieille et bien des jeunes femmes voudraient avoir, sans fard, votre teint . . .

— Trêve de compliments, mon grand ! Tu n'es pas revenu près de moi pour me raconter des sornettes. Tu as quelque chose à me dire, toi . . .

— Comme vous êtes perspicace !

— Je t'aime comme personne ne t'aime, voilà. Alors, tu as un conseil à demander à ta maman ?

— Oui, un avis tout au moins, une opinion, enfin . . Avez-vous songé, mère, que je pourrais, un jour, me marier ? . . .

— Si j'y ai songé ! Mais, bien sûr, que j'ai pensé à cette éventualité toute naturelle chez un garçon de ton âge ! Tu parais vingt-deux ans mais tu en as tout de même vingt-six, Gérard . . .

— Bientôt vingt-sept, même . . . Mais ce n'est pas une question d'âge. Et, avez-vous une idée, mère, de la femme qu'il me faudrait ? Comment l'envisagez-vous ? Comment la souhaiteriez-vous, enfin ?

— Mais, mon petit . . . je n'ai pas voix au chapitre, moi ! Lorsque tu choisiras ta femme, c'est à toi qu'elle devra plaire, d'abord . . .

— J'entends bien . . . Cependant, tel que vous me connaissez, comment la voyez-vous, *elle ?*

Mme Briant se demande un peu où son fils veut en venir. Accomplit-il une simple formalité en lui posant toutes ces questions et va-t-il la mettre, à brûle-pourpoint, devant le fait accompli :

« J'épouse Mlle une telle ? » Ce qu'elle souhaite, de tout son cœur, c'est le bonheur de Gérard, un bonheur parfait et sans mélange comme celui qu'elle a connu avec son cher mari, enlevé trop tôt à sa tendre affection alors qu'il était en mission en Pologne comme inspecteur des Finances.

Un bonheur bien chaud, bien douillet, basé sur une très grande compréhension réciproque et une confiance illimitée l'un dans l'autre, voilà ce qui lui semble le rêve, voilà comment *elle voit* l'avenir de son fils, que sa femme soit brune ou blonde, riche ou pauvre, Parisienne ou provinciale.

Sa courte rêverie interrompt la conversation que Gérard brûle de reprendre.

— Alors, maman, vous ne me répondez pas ?

— Mais, mon enfant, je ne peux te répondre qu'une chose : c'est que je suis disposée à aimer ta femme comme ma propre fille et que pour le reste j'ai assez confiance en toi pour savoir que tu ne choisiras qu'une jeune fille en tout point digne de toi.

— Que diriez-vous de Mlle de Bourgneuf, mère ?

Mme Briant regarde Gérard comme s'il n'avait pas toute sa raison. Elle est prête à le plaindre et elle se dispose à le sermonner.

— Tu n'y penses pas, mon pauvre chéri ! La fille de la marquise de Bourgneuf doit vouloir épouser un jeune homme dont les quartiers de noblesse peuvent rivaliser avec les siens. Un Briant tout court ne ferait pas son affaire. Quant à ta fortune. Tu connais, hélas ! notre situation aisée, mais n'ayant rien de commun avec celle des Bourgneuf . . . Ne va pas au-devant d'un refus, crois-moi, Gérard . . .

— Si Mlle de Bourgneuf était au-dessus de ces questions de nom et de fortune, que penseriez-vous d'elle ?

— Je penserais que cela prouve en sa faveur, mais que ce serait folie de ta part de prendre pour femme une jeune fille à laquelle tu ne pourras pas offrir tout le luxe auquel elle est habituée.

— Ma carrière m'autorise tous les espoirs et la fortune personnelle d'Eliane de Bourgneuf lui permettra de mener, une fois mariée, le train qu'elle voudra . . .

— Ne crains-tu pas que le milieu très mondain et très lancé dans lequel cette jeune fille a toujours vécu n'ait eu une influence néfaste sur son éducation ?

— Eliane est très bien élevée . . . enfin . . . elle est *à peu près* bien élevée . . . je veux dire.

— Elle a du cœur ?

— Croyez-vous qu'on s'aperçoive de cette chose-là, avant le mariage ? On est toujours plus ou moins tendre avec un fiancé . . . Après, cela dépend peut-être du mari.

— Et jolie ? Mlle de Bourgneuf est-elle jolie ?

— Ce qu'on appelle la beauté, à Paris, c'est le chic et l'élégance. Eliane fait beaucoup d'effet. Elle possède au plus haut point ces deux qualités.

— Tu as réponse à tout et j'ai l'impression que les choses sont plus avancées que tu ne veux le dire, fait Mme Briant, malicieusement.

— Si elles sont avancées ! Vous ne vous doutez pas à quel point elles sont avancées, répond Gérard en riant.

— Quoi ? tu crois vraiment avoir des chances d'être agréé ? Mais ce serait merveilleux, inespéré, mon petit, un vrai conte de fée . .

— Vous trouvez, mère ?

— Après tout ce que tu viens de me dire de Mlle de Bourgneuf . . . elle me paraît avoir toutes les qualités.

— Evidemment . . . Seulement il y a une petite chose ennuyeuse . . . très ennuyeuse . . . C'est que je ne l'aime pas, moi . . . Mais, là, pas du tout . .

Une fois de plus, la mère de Gérard regarde son fils avec étonnement. Elle n'y comprend plus rien.

— Mais . . . alors . . . rien de tout cela n'existe . . . Puisque tu ne l'aimes pas, il ne faut pas l'épouser . . .

— Ah ! vous êtes d'avis, *aussi* qu'en amour on ne doit écouter que son cœur ?

— Aussi ? Qui donc, déjà, a dit ça ?

— Ce n'est pas une citation, mère. C'est à Villeneuve que j'ai entendu dire ce petit bout de phrase par une jeune fille, dans le tramway . . . Vous pensez la même chose ? . . .

— Comme tous les jeunes . . . Pour une fois, je n'ai pas la mentalité d'une vieille dame . . .

— Vous ne l'avez pas, maman ; mais, permettez-moi de vous dire que tous les jeunes ne raisonnent pas ainsi. Par exemple, Eliane de Bourgneuf pense qu'en amour on doit d'abord écouter son cerveau, son ambition, sa raison . .. et par-dessus le marché, un peu son cœur, si on a la chance qu'il veuille bien dire son mot dans l'affaire. . . C'est, à peu de chose près, ce qu'elle m'a dit lorsqu'elle m'a demandé en mariage . . .

— Lorsqu'elle t'a demandé . . .

Mme Briant ouvre de grands yeux ronds et ébahis . . .

— Lorsqu'elle t'a . . .

— Ah ! oui, c'est vrai, mère, j'oubliais de vous dire . . . Pour tout Paris, je suis, depuis ce soir, le fiancé de Mlle de Bourgneuf . . . Les cartes de félicitations n'ont pas fini de pleuvoir . . . ni les invitations avenue d'Iéna . . .

Cette fois, la vieille dame est prête à sa fâcher :

— Ecoute, Gérard, je croyais que la clarté était une qualité essentielle chez un journaliste . . . Il s'agirait de s'entendre . . . Mlle de Bourgneuf est-elle, oui ou non, ta fiancée ?

(Lire la suite page 37)

chapeaux *de verre*

Chapeaux de verre, avant les chapeaux d'acier . . . peut-être ! En réalité, ces bords transparents ne sont pas de verre, mais de *lucite*, matière plastique qui a maintenant de nombreux usages dans l'industrie. Des gens audacieux affirment que nous verrons avant longtemps des vêtements de *lucite* tissée : plus de déchirures, plus de déformation ; ce tissu nouveau s'adapte parfaitement aux contours du corps.

La belle artiste LINDA DARNELL porte un échantillon de ces chapeaux ultra-modernes. Ci-dessus, une toque de velours, avec de larges bords transparents . . . et incassables. Ci-contre, on a disposé autour de la calotte des morceaux de *lucite* qui donnent l'illusion de feuilles imbriquées.

(Photos 20th Century-Fox)

La vérité

Par FRANCINE

JADIS les rois et les reines dictaient à leurs peuples des lois relatives aux vêtements et aux aliments dont ils pouvaient faire usage ; d'après ces lois certaines fourrures de grand prix n'étaient portées que par les souverains, d'autres par les évêques, d'autres enfin par la noblesse. Il était même absolument défendu à certaines classes de porter des fourrures. Les temps ont changé et l'absolutisme a fait place au gouvernement constitutionnel, grâce auquel les femmes, nobles ou autres, ont acquis le droit de porter des fourrures. Il leur suffit d'avoir de l'argent ... ou du crédit.

Entre avoir le droit de porter un manteau de fourrure et l'argent nécessaire à cet achat il y a un abîme pour des millions de femmes, c'est pourquoi les marchands s'ingénient à présenter sous des formes attrayantes des fourrures moins coûteuses et à la portée d'un plus grand nombre d'acheteuses. Je ne veux encourager personne à faire l'achat d'un manteau qui grèverait le budget familial, mais plutôt donner certains renseignements utiles à l'acheteuse novice.

Il existe des lois qui règlent le commerce des fourrrures et protègent en même temps l'acheteur et le commerçant.

Si les peaux ont été retouchées, mêlées ou teintées, on doit l'indiquer clairement dans les annonces et sur l'étiquette, aussi si l'article est un assemblage de queues, de pattes, ou autres morceaux de valeur inférieure, enfin si l'on a employé des peaux usagées. Il est toujours sage de faire vos achats chez un marchand dont la réputation est établie.

En achetant un manteau, faites-vous montrer la même fourrure à différents prix, vous pourrez comparer ainsi la valeur des peaux ; choisissez un vêtement de bonne coupe et pas trop ajusté, si vous ne voulez pas qu'il cède aux coutures : l'ampleur est nécessaire surtout aux épaules, aux emmanchures et aux hanches. Cette recommandation est encore plus importante lorsqu'il s'agit de petites peaux ou de celles qui ont peu de consistance.

Examinez bien l'apparence de la fourrure ; les belles peaux sont brillantes et lustrées, les fourrures médiocres ternes et sans reflets. Rendez-vous compte aussi si le poil est assez épais aux endroits où la friction est plus accentuée : au col, aux poignets et au bas du manteau.

Il ne faut pas oublier qu'ayant acheté un bon manteau, sa durée peut tout de même varier d'après l'usage que vous en faites et le soin que vous en prenez. Si vous mettez un chapeau avec un bord, l'arrière du col sera plus vite usé, de même si vous portez des bijoux lourds et ciselés. Les paquets, les sacoches, les livres portés sous le bras amincissent rapidement la fourrure à cet endroit. Ne gardez pas votre manteau si vous devez être longtemps assise, ou du moins déboutonnez-le pour ne pas forcer les coutures. Si une peau est décousue ou déchirée faites-la réparer immédiatement, vous éviterez ainsi un déboursé plus considérable.

La poussière et les taches attirent les mites, bien que ces vilaines petites bêtes se logent souvent dans des fourrures parfaitement propres. Il est bon de battre de temps en temps votre manteau, de le peigner et d'avoir la précaution de le secouer avant de l'accrocher ; servez-vous de supports solides et rembourrés.

On cite toujours la vieille farce : « Un phoque ne porte jamais de parapluie », mais il est imprudent de l'imiter. Les huiles naturelles qui protègent l'animal de la pluie sont presque complètement éliminées par le tannage. Une certaine quantité d'humidité n'est pas préjudiciable à la fourrure mais l'excès peut faire pourrir le cuir. Si votre manteau est mouillé, faites-le sécher dans un endroit où circule l'air sec mais jamais près d'un radiateur ou d'un feu, ni renfermé dans une armoire. Quand la fourrure commence à sécher, peignez-la et brossez-la avec soin. La chaleur excessive sèche l'huile du cuir et fait pâlir la fourrure, le grand soleil leur fait donc du tort, et l'ancienne mode de suspendre chaque printemps les fourrures au soleil ne pouvait que les endommager en les décolorant.

Il est sage de confier vos fourrures à une compagnie d'emmagasinage qui, moyennant un déboursé minime, se charge de protéger vos vêtements contre les mites, la lumière excessive, la chaleur et l'humidité, en plus d'une assurance contre le feu, si vous le désirez. C'est encore la meilleure manière de prolonger la durée de votre manteau.

Le tableau suivant vous aidera à juger de la qualité des fourrures que l'on vous offre :

RAT MUSQUE

Cette fourrure varie du brun rougeâtre au brun très foncé. Les plus beaux spécimens sont d'un bleu-noir. Les peaux de cette nuance ne se teignent pas, mais les variétés pâles sont tondues et teintes pour être offertes comme phoque d'Hudson.

NUTRIA

Un rongeur de l'Amérique du Sud qui se vend pour du castor. De couleur sable, il comprend des nuances variant jusqu'au brun foncé. Les peaux de meilleure qualité sont foncées et se vendent au naturel, les plus pâles sont teintes.

OPOSSUM

L'opossum d'Australie est plus coûteux que celui d'Amérique et varie du bleu-gris au jaune ; cette dernière nuance est généralement teinte pour imiter le bleu-gris. L'opossum américain est d'un gris argent sur fond blanc : généralement teint.

MOUTON DE PERSE

Le mouton de Perse peut être noir, brun, blanc ou moucheté, mais presque toujours teint noir; on emploie ce procédé même pour les peaux naturellement noires afin de donner une teinte uniforme. On se sert du mouton pour vêtement ou garniture. Le poil est bouclé et l'on juge de la valeur des peaux par la perfection de cette ondulation.

VEAU

Imite le poney et le mouton et s'emploie comme manteaux et garnitures. Le poil se brise facilement, laissant le cuir à nu.

PONEY

Le poney vient de Russie ; il peut varier du gris-souris au brun foncé. Les plus belles peaux ont un poil ras et le marquage imite la soie moirée. Les nuances brun foncé se vendent au naturel, mais les pâles sont teintes.

RATON LAVEUR

La raton laveur est gris avec de longs poils blanc bleuté. Quelques-uns sont brunâtres. Les plus belles peaux ont une fourrure épaisse et foncée.

ECUREUIL

Les peaux d'écureuil employées pour les manteaux proviennent de Russie et de Sibérie. Les plus beaux échantillons sont d'un bleu-acier. Les peaux rayées et pâles sont moins coûteuses et on les teint fréquemment.

CASTOR

Le castor varie du brun foncé aux nuances pâles. Sa fourrure belle et soyeuse sert à fabriquer des cols, manchettes et autres garnitures.

LAPIN

Le lapin se teint de plusieurs couleurs, mais généralement brun, taupe ou bleu. On le nomme indistinctement : lapin, marmotte ou phoque brun.

VISON JAPONAIS

C'est un membre de la famille du vison, mais plus petit et plus pâle, sa couleur naturelle est presque orange ; on le teint brun foncé pour imiter le vison véritable.

CIVETTE

C'est la marque de commerce du putois ou skunk moucheté. Le poil est noir avec des marques blanches très distinctes.

KOLENSKY

Connu sous le nom de martre rouge est jaunâtre comme couleur, et généralement teint en noir pour simuler la zibeline.

MOUTON GRIS

De la même famille que le mouton de Perse, mais sa couleur varie du gris pâle au gris foncé. Le poil boucle d'une façon bien définie.

LEOPARD

Les petites peaux souples, au poil ras, et bien marqué, sont les meilleures. Les léopards de l'Himalaya ne perdent pas leur poil qui est plat et soyeux avec des taches faisant contraste.

MARMOTTE

Toutes les peaux de marmotte sont teintes. La fourrure est nuancée du jaune au brun avec des poils plus foncés. Les plus beaux spécimens sont bleuâtres et se teignent mieux que les jaunes. Ils imitent souvent le vison et la martre.

MARTRE

La martre de roche est nuancée du brun au beige très pâle et ne nécessite généralement pas de teinture. La martre japonaise est une variété peu coûteuse que l'on teint pour imiter la zibeline.

Paris
reste la capitale de la mode

En dépit de la guerre et des dangers qu'elle offre en mer aux navires qui font la navette entre les ports français et américains, la mode de Paris s'impose encore aux Etats-Unis, au Canada et en Amérique du Sud. L'Argentine de Buenos-Ayres, de même que l'Américaine de Washington et la Canadienne de nos grandes villes continuent à s'inspirer des créations des grands couturiers français.

Coiffure Dauphin, créée par Fernand Aubry, visagiste parisien.

(Photo Georges Saad)

Costume de dîner

(ci-dessous)

Une création très élégante de la maison Lola Prusac, de Paris. Costume de dîner en soie (tricotage à la main). Boutons et bracelet dorés. Foulard et gants roses.

Robe d'après-midi

(ci-dessus)

Création de Jacques Fath, de Paris. Robe d'après-midi drapée, en jersey noir.

Photos Dorvyne et Georges Saad, exclusives à "La Revue Populaire"

Les Modes de 1940

3228 — Robe élégante, gr. 12 à 20. Pour un 16: 3½ v. de 39″ ou 2½ v. de 54″. Ceinture et foulard de votre choix. Une fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

3253 — Robe amincissante, gr. 14 à 40. Pour un 20 : 3⅜ v. de 39″ ou 2⅝ v. de 54″. Une fermeture-éclair de 9″ pour le côté. 20 cents.

3268 — Robe d'une élégante simplicité, gr. 12 à 20. Pour un 12 : 4⅝ v. de 39″ ou 3¼ v. de 54″. Fermeture-éclair de 14″. 20 cents.

Simplicity
3240

3240 — Robe pour dame ou demoiselle, gr. 14 à 40. Pour un 18 : 3¾ v. de 39″ ou 2¾ v. de 54″. ¼ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″ pour les manches. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

Simplicity
3253

Simplicity
3228

Simplicity
3268

Simplicity
3281

3281 — Robe jumper avec guimpe, gr. 6 à 16 ans. Pour un 10 ans : guimpe avec manches courtes, 1½ v. de 35″ ou 1¼ v. de 39″. Le jumper, 2¼ v. de 35″. 2⅛ v. de 39″ ou 1⅞ v. de 54″. Fermeture-éclair de 7″. 15 cents.

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

Année Nouvelle, Mode Nouvelle !

3214 — Robe pratique, gr. 12 à 20. Pour un 14 : 3⅝ v. de 39″ ou 2⅜ v. de 54″. ¼ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″. Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9″. 25 cents.

3255 — Robe pour les élégantes, gr. 12 à 20. Pour un 12 : 3⅛ v. de 39″ ou 2⅜ v. de 54″. Une fermeture-éclair de 9″ pour le côté ; une autre de 6″ pour le dos. 25 cents.

3265 — Jolie robe amincissante, gr. 32 à 42. Pour un 38 : 3⅞ v. de 39″ ou 2⅞ v. de 54″. Fermeture-éclair de 9″. 20 cents.

Simplicity
3265

Simplicity
3219

Simplicity
3214

3274 — Charmante robe pour demoiselle, gr. 12 à 20. Pour un 16 : 3⅞ v. de 39″ ou 2¾ v. de 54″. Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9″. 15 cents.

Simplicity
3274

3219 — Jolie petite robe, gr. 6 à 14 ans. Pour un 8 : 2½ v. de 35″. ¼ v. de 35″ ou 1½ v. de froncé de 1″ pour le collet. Une fermeture-éclair de 5″ pour le devant; une autre de 6″ pour le côté. ¼ v. de taffetas de 39″ ou d'organdi de 44″ pour les manches. 15 cents.

Simplicity
3255

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns, Ltd., 489 College Street, Toronto, Ont.

Nos travaux FÉMININS

JUMPER POUR L'HEURE DU LUNCH

Matériel requis

36 balles de Fil Blue Label Mercer-Crochet de Coats, No 20, F.610, écru.
1 crochet à tricoter en acier de Milward, No 3½ anglais ou No 7 américain.
¼ de verge de ruban cordé, de couleur contrastante.
5 boutons s'assortissant au ruban.

Mesures

Buste : 34″ — Longueur à partir de l'épaule : 19″
Longueur de la couture de la manche : 3¼″

Tension

2 coquilles = 1″ — 7 rangs de coquilles = 2″

Abréviations

p. de ch. — point de chaînette
m. s. — maille simple
m. d. — maille double
esp. — espace
p. c. — point coulé

DOS

Commençant par le petit côté de la bande de ceinture, faire 36 p. de ch. (mesurant environ 3½″).

1er rang : 1 m.s. dans le 2e p. de ch. à partir du crochet, faire des m.s. dans chaque p. de ch. suivant, 1 p. de ch., tourner.
A partir de ce moment, ne relever que la partie arrière de chaque m.s.

2e rang : 1 m.s. dans chaque m.s. tout le long, 1 p. de ch., tourner. Répéter le 2 e rang jusqu'à ce que le morceau mesure 12″. Ne pas casser le fil, mais travailler le long du côté long de la bande comme suit :

1er rang : ★ 1 p. de ch., sauter 1 côte, 7 m.d. dans la côte suivante, 1 p. de ch., sauter 1 côte, 1 m.s. dans la côte suivante (une coquille de faite). Répéter depuis ★ tout le long, prenant soin d'avoir 25 coquilles dans le 1er rang, 6 p. de ch., tourner.

2e rang : ★ 1 m.s. dans la 4e m.d. de la coquille suivante, 3 p. de ch., 1 m.d. dans chacun des deux esp. de 1 p. de ch., 3 p. de ch. Répéter depuis ★ tout le long, finir le rang par 1 m.s. dans la 4e m.d. de la dernière coquille. 3 p. de ch., 1 m.d. dans le dernier esp. de 1 p. de ch., 1 p. de ch., tourner.

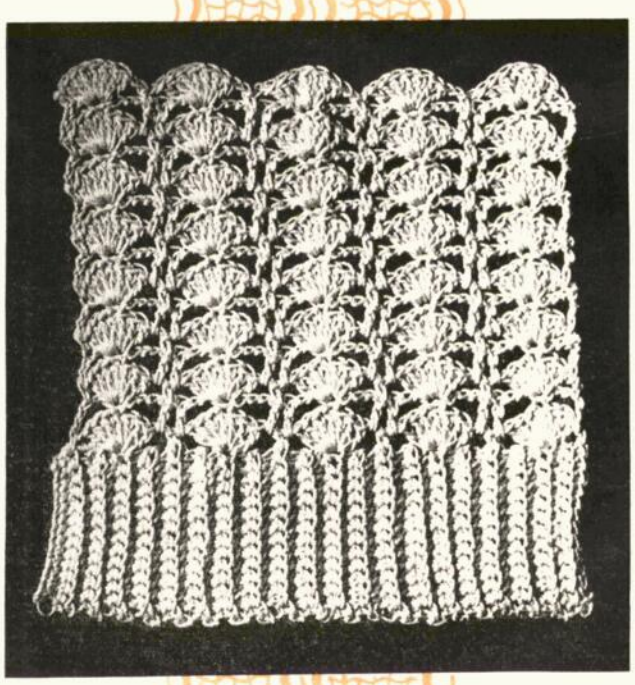
3e rang : ★ 1 coquille dans la m.s. suivante, 1 p. de ch., 1 m.s. entre les 2 m.d. suivantes, 1 p. de ch. Répéter depuis ★ tout le long, finir le rang par 1 coquille dans la dernière m.s., 1 p. de ch., 1 m.s. dans le 4e point de la chaînette tournante, 6 p. de ch., tourner. Les deux derniers rangs constituent le dessin.
Répéter ces 2 rangs alternativement, augmentant de ½ coquille à chaque bout de tous les 3 rangs de coquilles, jusqu'à ce qu'il y ait 33 coquilles dans le rang. (Pour augmenter de ½ coquille, finir à l'extrémité du rang de boucles précédent par 3 p. de ch. au lieu de 1 p. de ch. et 1 m.d. dans le dernier esp. de 1 p. de ch., 3 p. de ch., tourner, et dans le rang suivant, faire 3 m.d. dans la m.d. du rang précédent. Continuer tout le long du rang en suivant le dessin, faisant 1 m.s. dans le p. de ch., tournant, 1 p. de ch. et 4 m.d. dans le même p. de ch.; ½ coquille est alors ajoutée à chaque bout du rang. Mais, au prochain rang d'augmentation, augmenter de ½ coquille en faisant une coquille complète au lieu de ½ coquille à chaque bout). Travailler droit jusqu'à ce que le travail mesure 10½″ en tout.

EMMANCHURES

Faire des p.c. jusqu'au premier esp. de 1 p. de ch. de la 3e coquille (2 coquilles de diminuées), travailler en suivant le dessin jusqu'à 2 coquilles avant la fin (encore 2 coquilles de diminuées). A partir d'ici, diminuer de 1 coquille à chaque bout de chaque rang de coquilles jusqu'à ce qu'il ne reste que 25 coquilles. Travailler droit jusqu'à ce que le morceau mesure 7″ à partir du premier rang des diminutions.
Pour former les épaules, diminuer de 1 coquille à chaque bout de chaque rang de coquilles jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 9 coquilles. Casser le fil.

DEVANT GAUCHE

Travailler la bande de ceinture comme pour le dos pendant 13″. Ne pas casser le fil, mais travailler le long du côté comme dans le dos jusqu'au centre de la bande, prenant soin d'avoir 15 coquilles le long de cette première *(Lire la suite page 62)*



ET L'AMOUR FIT LE RESTE

(Suite de la page 28)

— Elle n'est pas ma fiancée, comprenez-moi bien, maman, mais, moi, je suis son fiancé . . . provisoire.

Mme Briant plisse le front et écoute patiemment le récit que son fils lui fait de la scène de l'après-midi.

La soirée est très avancée et les deux confidents parlent encore du même sujet.

— Evidemment, si je l'aimais, ce serait un mariage superbe . . . Seulement, je ne l'aime pas . . .

— Ça peut venr . . .

Ça peut venir ! Où donc a-t-il entendu aussi une phrase analogue . . .

Mais c'est au bal de la sous-préfecture de Villeneuve-sur-Saône ! . . . *Et l'amour ? monsieur Tibaudet, vous croyez que ça peut venir, aussi ?*

Sur les lèvres de Gérard se dessine un sourire . . . Puis, il a, avec les épaules, un mouvement d'impatience, comme s'il voulait chasser un souvenir importun, encombrant, fâcheux . . .

Il interroge encore une fois sa mère et c'est avec un ton suppliant, qui bouleverse la vieille dame :

— Vous croyez, vraiment, que ça peut venir, maman2? Il vaudrait tellement mieux que *ça vienne* . . .

Chapitre VIII

IL Y A plus de huit jours que Gérard Briant a quitté Villeneuve-sur-Saône et aucune nouvelle de lui n'est encore parvenue chez Me Gibert.

— Il aurait pu, tout de même, écrire pour remercier papa de l'avoir si cordialement reçu ! fait Geneviève à Martine, à la fin d'un après-midi passé au jardin, ce jardin qui *ressemble* à la nièce du notaire . . .

Me Gibert a, en effet, remarqué, au déjeuner, ce manque d'égard de la part de son clerc de fortune et, bien entendu, il a conclu par cette phrase :

— D'un Parisien, cela ne m'étonne pas ! M. Briant est si léger qu'aussitôt parti, il aura oublié tout ce qu'il a appris dans mon étude . . . et le notaire avec . . .

Et Martine a pensé que cet oubli pourrait bien s'étendre à elle aussi.

Pauvre Martine ! Depuis le départ de son ami Bérard, elle n'a cessé une heure de penser à lui, comme si cette pensée était capable d'attirer la sienne et la sauver de l'indifférence . . .

Depuis que Gérard est à Paris, parmi ses amis et absorbé par des occupations dont elle ignore tout, elle tremble qu'il n'ait oublié, en effet, les quelques moments délicieux passés ensemble, les pauvres mots imprudents échangés dans le vertige des tête-à-tête . . .

Que de soupirs poussés dans le secret de sa chambrette par la pauvre petite, toute à ses minces souvenirs. Comment cela se fait-il, en effet, que Gérard n'ait pas donné signe de vie depuis son départ ?

A Geneviève, qui vient de se scandaliser une fois de plus de ce silence, elle trouve pourtant encore une excuse pour son ami . . .

— Peut-être a-t-il été malade ! Ou sa mère ! Car, je sais, depuis le bal de la sous-préfecture, qu'il a une maman qu'il doit aimer beaucoup . . .

— Oh ! je sais que tu es toujours prête à doter M. Briant de tous les beaux sentiments.

— Pourquoi ne les aurait-il pas ? Lorsqu'on a le bonheur d'avoir une maman, il me semble qu'il est tout naturel de l'aimer . . .

Comme si tous ces propos, autour de la personne de Gérard Briant, avaient contribué à hâter la venue de sa missive, la lettre tant attendue arriva le soir même.

Elle était adressée, bien entendu, à Me Gibert, car il aurait été fort incorrect qu'il en fût autrement. Sans banalité dans les expressions et avec une facilité de plus qui témoignait chez son auteur d'un grand sens littéraire, les quelques pages, écrites par Gérard Briant, étaient un modèle de convenance et de civilité. Il remerciait le notaire de son accueil et s'excusait pour le peu de services qu'il avait pu lui rendre au cours de son séjour. Il disait, en outre, qu'il gardait un souvenir charmant et impérissable des quelques heures passées dans l'intimité du notaire et de sa famille. Il envoyait à Geneviève et à Ernest ses vœux les plus chaleureux pour la continuation de leur bonheur . ..

Quant à Martine . . . Un léger changement dans la courbe de l'écriture pouvait prouver, à un lecteur avisé que celui qui écrivait n'avait pas tracé du même jet la phrase concernant la jeune fille . . . Mais la maisonnée de Villeneuve ne sut pas découvrir la minute d'hésitation que Gérard avait eue avant d'envoyer à Martine « l'expression de ses sentiments empressés ».

Empressés, sentiments empressés... disait, évidemment quelque chose. C'était mieux que rien, bien que très impersonnel. Mais fallait-il se contenter de cela pendant les jours qui allaient suivre ?

Maintenant que « la lettre » était arrivée, il n'y avait, en effet, plus d'espoir de recevoir d'autres nouvelles de Gérard. Pour lui, la page était tournée ! Ce stage chez le notaire de province ne marquerait pas plus dans sa vie qu'un banal weekend au bord de la mer, ou une période militaire . . .

Et, pourtant, Martine savait qu'elle ne pourrait jamais cesser de penser à Gérard . . .

Quelle vie, désormais, allait être la sienne dans cet abandon du cœur! Car, aussi affectueuse que fût pour elle sa cousine, il était naturel qu'elle se préoccupât d'abord d'Ernest et de son propre mariage.

Les yeux tristes et le front rendu douloureux par l'insomnie, Martine traînait ses journées dans l'ennui. Rien ne pouvait la distraire de son amour . . .

— Tu es bien pâlotte, ma petite fille, lui dit un jour son oncle.

— Moi ? Je vais très bien, pourtant . . .

— Martine dit ça, mais je sais qu'elle dort très mal et qu'elle n'a presque pas d'appétit . . . fit Geneviève avec une tendre sollicitude de sœur aînée. Elle ne va pas bien, du tout.

— Qu'y a-t-il donc, ma chère enfant ? reprit le notaire, soudain inquiet.

— Mais rien, mon oncle, je vous assure . . . Geneviève exagère . . .

La santé de sa nièce était très chère au notaire et il n'aurait voulu pour rien au monde que Martine perdît chez lui les belles couleurs qu'elle avait lorsqu'il lui fit quitter le pensionnat où elle était élevée pour venir s'installer à Villeneuve.

— Il faut faire attention, ma chérie, l'anémie est très mauvaise à ton âge . . .

— Qu'allez-vous chercher, mon oncle ! Je vais très bien, je vous le répète . . .

Malgré cette affirmation, Me Gibert et Geneviève ne manquèrent pas de surveiller Martine, et ils ne purent que constater de commun accord sa mauvaise mine.

Cependant, les belles journées de mai qui revêtaient les jardins et les champs d'une douce splendeur diaprée étaient bien faites pour verser dans les cœurs la joie de vivre et tout son cortège d'espoirs et de désirs.

Geneviève n'avait jamais été aussi heureuse, Ernest aussi tendre et aussi prévenant. Dans la tranquille maison du notaire tout semblait respirer la quiétude et la paix.

Seul, le petit cœur tourmenté de Martine faisait exception à la règle, malgré tous les efforts qu'elle faisait pour cacher son désarroi.

Ce jour-là, un livre entre les mains, mais laissant le plus souvent s'évader sa pensée bien loin de l'histoire commencée, Martine, au plein soleil dans la véranda, attendait avec sa cousine l'arrivée d'Ernest, qui devait les emmener goûter chez les parents. Exceptionnellement, Me Gibert l'avait autorisé à quitter l'étude à cinq heures, pour lui permettre cette réunion familiale dont tout le monde se réjouissait beaucoup.

Pour nourrir son impatience, Geneviève, qui n'était cependant pas grande lectrice de journaux, avait pris, sur la table, une feuille de Paris, laissée là, après le déjeuner par son père.

Soudain, elle s'exclama :

— Comme c'est drôle ! On parle sur le journal d'un autre Gérard Briant, un homonyme, sans doute . . .

A ce nom, Martine avait pâli et s'était rapprochée de sa cousine.

— Oui, ce Gérard Briant est un garçon arrivé, un journaliste connu, qui signe Chabrillan. Il se marie . . . dit Geneviève déjà avec indifférence.

Sur l'épaule de la jeune fille, Martine lut l'entrefilet suivant :

« Nous sommes heureux d'annoncer les fiançailles de notre distingué confrère Chabrillan, du journal *La Plume*, avec Mlle Eliane de Bourgneuf. De son vrai nom, Gérard Briant, le jeune journaliste, dont la réputation n'est plus à faire, fait paraître en ce moment, pour le plaisir de ses lecteurs, une série d'articles fort originaux sur la vie de province. Toutes nos félicitations vont aux heureux fiancés. »

— Tu crois vraiment qu'il ne s'agit pas de Gérard ? fit la jeune fille frémissante, un afflux de sang aux joues.

— Mais non, voyons ! Ce que tu peux être sotte, tout de même, avec ton Gérard ! Gérard Briant n'est pas un nom si original qu'il ne puisse y en avoir deux à Paris . . . Et puis, entre apprenti clerc et journaliste en renom, il y a de la marge . . . Je ne crois pas que notre Gérard, avec sa gentillesse très superficielle, ait l'étoffe d'un homme célèbre. Allons, ne fais pas cette tête-là, Martine !

— Eliane de Bourgneuf ! de Bourgneuf, c'est un grand nom de France . . . Tu crois, vraiment, qu'il serait possible . . .

— Puisque je te dis que non ! D'ailleurs, la lettre de M. Briant date à peine de trois jours. Tu penses bien qu'il aurait fait part à papa de ses fiançailles, à supposer que ce fût lui.

Une grande pâleur a succédé chez Martine aux vives couleurs que la surprise avait fait monter à son frais visage. Geneviève la regarde avec une pitié mêlée d'un peu d'impatience.

— Tu es vraiment ridicule, ma pauvre chérie, de te monter la tête à propos de M. Briant. Qu'espères-tu donc ?

— Oh ! rien . . . bien sûr . . . rien . . répond une voix tout près des larmes.

— Alors, tu ferais mieux, crois-moi, de ne pas décourager plus longtemps

(Lire la suite page 39)

"MES MAINS RESTERONT TOUJOURS DOUCES!"

Des MAINS caressantes donnent à l'idylle un intérêt *Captivant*

Comment vous protéger contre "LE FROID ASSECHANT" qui tend à durcir et gercer la peau de votre main . . .

SI VOUS ÊTES *comme la plupart des jeunes filles*, vos mains doivent demeurer douces et satinées tout l'hiver. La Lotion Jergens fournit l'humidité naturelle qui embellit et adoucit la peau des mains. L'emploi régulier de Jergens empêchera vos mains de durcir et de gercer. Beaucoup de médecins se servent eux-mêmes des deux ingrédients contenus dans la Lotion Jergens. Une application peut opérer cette agréable transformation. C'est facile ! La Lotion Jergens n'est jamais collante ! Ce simple soin rendra vos mains captivantes. Procurez-vous, dès aujourd'hui, la Lotion Jergens. 50¢, 25¢, 10¢ — $1.00 aux comptoirs de cosmétiques.

JERGENS LOTION

POUR DES MAINS DOUCES ET ADORABLES

GRATIS ! ÉCHANTILLON

Constatez — à nos frais — comment la Lotion Jergens peut embellir et adoucir vos mains. *Ecrivez aujourd'hui* à : The Andrew Jergens Co., Ltd., 4611 Sherbrooke St., Perth, Ont.

Nom .....

Rue .....

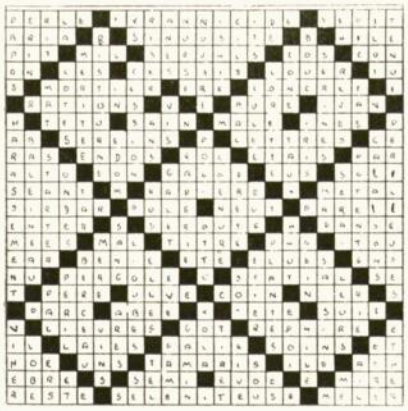
Localité ..... *Prov.* .....

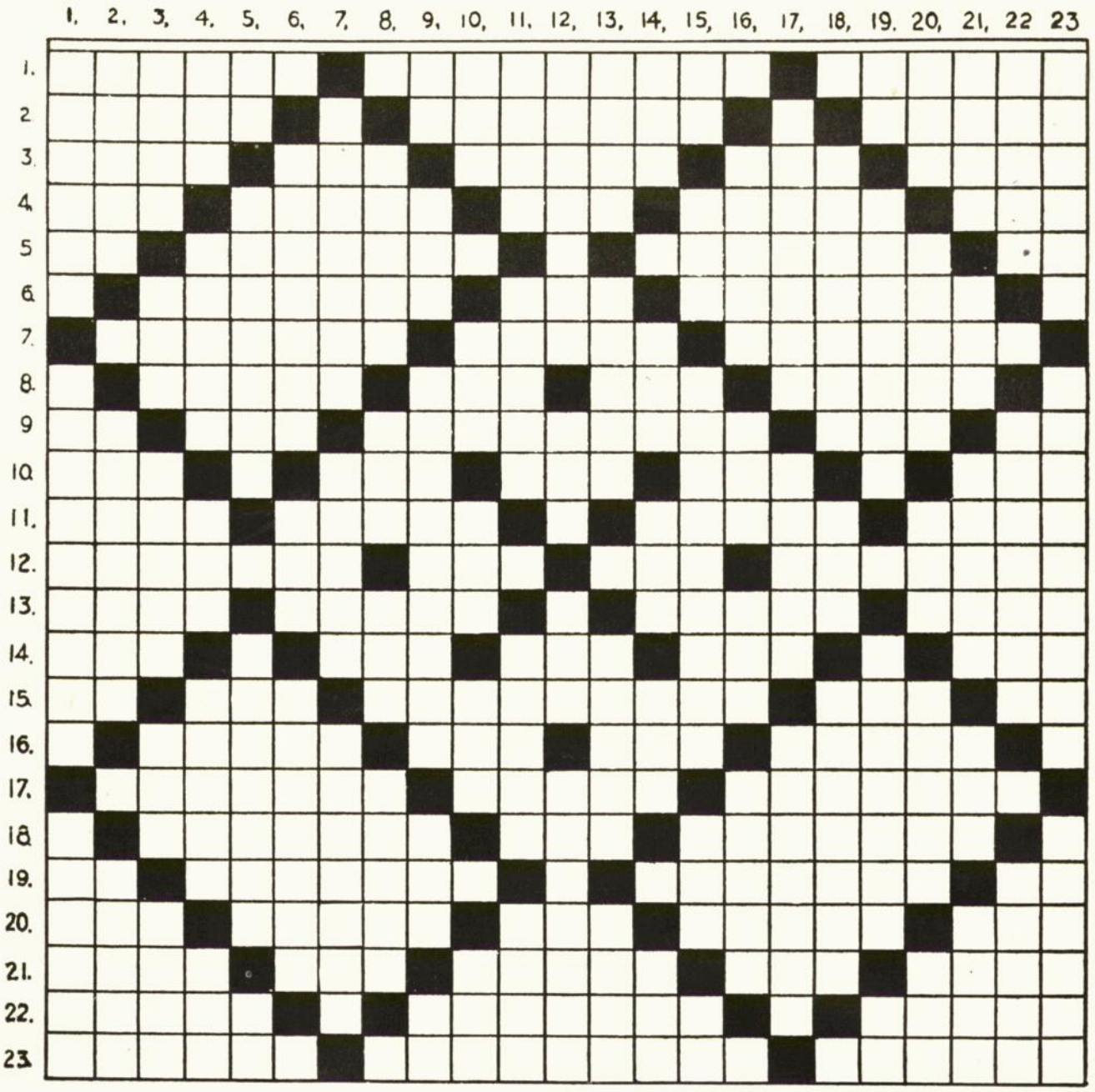
(FABRICATION CANADIENNE)

Les Mots Croisés de "La Revue Populaire"

GRANDE SERIE — No 39

Solution du problème du mois dernier.





HORIZONTALEMENT

1. Personne qui reçoit le péage. — Celui qui instruit et élève les enfants. — Lutte à main armée entre deux peuples.
2. Premier estomac des ruminants. — Partie creuse de la salière. — Humeur aqueuse.
3. Titre des descendants de Mahomet. — Louanges. — Ch.-l. de c. arr. de Toulouse. — Possessif. — Préposition.
4. A lui. — Instrument qui sert à passer des matières pulvérisées. — Patriarche hébreux. — Privés d'animation. — Peintre anglais, né à Barnstaple (1799-1879).
5. Soi. — Se dit de certains meubles héraldiques terminé en pommette (*blas.*). — Enfants issus des deux frères. — Possessif.
6. Homme qui a frappé Louis XV d'un coup de canif et qui fut torturé et écartelé. — Saison. — Espèce d'esturgeon.
7. Affables. — Lit lentement (fig.). — Enorgueillir.
8. Détails d'un compte. — Enveloppe de lettre. — Préfixe. — Entreprend.
9. Article. — Préfixe. — Corde pour attacher ensemble les pouces des prisonniers. — Anagramme de ère. — Lettre grecque.
10. Gendre de Mahomet. — Dépôt de liqueurs fermentées. — Epoque. — Verso, revers. — Rivière de Sibérie.
11. Repaires. — Etalage de magnificence. — Milieu. — Ville de Grèce.
12. Prendre furtivement le bien d'autrui. — Genre de légumineuses. — Terme du jeu de piquet. — Quêter çà et là.
13. D'une seule couleur (pl.). — Larges, bien ouverts. — Au milieu de. — Préfixe.
14. Prénom féminin. — Ville d'Autriche. — Conforme à la morale. Du verbe avoir. — Anagramme de *tes*.
15. En les. — Trop compact. — Caractère qui appartient aux sémites. — Tragédie de Corneille. — Conjonction.
16. Broyer avec le pilon. — Tamis de crin. — Faculté de voir. — Femelles des canards.
17. Se répéter d'une façon insipide. — Mathématicien écossais (1560-1617). — Genre d'insectes coléoptères.
18. Abominable (fém.). — Adverbe. — Souhaiter la possession.
19. Adverbe. — Un des émaux héraldiques. — Corps de petite masse qui erre dans l'espace. — Pronom.
20. Adjectif numéral. — Etoiles qui augmentent brusquement d'éclat. — Le même que le 1er du 14 horizontal. — Peintre français né à Paris (1840-1926). — Argile rouge.
21. Lieu où l'on demeure. — A elle. — Egaré. — Au-dessus. — Grande élévation naturelle au-dessus du sol.
22. Particule d'un corps regardée comme indivisible. — Saint dont la fête est le 6 novembre. — Apparences.
23. Mode de possession d'un fief. — En jeune homme. — Os long et grêle, placé à la partie externe de la jambe.

VERTICALEMENT

1. Toute machine destinée à comprimer. — Petites glandes. — Gâteau fait d'amandes et de caramel.
2. Gardien des troupeaux d'Ulysse (*myth.*). — Rendus hostiles. — Harmonie d'ensemble d'une œuvre.
3. Liés d'affection. — Cinquième fils de Jacob. — Ville d'Italie. — Trace du pied sur le sol. — Ville d'Angleterre.
4. Pic des Pyrénées. — Un peu pâle. — Appel de détresse. — Roi de Phrygie (*myth.*). — Troublé, excité.
5. Pronom. — Espèce de solanées de nos pays. — Homme d'église. — Terminaison.
6. Réduire les métaux en feuilles. — Etre fantastique du sexe féminin. — Maladie infectieuse caractérisée par la tension des muscles.
7. Cimes, faîtes. — Premier état des insectes. — Renouveler.
8. Possessif. — Plus mal. — Vieillesse. — Nourriture que l'on prend chaque jour, à certaines heures réglées.
9. En les. — Saints (abr.). — Femmes poètes. — Lettres de *élève*. — Article.
10. Peine des damnés. — Choisi. — — Epoque. — Ile anglaise de la mer d'Irlande. — Adverbe.
11. Sulfate double d'alumine et de potasse. — Substance aromatique. — Pigeon sauvage. — Ville du Nicaragua.
12. Vieillard ridicule. — Unité de travail mécanique. — Portion. — Porte secrète de fortification donnant sur le fossé.
13. Borne, lisière. — Ce qu'il y a de plus distingué. — Remise faite en secret à un agent dans les marchés qu'il fait pour autrui. — Auteur d'un *Noël* célèbre.
14. Artiste dramatique français (1822-1901). — Point cardinal. — Miettes. — Préposition. — Nom donné à l'aurochs.
15. Adj numéral. — Possessif. — Genre d'oiseaux échassiers voisins des pluviers. — Titre donné aux nobles, en Portugal. — Consonnes de *don*.
16. Espèce, genre. — Dénué d'esprit. — Cause la mort. — La plus petite des Cyclades.
17. Promesse solennelle. — Sorte d'épée qui ne tranche que d'un côté. — Sinus du complément d'un angle (*géom.*).
18. Celui qui dans les courses donne le signal du départ. — Sans ornement (fém.). — Famille de mammifères carnivores.
19. Usages. — Genre de carophyllacées. — Tour d'une mosquée. — Article contracté.
20. Du verbe avoir. — Polie, sans tache. — Par la voie de. — Mort naturelle, en parlant de l'homme. — Etendue d'eau salée.
21. Conventionnel français né à Grenoble (1755-1832). — Pièce du jeu de golf. — Deux mille livres. — Titre anglais. — Cocaïne.
22. Caractères de l'ancien alphabet germanique. — Partie mobile de l'éperon. — Autrement.
23. Petit anneau de cordage. — Ecrivain qui a de l'humour. — Toile grossière de Bretagne.

le petit Tibaudet. J'ai appris, par Ernest, qui le tient d'une amie de la sœur de Mme Tibaudet, qu'il est malade de la manière dont tu lui as parlé au bal de la sous-préfecture . . .

— Ah ! les potins des petites villes! C'est intolérable de penser que rien ne se dit et que rien ne se fait sans qu'immédiatement tout le monde en soit informé. Qu'on me laisse tranquille avec le petit Tibaudet. D'ailleurs, je suis décidée à ne pas me marier.

— Sauf avec Gérard, bien sûr . . . reprend Geneviève, ironique.

Comme une nouvelle flèche qu'on lui enfoncerait dans le cœur, le nom de Gérard vient lui rappeler son souci brûlant et sa sourde angoisse.

Dans son cerveau un peu fatigué, des noms se pressent et se mêlent maintenant en un désordre tumultueux : Gérard Briant . . . Eliane de Bourgneuf . . . Chabrillan . . . *La Plume* . . . et au-dessus de tout cela, une vision unique, infiniment délicieuse : celle d'un Gérard familier et tendre.

Une voix chante encore à son oreille : « C'était la seule chance que j'avais de vous revoir . . . Votre main, Martine . . . »

Il n'y a pas quinze jours de cela. Se peut-il que rien ne subsiste de ces rêves ébauchés !

Eliane de Bourgneuf . . . Chabrillan . . . Gérard . . . *La Plume* . . .

— Non ! décidément, Geneviève a raison de dire qu'elle est ridicule. Voici que, de nouveau, tous ces noms dansent dans sa tête . . . Les tempes lui battent et elle sent son front lourd à tomber.

Le soleil est déjà très fort et peut-être a-t-elle eu tort de rester longtemps immobile, penchée sur son livre . . . Comme elle se sent mal, soudain.

Un petit coup frappé à la porte et Ernest pénètre dans la véranda.

Il est tout guilleret et frappe des mains dans un geste puéril de collégien en vacances.

— Allons, Geneviève ! Allons, Martine ! Les bonnes tartes à la crème de maman nous attendent . . . Mettez vite vos chapeaux . .

— Vous ne m'aviez pas dit, Ernest, qu'il devait y avoir des tartes à la crème . . . Je les aime tant !

— C'est bien parce que je savais que vous les aimiez que j'ai prié maman d'en faire . . .

Toutes ces mièvreries exaspèrent Martine . . . Elle a si mal à la tête qu'elle préférerait de beaucoup ne pas aller chez les Bourrachon. Elle abandonne volontiers sa part de tartes à la crème.

Si elle osait . . .

— Vous êtes toute pâle, ma petite Martine, n'êtes-vous pas bien ?

Pour une fois, le fiancé de Geneviève vient d'être perspicace.

— J'ai une migraine insupportable, et si je n'avais pas peur de manquer de correction envers vos parents, je préférerais me coucher . . fait-elle sans mentir.

Ernest assure à la jeune fille que ses parents ne peuvent se formaliser de sa défection. Ils seraient désolés, au contraire, que, se sentant souffrante, elle fasse, pour venir chez eux, un effort au-dessus de ses forces.

D'ailleurs, il a Geneviève . . . que lui importe le reste ?

Ils ont vite fait, l'un et l'autre, de quitter Martine, tout en lui recommandant l'aller s'étendre « dans l'obscurité et le silence », après avoir pris de l'aspirine.

— Cela me surprendrait *étonnamment* que votre migraine résistât à ce traitement . . . fait Ernest, pour conclure.

— Je le crois, répond Martine, que la formule de son futur cousin continue à mettre en joie et qui se sent déjà beaucoup mieux, rien qu'à la pensée de rester seule.

Dès qu'elle a vu, d'ailleurs, de la fenêtre de sa chambre, les deux fiancés disparaître au coin de la rue, elle met son chapeau et redescend précipitamment — à pas de loup, pour que son oncle ne l'entende pas — dans l'antichambre.

Sans bruit, elle ouvre la porte et la voilà dans la rue. Où va-t-elle ainsi ?

A pas menus, et sans se laisser distraire par les quelques passants qui fréquentent ce quartier calme, elle a vite fait d'arriver jusqu'à la place Gambetta.

Comme elle ne montre aucune hésitation dans le choix de sa direction, il faut bien en conclure que Martine sait parfaitement où elle va.

Un kiosque à journaux, au centre du petit square de la place, étale son architecture multicolore et démodée.

— Voulez-vous me donner *La Plume*, s'il vous plaît ?

Une vieille femme, au chignon menaçant le ciel mais dont le sourire affable est fort engageant, cherche, sous une pile d'illustrés, la feuille demandée.

— Voilà, ma petite demoiselle, c'est soixante-quinze centimes, dit-elle à Martine, en lui tendant le journal auquel collabore un certain Chabrillan.

. . . Un peu essoufflée, parce qu'elle a marché vite, la nièce du notaire met avec précaution la clef dans le serrure de la porte. Pourvu que son oncle ne l'entende pas rentrer et que personne ne l'ait vue sortir . . .

Ouf ! la voilà chez elle, porte close, seule avec le journaliste Chabrillan, qui porte aussi, par une coïncidence bien curieuse, le nom de Gérard Briant.

Elle déplie le journal et elle n'a pas besoin de beaucoup chercher pour trouver les quatre colonnes du premier article de l'enquête en question.

En gros caractères s'étale le titre qui les réunit : EXISTE-T-IL ENCORE UNE PROVINCE ?

Avidement, Martine lit, puis, sa lecture terminée, relit encore . . .

L'article d'aujourd'hui ne sort pas des généralités. L'auteur se préoccupe de la question qui justifie son titre. Etant donnés tous les apports du progrès, la rapidité des transports et des éléments de propagande, comme le cinéma et la radio., se peut-il qu'il reste encore une *mentalité* provinciale, que l'on professe encore en province des habitudes rétrogrades, que l'on s'y oppose à l'évolution des idées et des mœurs ?

Chabrillan se propose de dépeindre plusieurs milieux de province, mais il taira le nom de la petite ville « où il a vécu la vie des habitants » et « où il a été reçu par les personnalités de l'endroit ».

Le style de Chabrillan est vif et coloré ; c'est presque une conversation et le tour n'en est jamais ennuyeux . . . Le journaliste appelle V . . . , la « délicieuse localité » qui servit de champ à son expérience. Il laisse supposer qu'avec lui on pénétrera chez les « gens du cru ». On devine une légère ironie dans la façon dont il en parle déjà, ironie sans méchanceté certes, mais que Martine reconnaît bien et qui lui porte au cœur un coup fatal et douloureux.

Car, si elle a très vite décelé, chez l'auteur des lignes qu'elle vient de lire, la personnalité de Gérard Briant, qui se cache sous la signature de Chabrillan, elle reste atterrée devant toutes les réalités que cette découverte lui révèle.

D'abord, l'affreux mensonge du jeune homme, cette tromperie sur sa personnalité qu'elle ne lui pardonne pas. Comment ! il a eu l'aplomb de se faire passer pour un clerc inexpérimenté en stage chez un notaire jouissant d'une considération reconnue dans tout le département ! Et il était un journaliste en quête de renseignements ! Elle comprend, maintenant, pourquoi Gérard posait tant de questions, pourquoi, sans avoir l'air de rien, il interrogeait tout le monde ! Quelle fourberie !

Ensuite, puisque Gérard et Chabrillan ne font qu'un (comme elle en est sûre, maintenant !), c'est bien lui, l'aimé, l'élu de son cœur, celui qu'elle ne pourra jamais détester autant qu'elle l'aime . . c'est bien lui dont on anonce les fiançailles avec Eliane de Bourgneuf.

Cette seconde réalité, qui double la révolte causée en elle par la première, la laisse pantelante et affolée.

Quoi ! si vite après l'avoir quittée, après lui avoir promis de ne pas l'oublier ? Car il n'y a guère plus de quinze jours qu'il lui disait encore : « On oublie ce qu'on veut, qui on veut . . . moi, je ne vous oublierai pas . . . »

Mensonge ! mensonge que tout cela ! Que Martine a été crédule et combien Geneviève avait raison !

La présence que son rêve est désormais fini et qu'elle doit renoncer pour toujours à Gérard la met dans un état voisin de l'hébétude. Dans sa vie très sage, mais dont l'horizon est sans lumière et sans joie, il était passé comme un prince de légende. Comment ne se serait-elle pas attachée à lui, elle, dont la nature enthousiaste et spontanée n'avait, lui semble-t-il, toujours vécu que pour un autre être idéalement souhaité, miraculeusement entrevue !

— Pauvre, pauvre Martine ! La révolte qui monte en elle, de s'être si grossièrement trompée sur l'homme trop séduisant qu'elle s'était plu à doter de toutes les qualités, est noyée par la douce pluie de larmes qui coule maintenant de ses yeux.

Elle pleure longtemps, longtemps, dans le silence de sa chambrette. Elle pleure d'avoir à détester ce qu'elle aime, elle pleure d'avoir à le mépriser. Le seul mot de mensonge bourdonne à son oreille. Mensonge, mensonge . . .

Mais on ne pleure pas toujours de rage et de dégoût, et les larmes qu'elle verse maintenant, elle les verse sur elle-même, sur sa vie désormais, elle les verse sans espoir et sans désir. Gérard n'était pas fait pour elle, ou, plutôt, elle n'était pas faite pour Gérard . . . Le petit jardin clos de murs a pu intéresser quelques heures, faute de mieux, l'homme déjà célèbre, habitué aux plus larges perspectives. Il n'était pas possible qu'il le retînt.

La destinée brillante de Gérard a besoin, sans doute, pour poursuivre sa route, d'être épaulée par une présence féminine n'apportant pas que sa tendresse comme cadeau nuptial. Mlle de Bourgneuf a certainement une grosse fortune, un nom. Ce sont des choses auxquelles un homme résiste mal . . . surtout, si, avec cela, la femme est jolie . . . Et pourquoi Eliane de Bourgneuf ne le serait-elle pas ?

Les yeux bouffis de larmes, Martine a le courage d'aller se regarder dans la glace. Son image lui fait horreur. Sa petite robe simplette, qui lui va pourtant à ravir, lui semble ridicule et démodée. A côté du chic des Parisiennes, cela doit être à mourir de rire. En se voyant ainsi, comme elle comprend que Gérard lui ait préféré une jeune fille à la mode et lancée.

LA BEAUTE PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

•

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie ? Délaissée ? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur ? De vertiges ? De migraines ? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur ? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT

SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

•

CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU

Le samedi, de 9 heures à 6 heures

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920 Avenue Durocher
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom .....

Votre adresse .....

.....

Coupon d'abonnement
LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, $1.00 pour 1 an ou $1.50 pour 2 ans.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

M. CHARLES BRUNEAU à Radio - Canada

M. CHARLES BRUNEAU, professeur d'Histoire de la langue française à la Sorbonne, donne, depuis octobre dernier, une série de causeries à Radio-Canada. Ces causeries portent sur la langue française au Canada, sur notre accent, sur nos expressions (notre parlure) sur la grammaire française et la linguistique. Ces deux photos ont été prises au poste CBF de Montréal, la première dans le bureau de M. Léopold Houlé, directeur de la publicité à Radio-Canada ; la seconde dans un studio du poste alors que l'annonceur, M. Marcel Ouimet,

Photos LA REVUE POPULAIRE

présente l'éminent philologue français à son auditoire canadien. Derrière la grande glace, la cabine de l'opérateur dont le rôle est de surveiller la modulation des voix au micro.

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est dans *La Revue Populaire* (novembre 1939) qu'a paru le premier article écrit au Canada par M. Charles Bruneau. Cet article s'intitulait : « Sur les rives du Saint-Laurent ou quelques impressions d'un Français à Montréal ». Il fut ensuite reproduit dans *Le Canada* de Montréal.

Mais aussi, est-ce sa faute, si elle n'est pas mieux que ce qu'elle est ? Elle n'a jamais connu autre chose, elle n'est jamais sortie de son couvent ou de son trou !

Le désespoir au cœur, Martine s'est jetée sur son lit. Son mal de tête n'a fait qu'empirer depuis le départ de Geneviève et du clerc. Il est vrai que le traitement préconisé par Ernest : le silence et l'obscurité, après avoir avalé un cachet, a été remplacé par une crise de larmes et un désespoir qui lui fait mal . . . si mal ! Et qui lui donne envie de mourir . . . là, immédiatement . . . oui . . . immédiatement . . .

Oh ! la vilaine pensée, indigne de la jeune fille pieuse qu'elle est ! Il lui semble que, si elle pouvait prier, son chagrin s'en trouverait soudain soulagé, mais elle a le cœur si plein de Gérard, et dans son cœur, où la haine et l'amour s'entremêlent, elle sent un tel tumulte, qu'il lui est impossible de retrouver cet état de douce eurythmie si propice à la prière.

La tête cachée dans ses mains, et allongée sur son lit, sans s'être dévêtue, le désordre de la pensée de Martine va croissant. Lorsque Geneviève rentre, sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller sa cousine qu'elle croit endormie, elle trouve une pauvre loque qui murmure entre deux sanglots :

« Pourtant ! j'aurais si bien su l'aimer ! »

Pauvre Martine !

Chapitre IX

Prosper Delaunay à Me Gibert.

Les Marguerites,

Vermette (Haute-Savoie).

« 20 mai 193 . . .

« Cher monsieur,

« Votre lettre, bien inattendue, m'a procuré une grande joie, car elle m'a permis de recevoir des nouvelles de ma nièce Martine. Ces nouvelles sont toujours trop rares, à mon gré, et je ne peux m'empêcher de penser que c'est bien long, d'un jour de l'an à l'autre . . .

« Malheureusement, si vous m'écrivez, alors que je ne l'espérais pas, c'est pour me dire que Martine est malade . . . Vous songez à me l'envoyer pour changer d'air et reprendre un peu de santé dans la solitude de nos montagnes. Certes, le plaisir que je vais avoir à la revoir est bien attristé par la pensée qu'il a fallu une raison comme celle-ci pour que vous consentiez à me permettre de revoir la fille de mon frère . . . En somme, Martine est ma nièce au même titre que la côtre et si, à la mort de ses chers parents, je me suis effacé devant votre désir de vous occuper entièrement d'elle ne croyez pas que ce soit le moins du monde par indifférence ou par manque d'affection. J'ai pensé seulement que Martine serait plus heureuse entre vos mains que dans les miennes, et que sa vie serait plus douillette et plus entourée auprès de vous et de votre fille Geneviève que dans la maison de paysan de son oncle Prosper.

« Je ne vous reprocherai certes pas le mépris dans lequel vous avez toujours tenu la famille de mon infortuné frère. Il fut, certes, un bien piètre mari, n'ayant rien apporté à sa femme, votre chère sœur, de ce qui est nécessaire pour un bonheur durable, hormis son excellent cœur. Fils de ses œuvres (notre père était, comme moi, un honnête paysan savoyard), mon frère, dont vous avez connu l'intelligence et la séduction, aurait eu sans doute une brillante destinée si la maladie n'était venue faucher tous ses espoirs, avant même de prendre sa vie. Votre sœur était trop fière et trop fine pour venir vivre avec sa fille dans le petit domaine que mon père et moi lui offrions, près du troupeau et dans l'air salubre de nos prés ensoleillés. Elle a fait sa destinée autrement. Aujourd'hui qu'elle n'est plus, je sais que vous faites tout pour que Martine ne souffre pas de sa solitude. Vous êtes pour elle un second père. Je suis sûr que mon frère vous bénit du haut du ciel d'avoir donné à sa fille les joies d'une seconde famille.

« Bien que nos relations aient toujours été empreintes de cordialité et que vous ayez toujours tenu à ce que Martine m'écrive une fois l'an, il faut bien reconnaître, pourtant, que nous sommes de vrais étrangers l'un pour l'autre.

« Je vous sais donc un gré infini, cher monsieur, de la confiance que vous me témoignez en songeant à m'envoyer Martine.

« Je tiens à vous dire immédiatement que j'accepte avec une grande joie, mêlée d'un peu d'émotion, de recevoir cette enfant que je ne connais pas, mais à laquelle j'ouvre avec le plus grand plaisir mon cœur et ma maison.

« Depuis dix ans que mon vieux père est mort, j'habite seul la maison de famille où Martine ne doit s'attendre à trouver ni luxe, ni confort. Je puis vous assurer cependant, d'ores et déjà, qu'elle n'y manquera de rien. Une bonne chambre au soleil, avec, de son balcon de bois, une vue magnifique sur les crêtes neigeuses des Alpes ; une nourriture abondante et saine (depuis qu'un hôtel s'est installé à Vermette, on y trouve tout ce qu'on veut) ; des promenades ravissantes, tout autour de la maison, sans sortir même des prés et des bois qui m'appartiennent ; un air léger et stimulant dans la paix d'une nature splendide. Voilà ce que, sans exagérer, je peux offrir à ma nièce, sans parler de la sollicitude et des soins affectionnés de son vieil oncle Prosper.

« Je suis bien persuadé que la fatigue de Martine ne résistera pas à la vie qu'elle mènera ici. Quant à l'allusion que vous me faites à une petite déception d'ordre sentimental qui serait la cause de la dépression il n'y a rien de tel qu'un séjour dans nos montagnes pour rétablir un équilibre un peu ébranlé.

« J'attends donc un mot de vous m'annonçant l'arrivée de Martine pour un de ces prochains jours. J'irai la chercher moi-même à l'arrivée du train et nous prendrons le car pour nous monter jusqu'à Vermette, qui n'est plus comme autrefois un village isolé, à l'écart de toute civilisation.

« J'embrasse ma nièce et vous envoie, cher monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

« Prosper DELAUNAY. »

« P.-S. — Dans ma hâte et ma joie de parler de Martine, j'ai oublié de vous adresser mes très sincères félicitations pour les fiançailles de votre fille Geneviève, que vous m'annonciez dans votre lettre. Excusez, pour cet oubli, le paysan que je suis et veuillez accepter tous les vœux que je forme pour son bonheur et celui de M. Ernest Bourrachon. »

Me Gibert, qui avait eu tout le loisir de lire cette longue missive dans la matinée, à son étude venait d'en refaire la lecture à Martine, en ayant soin de passer sous silence le paragraphe se rapportant à « la petite déception d'ordre sentimental ». La jeune fille aurait peut-être été mécontente de savoir que ses « affaires de cœur » faisaient ainsi l'objet des préoccupations familiales et il était préférable, dans l'état de nervosité dans lequel elle se trouvait, de ne pas la contrarier.

Depuis le jour où Geneviève l'avait trouvée en proie à sa crise de larmes, en rentrant de goûter chez les Bourrachon, Martine avait eu une grosse fièvre qui n'avait pas manqué d'inquiéter beaucoup Me Gibert. Pendant toute une semaine, elle avait dû garder le lit, souffrant d'un délire intermittent que le docteur attribua immédiatement à une secousse d'ordre intime, sur laquelle, par discrétion, il s'abstint de poser des questions.

Il conseilla vivement au notaire, aussitôt cette crise de dépression sortie de sa période aiguë, d'obliger sa

nièce à changer d'air et de milieu, afin de donner à ses pensées un tout autre cours.

C'est alors qu'il avait pensé à l'oncle Prosper, cet oncle avec lequel les rapports se bornaient à une banale lettre de jour de l'an, cet oncle duquel on ne parlait jamais et qu'on imaginait volontiers comme un original, parce que, né paysan, il avait voulu rester paysan, sans jamais essayer de se frotter à la poussière des villes.

Cela ferait certainement le plus grand bien à Martine de respirer, pendant quelque temps, un autre air que celui de Villeneuve, et, d'ailleurs, il était tout naturel qu'elle connût enfin ce seul frère de son père.

Comment sa nièce allait-elle accepter la décision qu'il avait prise, à son insu, de l'éloigner de chez lui ? C'est ce que Me Gibert s'était demandé tout le temps qu'avait duré sa lecture.

Allongée sur la chaise longue que Geneviève lui avait, pour la première fois, transportée au jardin, Martine avait écouté, sans rien dire, non seulement la lecture de la missive de son oncle Prosper, mais aussi le commentaire que Me Gibert s'était cru obligé d'en faire pour bien persuader sa nièce de l'opportunité de son voyage.

— Dans ton bien, ma chère enfant, avait-il conclu, je crois que cet éloignement de quelques semaines est absolument nécessaire. Je sais bien les raisons de ton trouble et la faiblesse qu'il a occasionnée dans ton organisme . . . Oui, oui, ne te disculpe pas, ma chérie. Je reconnais mon imprudence d'avoir reçu chez moi, dans une maison où il n'y avait que deux jeunes filles, un garçon sur lequel j'avais aussi peu de renseignements . . . Gérard Briant, dont Geneviève m'a dévoilé la véritable personnalité, a agi d'une façon indigne. J'aurais voulu en être la seule dupe. Malheureusement, il y a toi, Martine, toi, qu'avec son talent de séducteur ce journaliste de malheur a troublée jusqu'au plus profond de ton petit être . . . Tu te dois d'oublier ce court cauchemar. Aucun de nous (et toi pas plus que les autres), ne compte pour ce monsieur. Oublions-le donc et laissons-le à ses affaires de plume et à ses amours . . .

— Vous n'avez pas besoin de me faire pareille recommandation, mon oncle, interrompit enfin Martine. Ce monsieur — comme vous l'appelez — n'existe plus désormais pour moi . . . Ma sotte petite imagination m'avait fait croire un instant qu'il me portait un certain intérêt. L'annonce de ses fiançailles, une semaine après son départ d'ici, m'a prouvé que je m'étais trompée. C'est tout ! Je vous supplie de ne plus vous occuper de mes sentiments. Ma souffrance ne regarde que moi et je saurai guérir ma blessure en portant à M. Briant autant d'antipathie que j'étais prête à lui donner d'amour. Quant à votre sollicitude à mon égard et à votre désir de m'éloigner pendant quelque temps des lieux de mon ennui, je ne peux que vous en avoir une extrême reconnaissance. J'accepte de grand cœur d'aller faire la connaissance de mon oncle Prosper . . .

— Je suis heureux, ma petite Martine, de te voir dans d'aussi bonnes dispositions. Aussitôt que tu te sentiras assez de force pour faire le voyage, nous fixerons M. Delaunay sur la date de ton arrivée.

— Je crois que, dans moins d'une semaine, je serai capable de partir, mon oncle . . .

— Veux-tu que je te dise une chose ? Eh bien ! je crois que tu ferais très grand plaisir à ton oncle Prosper, si tu lui écrivais toi-même. Cela le rassurerait d'abord et lui montrerait ensuite de quel cœur tu acceptes de partager pendant quelque temps sa retraite.

Un pâle sourire sur les lèvres sans joie et Martine demanda que Geneviève aille lui chercher du papier et un stylo.

Si elle acceptait si facilement de quitter Villeneuve, pour un «ailleurs» dont elle n'attendait ni mieux ni pire, c'est qu'au fond tout lui était devenu également indifférent. Qu'elle soit là ou autre part, rien n'empêcherait son pauvre petit cœur d'être brisé à jamais, après avoir battu trop fort.

. . . Sur la table de jardin, transformée en bureau improvisé, elle se met donc en devoir d'écrire à l'oncle savoyard pour lui annoncer son arrivée prochaine. Elle fait son possible pour que les termes de sa lettre soient délicats et affectueux. Pourquoi ne pas faire déjà plaisir à ce parent lointain ?

Elle ne sait pas que Prosper Delaunay aura les larmes aux yeux en lisant cette missive, où pour la première fois sa nièce n'aura pas employé ces mots conventionnels des souhaits de jour de l'an.

Puisque son sort d'orpheline la prive des vraies affections qui soient exclusives et totales, Martine Delaunay ouvre à l'inconnu de la montagne son cœur tremblant et dans lequel il lui semble qu'il y a tant, tant de place pour de nouvelles tendresses, d'où qu'elles viennent.

Chapitre X

Fragments du carnet intime de Chabrillan

Jeudi 20 mai. — Passé la soirée chez les Bourgneuf. Ce qui devait être une heure d'intimité n'était, bien entendu, qu'une *réunion* intime, mais une réunion tout de même. La mère et la fille ne peuvent se passer de cette cour de parasites. Elles se complaisent dans cette atmosphère d'adulation constante. Elles ne vivent que d'une vie extérieure et superficielle.

Eliane était charmante. Presque jolie. Elle sait si bien s'arranger ! Son goût n'est pas douteux. Elle sait donner du « chic » à tout ce qu'elle touche, à tout ce qu'elle porte. Elle a une confiance en elle qui décuple ses capacités. Est-elle vraiment intelligente ? Je ne le pense pas. Elle a seulement de l'à-propos et de l'autorité. En somme, chez elle, le chic remplace la beauté et le savoir-faire l'intelligence. Avec ces qua ités de remplacement, elle fait une femme « à effet ».

Je serais le plus inconséquent des hommes de ne pas m'en contenter.

Chabrillan, que cherches-tu dans la vie ?

Ce carnet n'est pas un journal, encore moins une confession. Ce que je cherche dans la vie ? Mais à être heureux, comme tout le monde.

Est-ce donc si difficile de trouver son bonheur ?

Vendredi 21 mai. — Tout le monde me félicite et me parle de mes fiançailles comme d'un événement qui devrait me transporter au « septième ciel ». On s'étonne de me trouver si calme. Je fais ce qu'on appelle le « beau mariage » et on voudrait que, même en public, je ne me tienne pas de joie.

Samedi 22 mai. — Eliane a vraiment été touchante, aujourd'hui. On sent qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour se faire aimer. Elle a une peur folle que le 15 juin (car j'ai fixé le 15 juin, lui faisant ainsi cadeau de plusieurs jours de réflexion, je dis donc qu'elle a une peur folle que le 15 juin, je ne vienne à rompre ces fiançailles qui l'enchantent et qui lui donnent du prestige auprès du Tout-Paris.

Si j'étais moi-même amoureux, je pourrais vraiment croire qu'elle m'aime, car je la sens souvent délicieusement troublée auprès de moi. A ces moments-là, je suis furieux contre moi-même de ne pas répondre davantage à cette flamme. On peut dire vraiment que je ne suis pas un fiancé ordinaire. Mais, aussi, c'est énervant d'être aimé malgré soi . . d'avoir été choisi sans avoir eu le temps de crier : ouf !

Dimanche 23 mai. — C'est aujourd'hui que paraît mon troisième article dans *La Plume*. J'ai passé une partie de mon après-midi d'hier à en corriger les épreuves. Fait quelques coupures. Puis j'ai rajouté quelques réflexions faites par la petite Martine Delaunay et que j'ai enveloppées le mieux que j'ai pu pour dérouter les lecteurs éventuels de la maison du notaire . . . On lit peu ce genre de journaux chez le père Gibert et il y a peu de chances pour qu'on vienne à découvrir mon stratagème, mais on ne sait jamais . . .

Tout de même, on peut dire que ma tâche a été bien facilitée par la confiance spontanée que m'ont témoignée tous ces gens-là . . .

Et Ernest ! Quel personnage à dresser tout vivant dans un roman de mœurs provinciales ! Mon enquête aurait pu donner sujet à un volume. En six articles, c'est du condensé. Et Martine ! M'a-t-elle assez servi, elle aussi !

Lundi 27 mai. — Pensé beaucoup, aujourd'hui, à Villeneuve et, en particulier, à Martine Delaunay. Si j'étais franc avec moi-même (mais pourquoi ici ne le serais-je pas ?), je dirais que cette petite oie blanche revient sans cesse frapper à la porte de mon cœur. Sans cesse, elle est là !

C'est insupportable. Oh ! elle est bien gentille, certes, mais je n'ai que faire de Martine Delaunay. Une amie printanière, un bouton de rose mis à ma boutonnière pendant que je travaillais à mon enquête. C'est tout ! Je pense bien tout de même qu'elle n'a jamais eu la prétention de vouloir devenir autre chose pour moi.

Chabrillan . . . et Martine ? Ce serait trop drôle !

Mercredi 25 mai. — Cette petite m'obsède. Avec ses airs d'oiseau effarouché, elle a dû remuer en moi ce qu'il y a de plus tendre, de plus « coco », de plus bêtement sentimental . . . Mais je saurai y mettre le holà !

Jeudi 26 mai. — Aujourd'hui, Eliane m'a dit : « Bravo, Chabrillan ! Vous m'avez, pour la première fois aujourd'hui, regardée d'un air tendre. » Elle exultait, ce qui la rendait presque jolie. Elle en a d'ailleurs profité immédiatement pour parler de notre mariage comme d'une chose faite . . . Et nous ferons ceci, et nous ferons cela, et nous irons ici, et nous resterons là, et je veux . . . et je veux . . . et je veux . . .

J'espère qu'il me sera permis aussi de vouloir quelquefois . . .

Vendredi 27 mai. — Très mal dormi cette nuit. Je revoyais sans cesse Martine se trouvant mal dans mes bras, à ce bal grotesque de la sous-préfecture de Villeneuve. Emoi réel ou feint, bien fait en tout cas pour troubler le cœur d'un garçon qui n'est pas dénué de sentiment. Les femmes,

REFUSEZ LES IMITATIONS !

Avant d'acheter soyez certains que c'est du véritable "BOVRIL" et voyez à ce que le nom sur l'étiquette soit correctement épelé tel que:— 39-44F

B-O-V-R-I-L

VÉRITABLE BOVRIL EST DÉLICIEUX-

JOUEZ DE LA GUITARE Hawaïenne

Gagnez de l'Argent dans vos soirées

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de personnes diplômées recommandent notre cours.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE

251 E St-Joseph. Quebec

DÉMANGEAISON ARRÊTÉE RAPIDEMENT

Soulagement rapide aux démangeaisons de l'eczéma, des éruptions et autres affections cutanées provenant de causes externes.

Employez la Prescription D.D.D.

Une bouteille de 35c chez les pharmaciens vous convaincra, ou votre argent remis. 39F

La Revue Populaire 15¢

coupon d'abonnement

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou $2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou $2.50 pour 2 ans) d'abonnement à *La Revue Populaire.*

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ *Prov.* _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée. 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

REVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

—et vous sauterez du lit "gonflé à bloc"

Il faut que le foie verse deux livres de bile dans l'intestin, chaque jour. Si cette bile n'afflue pas librement, vos aliments ne se digèrent pas. Ils se putréfient et se corrompent dans l'intestin. Des gaz vous gonflent. Vous vous constipez. Les poisons se répandent dans tout l'organisme et vous vous sentez abattu, déprimé et vous broyez du noir.

Un simple mouvement des intestins n'atteint pas toujours la cause ; il vous faut quelque chose qui agisse sur le foie. Seules les bonnes vieilles Petites Pilules Carter pour le foie ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Inoffensives, végétales, douces, pour faire couler la bile, demandez par leur nom les Petites Pilules Carter pour le Foie — Carter Little Liver Pills. Refusez catégoriquement toute imitation. 25¢.

FORTIFIEZ VOTRE SANTE

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

●

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353,
Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Rue _____

Ville _____ Prov. _____

à n'importe quel milieu qu'elles appartienent, savent toujours s'y prendre pour être les plus fortes... Cela n'a l'air de rien, mais la flèche est lancée.

Eh bien ! non, Mlle Martine ! Quoique sachant très bien manœuvrer, vous n'aurez pas Chabrillan. Le piège est trop grossier. J'ai besoin de la liberté de mes mouvements et de mes ailes pour voler. Ma carrière...

L'obsession est risible et enfantine... Tu vas, dès demain, mon vieux Chabrillan, dire à Eliane que c'est entendu et que tu l'épouses pour de bon. J'en ai assez de l'idée fixe épuisante. Au diable, la petite fille de province ! Je veux vivre, arriver...

Chapitre XI

Martine Delaunay ?

— Oui... Mon oncle Prosper, sans doute ?

— Lui-même. Bonjour, Martine...

— Bonjour, mon oncle...

Un bras robuste s'empare de la valise de la jeune fille, tandis qu'un fin visage bruni par le hâle et encadré de cheveux gris implore un premier baiser.

L'effusion est discrète. La connaissance n'est pas faite et Martine se demande ce qu'elle va dire à ce parent inconnu, si près d'elle par le sang.

Martine n'a pas connu son père, mais elle a de nombreux portraits de lui, et elle ne peut pas ne pas être frappée par la ressemblance qui existe entre eux et l'homme, déjà plein de gentillesse, qu'elle a sous les yeux.

C'est bien un Delaunay ! Elle aussi est une Delaunay, et c'est toute une affinité spontanée qu'elle sent s'établir à ce premier contact.

Déjà l'oncle interroge :

— Le voyage n'a pas été trop fatigant ?

— Mais non, mon oncle ! Quelques heures à peine... D'ailleurs, je vais beaucoup mieux, maintenant...

— C'est égal ! ma nièce ne m'arrive pas avec une mine magnifique... Mais je ne t'en donne pas pour huit jours (tu veux bien que je te tutoie, n'est-ce pas ?)... avant que de belles couleurs soient revenues à ces joues où le sang ne demande qu'à circuler...

Le train a déposé ses voyageurs, peu nombreux encore, car la saison n'est pas commencée, et la petite gare savoyarde est soudain plongée dans un silence délicieux.

Sur le quai, où s'affairent encore quelques employés de la compagnie, Martine et son oncle sont bientôt seuls. On dirait que ces deux êtres veulent se reconnaître d'un regard.

Sous l'enveloppe un peu rude de l'homme de la montagne, Prosper Delaunay semble cacher une nature d'élite. L'âge qui vient n'a pas troublé la pureté de son regard habitué à errer sur les cimes. Bien droit et très correctement mis, avec sa veste de velours, ses bandes molletières et son béret fortement ramené sur les yeux, à la mode savoyarde, il ne manque ni de charme, ni de grandeur. Quand il parle, on le sent au-dessus de toutes les contingences et des mesquineries de la vie.

Martine a déjà une impression étonnante de confiance et de sécurité. Elle ne se lasserait jamais de regarder cet homme, si différent de tous ceux qu'elle connaît et dont l'audacieuse simplicité l'enchante plus qu'elle ne pourrait le dire.

— Il faut maintenant aller prendre le car... Ici, nous sommes en ville, Martine. Je n'y viens pas deux fois par an...

— Cela vous a peut-être beaucoup dérangé de venir me chercher à la gare...

— Que non ! Françon garde la maison...

— C'est votre chien, mon oncle ?

— Non ! Le chien, c'est Tibaut... Tu auras aussi beaucoup d'autres noms à apprendre... Mais Françon, c'est mon ami, mon compagnon, mon aide. C'est un pauvre gosse qui n'avait rien au monde et à qui j'ai offert mon grenier, une nuit. Il y est resté. Il est avec moi depuis dix ans. Bien sûr, il n'est plus dans le grenier. Nous soignons ensemble le troupeau et il sait maintenant aussi bien que moi faire les fromages...

Sur la petite place de la « ville », une ville de quelques milliers d'habitants, posés sur l'Isère, un car d'une douzaine de places attend. C'est lui qui dessert les quelques villages qui s'étagent sur le mon du Rey, y comprit Vernette, qui est le dernier.

— En plein été, le service est doublé, à cause de l'hôtel qui est maintenant là-haut... à présent, c'est calme... explique l'oncle Prosper.

En effet, c'est calme ! A part trois ou quatre paysans qui sont venus expédier des fromages à la gare et qui remontent dans leur solitude, il n'y a personne. On se sent loin, très loin d'un centre. Martine pense à Villeneuve-sur-Saône comme à une capitale.

Mais ce sera bien pire, tout à l'heure, lorsqu'après une heure et demie de montée, le long de la route tout en virages qui serpente, sur les flancs du mont du Rey, entre les bois le mélèzes et les pâturages, le car aura déposé ses deux derniers voyageurs, Prosper et Martine, devant la petite église de Vernette. Cette chapelle, qui n'a pour desservant que le curé de Vezourt, à neuf milles de là, groupe autour d'elle les quelques maisons de Vernette.

Martine, qui a été un peu étourdie par la montée en car et que l'air vif de l'altitude fouette au visage, reste muette devant la rusticité du décor. Ce village miniature, avec ses larges toits qui prévoient la neige de l'hiver, lui semble accueillant et joyeux. Elle a l'impression qu'il lui souhaite la bienvenue, comme son oncle l'a fait tout à l'heure à la gare.

La valise débarquée, Prosper Delaunay entraîne sa nièce dans un sentier en pente qui part derrière l'église. L'air est léger et le soleil éclatant. On aperçoit, tout près, des herbages émaillés de fleurs, où des vaches et des chèvres paissent ensemble.

— Voici la maison, dit Prosper, presque aussitôt, en s'arrêtant devant une clôture de bois qui s'ouvre sur une cour de ferme.

Le chien, Tibaut, jappe pour saluer l'arrivée de son maître. Le concert des poules et des canards lui répond, et c'est tout un affairement calme dans le domaine ensoleillé.

— Françon ! Françon ! Eh bien ! Françon, où es-tu ?

— Voilà, maître, voilà...

Un grand garçon dégingandé, aux yeux clairs et aux cheveux dorés, est sorti de la maison.

— Martine, je te présente Françon, ce n'est pas un domestique, mais un collaborateur, comme vous diriez dans les villes, j'espère que tu le traiteras bien...

— Mais bien sûr, mon oncle...

— Quant à toi, Françon, tu veilleras à ce que ma nièce manque le moins possible du nécessaire, ce n'est pas très confortable, ici...

— Mais, mon oncle, je suis très débrouillarde, vous savez... C'est plutôt moi qui, pendant que je serai ici, m'occuperai de vous pour que vous ne manquiez de rien...

— Tu es ici pour te reposer et nous avons l'habitude de tout faire, n'est-ce pas, Françon ? Même la cuisine, et ce n'est, ma foi, pas si mauvais que ça ! Allons, viens voir ta chambre, Martine ; porte la valise, Françon.

Une charmante surprise attendait Martine en pénétrant dans la pièce que son oncle lui avait réservée au premier étage de sa maison. Des soins récents lui avaient apporté, dès l'abord, un petit air de coquetterie auquel elle ne fut pas insensible. Des rideaux de cretonne achetés sans doute la veille, ou l'avant-veille, à quelque colporteur, tamisaient agréablement les ardeurs du soleil. On se figurait, aisément, Prosper et Françon travaillant à cette installation et donnant un dernier coup d'astiquage aux meubles rustiques qui composaient le mobilier. Des fleurs des champs, en gerbes sur une table, racontaient qu'en gardant le troupeau, Françon s'était préoccupé de l'arrivée de la jeune fille.

Mais tout cela, aussi charmant que ce fût, n'aurait pas enchanté Martine jusqu'à l'enthousiasme, si cela n'avait été la vue splendide qu'il lui était permis d'apercevoir de la fenêtre de cette chambre et de son balcon de bois.

S'ouvrant sur la vallée, du côté opposé à l'entrée de la maison et à la cour de ferme, de ce balcon le regard pouvait s'étendre à plusieurs milles à la ronde. Il quittait bientôt, d'ailleurs, les frais pâturages alentour pour se poser sur les crêtes neigeuses qui se découpaient, au loin, sur le ciel, Spectacle à la fois grandiose et reposant, auquel Martine, qui n'avait jamais voyagé, apportait un cœur neuf, une sensibilité toute frémissante.

— Comme c'est beau, mon oncle ! s'écria-t-elle en se jetant au cou du vieil homme.

— Ce sera encore bien plus beau lorsque, demain, tu iras te promener sur ces pentes que tu vois d'ici et que tu sentiras l'air pur de la montagne pénétrer dans tes poumons. En attendant, petite, installe-toi, défais tes affaires, repose-toi et descends quand tu voudras. Ici, pas d'obligations, bien entendu !...

Et l'oncle Prosper, suivi de Françon, quitta la pièce, laissant Martine seule, face à face avec cette nature agreste et magnifique près de laquelle on l'envoyait pour finir de chasser Gérard Briant de son cœur.

Chapitre XII

Allô ! allô ! Le journal *La Plume* ?

Je voudrais parler à M. Chabrillan, s'il vous plaît ?

— De la part de qui ?

— Mlle de Bourgneuf...

— Bien. Ne quittez pas...

Dans la salle de rédaction, où règne une activité de fin de semaine, la téléphoniste donne la communication au jeune reporter. Il est en plein travail et ce n'est pas sans une certaine mauvaise humeur qu'il décroche le récepteur.

— Ah ! c'est vous, Eliane ? Je vous ai pourtant déjà dit de ne pas me téléphoner au journal !

— C'est pour quelque chose d'urgent.

— Vraiment ?

— Enfin... assez urgent. C'était pour vous dire de ne pas oublier de passer chez Durand pour les disques, les nouveaux tangos dons je vous avais parlé... vous savez bien... Vous venez toujours dîner, n'est-ce pas ? On dansera un peu, après... Je demanderai à quelques amis...

— C'était d'une urgence évidente ! fait Gérard, ironique, mais vous allez peut-être me faire « louper » un article. Entendu, j'apporterai les disques... Au revoir, Eliane...

« Les femmes sont extraordinaires! pense-t-il en essayant de retrouver le fil de ses idées. Elles appellent « urgentes » les choses insignifiantes Cette Eliane est vraiment incorrigible. Enfin ! je tâcherai de ne pas oublier ses disques...

... Malgré sa bonne volonté, après une journée de travail très chargée (on a demandé à Chabrillan d'assurer à *La Plume* toute la partie littéraire, et il doit parcourir de nombreux articles, sans compter sa contribution personnelle), le fiancé d'Eliane de Bourgneuf se présente à huit heures, avenue d'Iéna, les mains absolument vides.

— Eh bien ! Et mes disques ! s'écria Eliane en venant au-devant de lui dans l'antichambre.

— Complètement oublié ! Suis en faute. Pardon.

— Tout à fait inutile de parler petit nègre. On ne peut vraiment pas compter sur vous, Chabrillan, c'était bien la peine que je vous téléphone au journal.

Le ton un peu sec d'Eliane témoignait d'un mécontentement profond qui empira lorsque Gérard lui eut répondu :

— A ce propos, je vous prierais de ne pas continuer à me téléphoner ainsi, pour un oui ou pour un non, à *La Plume*. C'est un peu déplaisant et même ridicule vis-à-vis de mes confrères...

— Si une fiancée n'a plus le droit, maintenant, de téléphoner à son fiancé ! murmura Eliane avec humeur.

Dans le salon où la marquise de Bourgneuf prônait au milieu de neuf ou dix jeunes gens et jeunes filles, Gérard fut reçu par un *tollé* de réprobations.

— C'est odieux, ajouta Eliane, on va être obligé de danser sur des vieilleries...

— Une autre fois, vous n'aurez qu'à faire vos commissions vous-même, coupa Chabrillan, qui commençait à trouver assommant de recevoir des reproches pour une chose aussi puérile.

— Allons, ne vous disputez pas, les fiancés ! Attendez, au moins, d'être mariés !

— Taisez-vous, Grosmann, il est bien permis de ne pas être contente lorsqu'on compte sur quelqu'un et qu'il ne fait rien pour vous faire plaisir...

Fort heureusement, le maître d'hôtel annonçait que le dîner était servi et cela évita à Chabrillan d'avoir à relever le propos. La conversation, devant l'excellence des mets servis à la table de la marquise, prit rapidement, d'ailleurs, un autre tour et la soirée se poursuivit sous de meilleurs auspice qu'elle n'avait commencé.

Lorsqu'il fut question de danser, la mauvaise humeur d'Eliane reparut pourtant.

Dès les premiers pas qu'elle fit avec Gérard, elle lui décocha une petite phrase acerbe.

— Enfin, qu'avez-vous, ce soir, Eliane ? questionna sérieusement, cette fois, le jeune homme.

— Je n'ai rien de plus que d'habitude ! Si vous croyez que ma situation est agréable ! Nos fiançailles sont archi-officielles. Tout Paris en parle et je suis la seule, moi, la principale intéressée, il me semble, à ne pas être sûre de vous ! Vous ne trouvez pas extraordinaire, vous, que fiancée depuis un mois avec vous, je n'aie pas la moindre bague à faire admirer à mes amies ? J'use de tous les expédients. Je raconte que vous me faites retailler un diamant de famille, que vus avez dû le faire porter en Hollande et que vous attendez que le travail soit fini pour aller le chercher. C'est, tout de même, un peu vexant !

— Ne désespérez pas, Eliane, vous l'aurez, votre bague de fiançailles... Je n'irai pas la chercher en Hollande, mais j'ai fait mon possible pour qu'elle ne fasse pas trop mauvaise figure à côté des bijoux que vous possédez déjà...

— Comment ! Gérard, vous vous êtes vraiment occupé de ma bague! s'écria la jeune fille, transformée, et avec un radieux sourire aux lèvres... Mais... alors ? C'est que vous êtes décidé... décidé à ce que nos fiançailles revêtent, même avant la date fixée, leur caractère définitif...

— Ai-je vraiment dit cela ? reprit Chabrillan d'un air malicieux et impénétrable, cadrant mal avec le trouble immense de son cœur.

— Mais oui, mais oui, vous l'avez dit, vous l'avez laissé supposer, tout au moins...

— Attendez le 15 juin ! Encore quinze jours pendant lesquels vous ferez tout ce que vous pourrez pour me plaire...

— Ce que vous êtes fat, tout de même ! murmura Eliane, en riant, et enchantée de la tournure des événements.

— Je peux bien me le permettre encore pendant quinze jours ! Après, quand vous serez « sûre de moi », comme vous dites, vus aurez bientôt fini de *faire des frais* avec moi.

— Vous croyez donc que je ne vous aime pas, Chabrillan ?

— Vous m'aimez, tant que vous n'êtes pas certaine que, moi, je vous aime...

— Quel homme compliqué vous êtes ! Et comme tout cela sent la littérature... le scepticisme !...

— Peut-être est-ce pour cacher mes vrais sentiments !

Interdite, Eliane regarde mieux Gérard qui semble danser machinalement. Elle est frappée par l'expression grave et inhabituelle de son visage. Serait-ce qu'il commencerait vraiment à être *pris ?*

— Vous m'aimez ! Gérard ! Vous m'aimez ! Je sens que vous m'aimez, dit-elle en exultant.

Une expression fugitive de souffrance et de volonté passe par les traits de Chabrillan. Trop fugitive pour qu'Eliane puisse l'apercevoir. Tandis que la danse se termine, elle entend seulement son fiancé qui prononce, enfin :

— Je vous aime... Je vous aime !

Puis, se reprenant soudain et sur un ton de folle gaîté :

— Cela doit être vrai, puisque vous le dites. Et c'est si facile à dire: je vous aime, Eliane, je vous aime... Oui, c'est facile à dire, facile à croire.

— Alors, le 15 juin ? questionne Eliane, pratique.

— Le 15 juin, le 15 juin ? répète Chabrillan, un peu égaré. Eh bien ! qu'y a-t-il de changé ?

Quelques minutes plus tard,, dans les bras d'Alain Grosmann, le fils du banquier, Eliane ne cacha pas sa bonne humeur.

— Finalement, Chabrillan a eu une excellente idée d'oublier les disques. C'est beaucoup plus agréable de danser sur une musique déjà connue ! Les nouveaux tangos que je lui avais demandés et que je n'ai entendus qu'une fois n'ont certainement pas le charme de ceux-ci.

Tout le reste de la soirée est empreint de la plus franche gaîté et la fête « partie » pour se prolonger très tard dans la nuit, lorsqu'au grand étonnement de tous, Chabrillan émet le désir de se retirer avant minuit.

— Au diable, le *couche tôt !* s'écrie-t-on.

— Arrivé le dernier, parti le premier ! remarque Eliane, un peu pincée déjà.

— Vous êtes bien gentils, mais je ne suis pas rentier, moi, et il n'est pas sûr qu'à deux heures du matin je ne sois pas encore devant ma table de travail.

Il s'éclipse.

... A deux heures du matin, Gérard est, en effet, devant sa table. mais, tout travail terminé, c'est pour finir de tracer les dernières lignes de son journal, ce journal que par une habitude déjà ancienne, il prend tous les soirs pour y noter ses impressions de la journée.

Extrait du journal de Chabrillan

1er *juin, deux heures du matin* — Ça y est ! Le pas est franchi ! J'ai laissé supposer à Eliane que je l'aimais et, pour elle, ma décision du 15 juin ne fait plus de doute. Pour moi non plus. Je me lance, tête baissée, dans ce qui *doit être* mon bonheur si j'écoute seulement ma raison, mon intérêt, mon ambition. En faisant cela, je me sens maître de ma destinée. Je tue en moi une tendance fâcheuse à me laisser guider par mon seul sentiment, à n'écouter que mon cœur.

Eliane sera une compagne mondaine et peu encombrante. Je veux dire que si elle est encombrante, elle ne le sera que superficiellement, par sa turbulence, sa puérilité, son bavardage. Pour un journaliste comme moi, c'est infiniment préférable à cet « encombrement » du cœur qui vous étouffe et vous arrache à votre profession, qui vous plonge dans l'obsession et saccage votre volonté.

J'ai trop connu cela depuis un mois. J'ai trop passé de nuits sans sommeil à me débattre contre le souvenir de Martine Delaunay que je ne veux pas épouser parce qu'il ne me plaît pas d'accepter cette emprise du cœur sur ma personnalité.

Cela revient-il à dire que je n'épouse pas Martine *parce que je l'aime trop ?* Je ne veux pas le savoir !...

Tout faire, oui, tout faire pour que ce souvenir s'efface, s'éloigne, disparaisse entièrement de mes pensées ! Combien j'ai eu tort de jouer avec le feu, de parler à cette enfant comme si je la prenais au sérieux ! Si elle savait où j'en suis, maintenant, sans doute rirait-elle beaucoup, car elle doit être comme les *autres*, comme toutes les autres ! Eprouver la puissance de leurs charmes et se moquer de leurs conquêtes, voilà les femmes... Pourquoi croire à une Martine différente ?

On peut dire qu'elle a employé tous les moyens pour perpétuer en moi son empire. Jusqu'à la photo et aux fleurs, enfouies ensemble dans mes gants ! Pour une ingénue, cette science de la séduction laisse à penser !

Hier, fleurs et photo sont allées au feu. (Sauf une violette, une seule, que j'ai gardée dans mon portefeuille parce que j'aime beaucoup le parfum de pétales séchés qu'elle dégage.) Je me suis senti, aussitôt après ce geste, beaucoup plus libre. beaucoup plus libre de moi-même. C'est ce qui m'a permis, effectivement, de m'ocuper de *sa* bague. J'en ai vu plusieurs, hier matin, et mon choix est à peu près fait. Une partie de tes économies y passe, mon vieux Gérard ! Mais quand on épouse une héritière, on ne peut tout de même pas avoir l'air de se moquer d'elle

(Lire la suite page 47)

Des millions vieillissent des années trop tôt

La négligence en est la cause

Parmi vos amis, il en est d'âge moyen qui semblent avoir conservé l'entrain et la vitalité de leur jeunesse, tandis que d'autres paraissent avoir vieilli avant le temps. Vous-même, voulez-vous vous sentir plus jeune, plus ardent au travail et au jeu ?

Beaucoup de gens ne se donnent pas la peine de faire quoi que ce soit contre *la constipation*. Ils refusent même de croire qu'ils sont *constipés* pour la simple raison qu'ils sont *réguliers*.

Otez le masque de la vieillesse précoce

Le moyen de se garder bien portant, c'est, autant que possible, de débarrasser le système tout entier des impuretés et des toxines — c'est-à-dire le sang, les reins et les intestins.

Pour obtenir ce résultat, il faut au corps humain certaines matières minérales.

Nous ne réclamons rien d'exagéré en faveur des Sels Kruschen, mais nous n'hésitons pas à recommander "la petite dose quotidienne" parce que Kruschen contient plusieurs sels minéraux hautement raffinés. Chacun de ces sels remplit une fonction particulière. Réunis, ils aident à débarrasser chaque jour votre organisme des toxines qui l'empoisonnent. Sans l'accumulation de telles impuretés, vous êtes beaucoup moins exposé aux migraines, douleurs rhumatismales et autres malaises ordinaires, parce que vos organes éliminateurs ont tendance à fonctionner plus normalement.

Dans toutes les parties du monde, des milliers et des milliers de gens disent de Kruschen qu'il procure une "sensation de bien-être qui vaut un million". Commencez "la petite dose quotidienne" et vous verrez. Dans toutes les pharmacies à 25¢, 45¢ et 75¢.

NE SOUFFREZ PLUS,

Traitement Médical F. GUY

C'est le remède connu contre les *périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons *GRATIS* une brochure avec échantillon du *Traitement Médical F. Guy*.

BUREAU :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353, Place d'Armes
5941 Avenue Delorimier
Montréal, P. Q.

Un MENU du JOUR de L'AN

par Mme Rose LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Cocktail aux Grenades

Remplir des coupes de jus de pamplemousse auquel on aura ajouté 1 cuillerée à thé de gélatine par tasse pour lui donner un peu de consistance. Garnir avec de la pulpe de grenade. Servir bien glacé avec des feuilles de menthe fraîche comme garniture.

•

Consommé Royal

Préparer un bon bouillon de poulet et ajouter ½ tasse de purée de tomates à 4 tasses de bouillon. Servir bien chaud et garnir de persil frais haché finement.

•

Bouchées aux Crevettes

Faire cuire des bouchées à la reine en pâte feuilletée et garnir de crevettes à la crème.

Crevettes à la crème :

1 boîte de crevettes
3 cuillerées à table de beurre
3 cuillerées à table de farine
½ tasse de crème
1 tasse de lait

Faire une béchamelle avec les ingrédients ci-haut mentionnés, ajouter les crevettes et en remplir les bouchées. Servir avec persil.

•

Dinde Farcie aux Marrons

Farcir une dinde bien préparée. Badigeonner la surface avec ¼ de tasse de beurre défait en crème et 4 cuillerées à table de farine. Mettre des bardes de lard sur les cuisses et la poitrine et mettre la dinde dans une lèchefrite sur un gril et sur la poitrine dans un four de 325°. Cuire environ 4 heures. Dresser sur un plat entouré de cresson. L'avantage de placer la dinde sur la poitrine est de faire couler le jus provenant des os et de la peau du dos dans les parties charnues rendant ainsi la dinde plus tendre. 1 heure avant la fin de la cuisson, retourner la dinde pour faire dorer la poitrine.

Farce (de la dinde) :

Foie de la dinde
2 tasses de marrons
4 tasses de mie de pain dorée au four
½ tasse de beurre fondu
2 tasses de viande de porc haché
Assaisonnement au goût

Placer les marrons dans une poêle après avoir enlevé la petite pointe pour qu'ils cuisent plus facilement. Les couvrir d'eau froide. Laisser cuire 10 minutes. Enlever écorce et pelure, écraser en purée et mêler avec les autres ingrédients. Faire revenir le foie haché dans un peu de beurre puis le porc, ajouter le pain et le beurre fondu. Lier le tout avec 2 œufs et assaisonner de sel, poivre, un peu de sarriette et de thym.

•

Gelée d'Airelles Rouges

1 pinte de canneberges
2 tasses d'eau bouillante
2 tasses de sucre

Laver les canneberges et les faire cuire 20 minutes à l'eau bouillante. Passer à travers un presse purée, ajouter le sucre à la purée et cuire 3 minutes. Verser dans de petits moules et faire prendre. Démouler et servir avec la dinde. La gelée de canneberges est l'accompagnement obligatoire de la dinde.

•

Artichauts Braisés

Parer les artichauts et les faire cuire dans l'eau bouillante salée et acidulée jusqu'à ce que les feuilles se détachent facilement. Retirer soigneusement le foin qu'il y a dans le cœur. Les égoutter et les servir chauds avec une sauce « Maître d'hôtel ».

Sauce « Maître d'hôtel» :

Le jus d'un citron
¼ tasse de beurre
2 cuillerées à table de persil

Malaxer du beurre défait en crème avec du persil haché. Ajouter sel, poivre, et jus de citron. Disposer en noisettes sur les artichauts chauds.

•

Salade d'Endives et de Scarole

Tailler des anneaux dans des piments rouges et verts et y insérer des feuilles d'endives, de scarole, de cresson. Servir avec sauce française ou mayonnaise.

•

Gâteau du Jour de l'An

1 tasse de beurre
2½ tasses de farine
6 œufs
½ tasse de lait
2½ cuillerées à thé de poudre
1 cuillerée à thé de vanille
2 tasses de sucre fin

Défaire le beurre en crème et y ajouter ½ tasse de sucre. Battre les blancs en neige avec ¾ tasse de sucre, puis les jaunes avec le reste du sucre. Ajouter les jaunes au beurre, bien battre. Tamiser la farine, la mesurer, la tamiser de nouveau avec la poudre et le sel. Ajouter au premier mélange alternant avec le lait. En dernier lieu, incorporer les blancs. Verser la pâte dans un moule rond tapissé de papier beurré. Glacer avec une glace mousseuse et garnir de cerises rouges et vertes. Sur le dessus du gâteau, on peut écrire avec une douille fine : « Bonne Année ».

Glace mousseuse :

2 blancs d'œufs
1½ tasse de sucre
¼ cuillerée à thé de crème de tartre
6 cuillerées à table d'eau froide

Placer le tout au bain-marie et battre avec moussoir jusqu'à consistance suffisante pour glacer le gâteau.

•

Bombe Glacée

2 tasses d'eau
1 tasse de sucre
1 cuillerée à table de gélatine
2½ tasses de jus de canneberges ou de framboises
½ tasse de jus de citron
Zeste d'orange
4 blancs d'œufs

Placer l'eau, le sucre dans une casserole et faire bouillir 5 minutes. Ajouter la gélatine dissoute dans 3 cuillerées à table d'eau froide. Laisser refroidir, ajouter le jus de fruits. Faire congeler dans une sorbetière ou au réfrigérateur. Quand le sorbet est bien pris sans être glacé, en garnir un moule. Faire une cavité au centre, déposer un parfait blanc, recouvrir de sorbet et congeler de nouveau.

Parfait blanc :

1 tasse de sucre
¼ tasse d'eau
2 blancs d'œufs
1 tasse de crème à fouetter
Cerises et pistaches
2 cuillerées à thé de vanille

Faire un sirop avec le sucre et l'eau jusqu'à ce qu'il file ou à 240°. Verser graduellement sur les blancs montés en neige et battre avec un moussoir jusqu'à épaississement. Refroidir, ajouter la vanille puis la crème fouettée. Congeler, soit au réfrigérateur ou dans un mélange de glace et de sel : 3 parties de glace pour 1 partie de sel.

•

Servez-vous du Miel . . .

Communiqué du ministère fédéral de l'Agriculture

Le miel est une solution supersaturée et il peut très bien être employé pour remplacer les autres sucres dans la préparation des mets, des conserves et des confitures, à condition que l'on observe certaines règles d'ordre général. La seule différence entre le miel et le sucre, dit M. C. B. Gooderham, apiculteur du Dominion, c'est que le sucre ne contient ni eau ni acide, tandis que le miel se compose de différentes espèces de sucres en solution dans de l'eau et contient une petite quantité d'acide. Il y a un grand avantage à remplacer le sucre par le miel dans la cuisine ; le produit que l'on obtient conserve sa fraîcheur et son humilité beaucoup plus longtemps que lorsque l'on emploie du sucre seul. Le pain, les gâteaux, les galettes et les autres produits comestibles où l'on s'est servi de miel au lieu de sucre restent humides très longtemps, sans aucune détérioration du goût ; en fait, le goût s'améliore avec le temps.

Le miel peut remplacer le sucre dans tous les cas où la quantité de sucre employée est faible, comme dans les petits pains et le pain ordinaire. Les règles suivantes sont basées sur des recherches expérimentales qui ont été conduites à la ferme expérimentale centrale sur l'emploi du sucre dans la cuisson des aliments, et on peut, en les suivant, adapter toute recette à l'emploi du miel.

1. Mesurez toujours le miel sous forme liquide. S'il est granulé, faites-le chauffer au bain-marie jusqu'à ce qu'il redevienne liquide ; 2. Pour chaque tasse de miel employé, réduisez d'un cinquième la porportion de liquide employé dans la recette ; 3. Une tasse de miel sucre tout autant qu'une tasse de sucre ; 4. Mettez de ¼ à ½ cuillerée à thé de soda pour chaque tasse de miel ; 5. Augmentez la quantité de sel de ⅛ à ¼ de cuillerée à thé ; 6. Lorsque le miel remplace le sucre dans un gâteau, réduisez de un cinquième la quantité de liquide et mettez moitié miel et moitié sucre. Le gâteau aux fruits fait exception ; on peut n'y mettre que du miel ; 7. Dans les poudings au lait, les abaisses de tartes, etc., ajoutez le miel avec l'agent épaississant, c'est-à-dire la farine ou la fécule de maïs.

Ce qu'il faut savoir au sujet des farines

•

Les farines n'ont pas toutes la même composition et ne doivent pas être employées sans discernement.

Voulez-vous faire des gâteaux légers ? Prenez une farine à gâteau; qu'importe sa marque de commerce. Les grandes compagnies qui inondent nos marchés ont leur farine spéciale à gâteau.

Comment la reconnaître ? Au toucher, tout simplement. Si vous en prenez une poignée et qu'en fermant la main, la farine reste pelotonnée, vous avez une farine à gâteau ; si au contraire, elle ne garde pas sa forme, c'est une farine moins fine qui donnera à la pâte plus de consistance ; par conséquent, il faudra diminuer la quantité de farine exigée par la recette de 2 cuillerées à table par tasse.

Une maîtresse de maison doit connaître ces détails qui lui permettent de faire un succès de toutes ses pâtisseries. Il en est de même pour la pâte à tarte ; vous vous plaignez parce que la pâte que vous faites est élastique et rétrécit à la cuison, vous avez employé une farine trop forte en gluten. Cette farine convient surtout aux pâtes à levain, c'est-à-dire aux pâtes à pain. Exigez de votre épicier une farine appropriée aux différentes pâtisseries que vous voulez faire.

Une personne racontait qu'elle avait fait un séjour de quelques années en Europe et qu'elle faisait là un excellent gâteau qu'elle n'avait jamais pu réussir parfaitement ici. La cause de son insuccès était sûrement due à la farine qu'elle ne savait pas choisir. Je lui ai conseillé de prendre une farine spéciale à gâteau et elle connut de nouveau le plaisir de ne pas travailler en vain. C'est cette expérience qui m'a donné l'idée de vous renseigner, mes chères lectrices, à ce sujet.

Un régal pour la famille

VOICI une solution facile du problème des menus — servez du POISSON. Toute la famille aimera un bon plat de poisson pour le dîner . . . et la préparation de délicieux mets de poisson est chose si facile. Plus de 60 différentes sortes de poissons comestibles, venant des eaux douces ou des côtes du Canada, sont disponibles toute l'année sous quelque forme où que vous habitiez; vous les recevez dans toute leur saveur, dans un parfait état de conservation.

Le poisson . . . riche en protéines, en vitamines et en substances minérales . . . est un élément propice à la santé et au bien-être de la famille. Servez-en souvent à la famille. Assurez-vous toutefois que vous obtenez du poisson canadien.

Portez-vous bien et faites votre part. Achetez des produits canadiens et aidez à accroître les ressources économiques du Canada en temps de guerre.

MINISTÈRE DES PÊCHERIES, OTTAWA.

POISSON FARCI AVEC TOMATES FARCIES

Employer un poisson entier ou des filets de tout poisson désiré. Préparer le poisson ou essuyer les filets avec un linge humide, préablement trempé dans de l'eau froide additionnée de sel.

Farce: 2 tasses de mie de pain; ½ boîte de soupe aux tomates ou ½ tasse de tomates cuites, tamisées; 1½ c. à table de beurre fondu; ½ c. à thé de sel, dans le cas de la soupe, ou 1 c. à thé de sel dans le cas des tomates cuites; ½ c. à table de jus d'oignon; ½ c. à thé de fines herbes.

Mélanger ces ingrédients et farcir le poisson, ou placer entre deux filets. Si on emploie une planche, la chauffer au préalable 5 minutes à 400° F. Graisser la planche ou le plat, y poser le poisson, arroser d'huile ou de saindoux fondu et cuire à four de 400° F. Il suffit ordinairement de 8 à 10 minutes par pouce d'épaisseur. Suffit pour 6.

Les tomates peuvent être farcies de chapelure beurrée, avec fromage râpé sur le dessus; les huîtres peuvent servir de farce.

le Poisson au menu du jour

Ministère des Pêcheries, Ottawa 91

Veuillez m'envoyer votre brochure de 57 pages intitulée "100 Délicieuses Recettes de Poisson".

Nom.....

(Veuillez écrire lisiblement)

Adresse.....

NM-12F

Sports d'hiver à QUÉBEC

On trouve dans *L'Opinion Publique* et le *Monde illustré* de nombreux dessins sur les sports d'hiver à Québec. Notre capitale, où la chute de neige est plus abondante qu'à Montréal, a longtemps été un important centre sportif. Il y a vingt-cinq ans et plus, les clubs de hockey et de raquette y étaient très nombreux et procuraient de pittoresques distractions aux visiteurs. Le hockey n'a rien perdu de sa vogue ; mais la raquette est tombée en disgrâce, tant par la faute du ski que par celle des raquetteurs eux-mêmes. Depuis plusieurs années, les raquetteurs, vêtus de costumes colorés tout à fait réussis ne s'occupaient guère que de se réunir . . . pour danser, pour parader. Il eut fallu organiser de longues randonnées, créer tout un réseau d'auberges à travers la province ; les quelques tentatives de ce genre n'ont certes pas reçu toute la propagande désirable.

Les sports d'hiver sont encore très florissants à Québec : hockey, patinage, ski, toboggan. Sur les glaces de la citadelle, sur les plaines d'Abraham, au lac Beauport et au lac Saint-Joseph, jeunes et moins jeunes évoluent sur les pentes neigeuses ou se font haler par un cheval lancé au galop. Le gouvernement provincial et les chemins de fer font d'ailleurs beaucoup pour attirer à Québec les sportifs étrangers. Tant par son site que par la topographie de sa région, Québec est, dans notre province, l'un des endroits les plus intéressants pour le skieur. Dommage que cette vieille ville affuble ses maisons d'affaires d'un style soi-disant moderne, qui est à cent lieues du bon goût !

(Photos du Pacifique Canadien)

(Suite de la page 43)

et je ne suis pas de ces hommes qui attendent d'être mariés pour payer la bague de fiançailles de leur femme, afin de régler la note avec l'argent de leur dot !

Toutes ces décisions prises, pourquoi attendre le 15 juin pour remettre à Eliane cette bague qu'elle souhaite et désire ? C'est de l'enfantillage, mon pauvre ami !

Simplement, pour ne pas avoir l'air de céder trop vite à ses vœux ! Ma force dépendra toujours de ma lucidité et, puisque les circonstances me permettent de pousser cette maîtrise de moi jusqu'à me moquer d'une souffrance qui, chez Eliane, est d'ailleurs bien problématique, je m'amuse à rester le maître de la situation . . .

Mais, arrête-toi là, mon vieux Chabrillan, tu deviens cynique . . .

Chapitre XIII

DEPUIS huit jours, que Martine est à Vermette, chez son oncle Prosper, elle ne s'est pas lassée de courir à travers champs, de humer l'air léger des montagnes, d'admirer le spectacle merveilleux qui, dès le matin, s'offre à elle.

Couchée tôt, le soir, et dormant le matn à loisir, jusqu'à ce qu'enfin, réveillée, son oncle entre dans sa chambre pour lui apporter un bol de délicieux lait de chèvre, trait au petit jour par Françon, la santé de la nièce de M Gibert n'occasionne aucune inquiétude à l'excellent homme qui en a la garde.

— Sais-tu que tu es encore plus jolie que lorsque tu es arrivée, lui dit-il un soir, dans la salle du rez-de-chaussée où, près de l'âtre, ils viennent de finir leur frugal repas.

— Vous ne m'aviez pas dit mon oncle, que vous m'avez trouvée jolie, répond Martine d'un air un peu triste.

— Si je ne l'ai pas dit, je l'ai pensé, mais il m'est bien permis de trouver que ce hâle te va à merveille. Si Me Gibert et ta cousine Geneviève te voyaient, ils seraient capables de ne pas te reconnaître !

— Cela ne sert à rien d'être jolie, mon oncle . . .

— Tu crois ça, toi ?

— Mais oui, mon oncle . . .

Les lèvres de Martine se sont ouvertes comme pour une confidence, mais elle a détourné la tête d'un air las et la conversation en est restée sur cette affirmation.

— Tu ne trouves pas que si la petite a meilleure mine, elle a, par contre, toujours l'air triste ? dit Prosper à son ami Françon, aussitôt que Martine est montée se coucher.

— Si elle a l'air triste ! Je comprends qu'elle a l'air triste, la pauvre! Mais si ce n'était que ça ! Je ne l'ai jamais dit à mon maître, mais, quelquefois, quand je passe près de la chambre de la demoiselle, je l'entends qui pleure . . . mais, là, de vrais sanglots . . .

— Et c'est maintenant que tu me dis ça ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu plus tôt ?

— J'ai eu peur de faire de la peine à mon maître. J'ai pensé que Mlle Martine s'ennuyait, qu'elle regrettait peut-être son autre oncle, là-bas, enfin, des choses qui ne feraient pas bien plaisir à mon maître . . . Mais je vois que la demoiselle a l'air, au contraire, de beaucoup se plaire ici, qu'elle est contente de tout ce qu'elle voit et de tout ce qu'elle fait . . . Alors, je ne comprends pas pourquoi elle pleure quand elle est seule . . .

— Moi, je crois bien un peu comprendre . . . La petite est amoureuse . . et c'est triste d'être amoureux quand on est éloigné de son amour. Tu ne sais peut-être pas ça, Françon.

— Non, mon maître . . .

— Eh bien ! tant mieux, mon ami. Dans tous les cas, cela ne peut pas durer ainsi. Je parlerai à la petite, peut-être pourrai-je lui donner quelques conseils . . .

. . . Toute la nuit, le bon oncle a cherché comment il s'y prendrait pour interroger sa nièce. Une histoire d'amour, chez une gamine de dix-huit ans, cela ne doit pas être bien sérieux ! Peut-être le notaire s'y est-il mal pris pour consoler Martine d'une déception dont lui-même ignore tout, mais qu'il se sent très capable de panser, dans ce charmant petit cœur tout neuf qu'on vient de lui confier.

L'amour n'a pas tenu une grande place dans la vie de Prosper Delaunay. Les complications sentimentales ne sont pas son fait. Il a aimé, autrefois, une jeune fille qu'il n'a pas pu épouser, parce qu'elle lui a préféré un garçon qui habitait la ville. Cette première blessure l'a détaché pour toujours des femmes. Il ne s'est pas marié, par négligence ou par indifférence, on pourrait presque dire par timidité . . . par manque de confiance en soi. Aller au-devant d'un nouveau refus, non !

Maintenant que l'âge est venu, Prosper voit toutes ces choses beaucoup plus simplement. Il ne faut pas manquer sa vie sur un malentendu. Il le dira à Martine. Il faut *bien vouloir* ce que l'on veut. Peut-être que si, lui, n'avait pas attendu . . . Mais il est bien question de lui ! Il parlera à Martine . . . Elle ne refusera pas de répondre, et peut-être pourra-t-il l'aider . . .

Le lendemain, Prosper monta dans la chambre de la jeune fille, aussitôt qu'il l'entendit remuer. Comme à l'accoutumée, il était porteur du succulent lait de chèvre qu'elle aimait à la folie et dont elle faisait ses délices.

— Que vous êtes bon, mon oncle! Et comme vous êtes gentil ! s'écria-t-elle, dès qu'il se fut approché de son lit.

— Par contre, toi, tu ne l'es guère! répondit-il avec une moue.

Une expression de surprise se peignit sur le visage de la jeune fille.

— Comment ! mon oncle, vous aurais-je, par hasard, chagriné sans le vouloir ?

— Oui, mon enfant . . . mais je crois que c'est en effet sans le vouloir . . .

— Ai-je manqué de prévenance envers vous, de patience envers Françon ? Ne m'acquitté-je pas bien des quelques travaux que vous me donnez à faire ? La soupe était-elle mauvaise, hier soir, pour la première fois que vous m'autorisez à faire autre chose qu'à me laisser dorloter comme une vraie demoiselle ? . . .

Le cœur gros, Martine allait continuer ses questions, pour essayer de savoir ce que son oncle Prosper avait vraiment à lui reprocher, lorsque celui-ci l'arrêta d'une tape amicale sur la joue :

— Ne te mets pas martel en tête, ma petite Martine, mais pense bien au contraire que tu as en moi un ami, un ami qui souffre de voir que tu n'es pas entièrement heureuse auprès de lui . . .

— Mais je suis tout à fait heureuse ici, mon oncle, je le disais encore hier à Geneviève, en lui écrivant.

— C'est que, sans doute, tu ne lui dis pas plus qu'à mi ce qui te fait pleurer quand tu es seule . . .

— Vous m'avez entendue ? murmura Martine, interdite.

— Pas moi, mais Françon . . .

— Françon est un indiscret. Se mêlerait-il par hasard d'écouter à la porte de ma chambre ?

"DITES-MOI, DOCTEUR

. . . *Qu'est-ce que ce* 'DETTOL' ? La garde-malade m'a dit que vous vous en étiez servi à la naissance de mon bébé; elle en met maintenant sur les coupures et égratignures des enfants. Puis-je *moi aussi* m'en servir . . . pour soins intimes ? "

'DETTOL' est la marque déposée de l'antiseptique anglais moderne qui vous protège dans nos grands hôpitaux de maternité. Un tel produit est évidemment sûr et efficace pour les soins intimes de la femme aussi bien que dans les autres cas d'aseptie. En effet, 'DETTOL' est un puissant destructeur de germes infectieux (de beaucoup supérieur à l'acide carbolique pur) il est non toxique, doux pour les épidermes délicats, si propre et si pur qu'il ne tachera même pas votre linge. 'DETTOL' est d'emploi agréable et constitue un excellent désodorisant. 'DETTOL' est la sauvegarde de votre santé et de votre charme. Parlez-en à votre médecin.

Employez l'Antiseptique 'DETTOL' contre coupures, piqûres et éraflures pour prévenir toute infection — comme gargarisme contre les maux de gorge, comme désodorisant dans votre bain et pour autres usages domestiques. Instructions complètes avec chaque bouteille.

'DETTOL' *possède* TOUTES *ces qualités :*

Non toxique ! Ne tache pas !
Plusieurs fois plus fort que l'acide carbolique pur !
N'irrite pas ! D'une odeur agréable !
Doux pour les tissus humains !

VOTRE PHARMACIEN VEND

'DETTOL'

(MARQUE DÉPOSÉE)

L'ANTISEPTIQUE MODERNE

RECKITTS (OVER SEA) LIMITED

Service des Produits Pharmaceutiques

MONTRÉAL

ÉCHANTILLON GRATUIT
Envoyez ce coupon

Reckitts (Over Sea) Limited, RP-1
Service des Produits Pharmaceutiques,
1000, rue Amherst, Montréal, P. Q.

Veuillez m'envoyer un échantillon GRATUIT de 'DETTOL' avec livret d'instructions.

NOM .....

(S.V.P. ÉCRIRE EN LETTRES CARRÉES)

ADRESSE .....

— Ne tiens pas rigueur à Françon de sa découverte involontaire, mais dis-moi plutôt . . .

— Quoi donc, mon oncle ?

— Dis-moi pourquoi . . . pourquoi tu l'aimes tant ?

Troublée et rougissante, la jeune fille essaya encore d'esquiver les confidences.

— De qui parlez-vous, mon oncle?

— De celui qui me vaut le plaisir de t'avoir ici . . . Allons, voyons, ma petite, parle-moi de lui, ne garde pas dans ton cœur un nom trop lourd pour toi. A deux, nous l'oublierons plus vite, va ! Car tu veux bien l'oublier, n'est-ce pas ?

— Oui ! oui, mon oncle ! Il faut bien que je l'oublie puisqu'il en épouse une autre . . .

— Ah ! il en épouse une autre . .

— Remarquez, mon oncle, qu'il n'y avait vraiment rien eu entre nous . . rien du tout . . . Seulement . . .

Le flot des confidences coule, coule maintenant sans que Prosper essaie de l'endiguer. Des noms s'accrochent dans la mémoire du paysan des montagnes : Chabrillan, *La Plume*, Bourgneuf, Gérard. Il trouve que tout cela est bien compliqué et que, décidément, les hommes des villes ont bien des choses en tête.

— Il était très gentil et il m'avait bien promis de ne pas m'oublier . . .

— Seulement, huit jours après t'avoir quittée, il se fiançait avec une autre . . .

— Oui . . .

Le fait est brutal et Prosper ne comprend pas que Martine se consume en regrets.

— C'est un petit sauteur, ton Chabrillan !

— Oui, mon oncle.

— Et indélicat, avec ça ! Car, venir dans une famille et se servir des confidences qui lui sont faites pour écrire des articles, cela n'a pas d'autre nom.

— Non, mon oncle.

Si j'étais toi, je le détesterais, ce garçon.

— Je le déteste, mon oncle.

— Je voudrais à tout prix le chasser de mon cœur.

— Je le veux . . .

— En somme, tu es toujours de mon avis . . .

— Mais . . . oui, mon oncle . . .

— Ce qui n'empêche que tu ne cesses pas de penser à ton Chabrillan de malheur, que tu le trouves, malgré tout, le plus charmant des hommes, le plus séduisant, le plus parfait, le plus digne d'être aimé. Que tu penses que tu n'en aimeras jamais un autre autant que lui, qu'il est le seul à pouvoir te rendre heureuse et qu'il n'y en a pas deux sur terre capables de t'apporter ce que tu regrettes en lui . . .

— Mais . . . balbutie Martine.

— Ne te défends pas . . . Alors, il faut avoir le courage de ses opinions, que diable ! Tu veux épouser Gérard Briant ? Il faut faire ce qu'il faut pour ça . . .

— Mais, mon oncle, puisqu'il en épouse une autre ! s'écrie la petite, éperdue.

— Oui, évidemment, évidemment, reprend l'oncle, songeur.

Un silence tombe entre l'oncle et la nièce.

— Evidemment . . . répète Prosper, il en épouse une autre.

Et la conversation en resta là, pour ce matin. Un quart d'heure après, Martine est allée rejoindre Françon dans les prés inclinés, où les boutons d'or se mêlent aux marguerites et aux tussilages. Il l'a recueillie avec un bon sourire qui fait du bien à Martine.

— Que faites-vous donc, Françon? lui dit-elle en le voyant occupé à trier de minuscules pétales multicolores.

Le garçon rougit un peu.

— Je m'amuse, mademoiselle Martine ! Le temps est quelquefois un peu long, en compagnie des chèvres et des vaches qui ne parlent pas . . . Alors, je m'amuse à faire des petites couronnes de fleurs, des mosaïques de pétales . . .

— Mais c'est très savant et très joli, ce que vous faites en ce moment, Françon . . .

Le garçon rougit encore.

— C'était pour le donner à mademoiselle Martine . . .

Un « M », fait de pétales de marguerites tressés, est posé sur un minuscule tapis multicolore. Il a fallu plusieurs heures de recherches patientes dans les prés pour réunir les fleurs nécessaires, mais, ensuite, une minutie extraordinaire pour réaliser ce travail, dans lequel Martine voit moins le talent de l'auteur que le cœur qu'il a mis à l'ouvrage.

— Mais . . . Françon, vous êtes un artiste et vous êtes très gentil d'avoir fait cela pour moi . . .

— Ce n'est rien . . Je voudrais tant faire plaisir à Mademoiselle, pour qu'elle ne soit plus triste, pour qu'elle ne pleure plus . . .

— Merci, Françon. Si tout le monde avait bon cœur, comme vous, je serais bien heureuse . . .

— Si quelqu'un a fait de la peine à mademoiselle Martine, ou si quelqu'un ne l'aime pas, quand il devrait l'aimer, cela ne peut être qu'un fou ou un méchant . . . Et mademoiselle Martine ne peut aimer ni un fou, ni un méchant . . .

Le regard plein de muette admiration pour la jeune fille, que l'inconséquence des hommes lui a envoyée comme compagne providentielle, l'enfant abandonné voudrait, de toutes ses forces, éloigner d'elle le sujet d'alarme qui fait pleurer ses yeux et soupirer son cœur.

Mais il ne peut rien pour Martine et elle le sait si bien qu'elle a tôt fait d'effacer par son sourire la tristesse compatissante qu'elle lit sur le visage de son ami.

— Vous m'aviez dit que vous me conduiriez un jour jusqu'au col que l'on voit là-bas . . . Voulez-vous que nous y allions aujourd'hui ? Le troupeau ne risque rien, ici, Françon, nous le rassemblerons facilement en descendant . . .

Lorsque, de retour de sa longue et vivifiante promenade faite en compagnie de Françon, Martine pénétra dans la maison de son oncle, elle fut très surprise de le trouver penché sur un journal.

La chose lui était si inhabituelle Prosper se contenant en général de lire la feuille locale en fumant sa pipe, après le déjeuner, que Martine s'écria :

— Eh bien ! mon oncle ! vous voilà bien absorbé ! Que lisez-vous donc ? Ce n'est pas le *Courrier Savoyard ?*

— Cela ne lui ressemble guère, en effet ! répondit Prosper, distrait. Mais veux-tu me laisser finir, ma chérie, je n'ai plus que quelques lignes ?

— C'est si intéressant que ça ?

— Très intéressant . . .

Sans plus s'occuper de son oncle, Martine s'employa à mettre le couvert. Tout à coup, elle entendit :

— Eh bien ! ils sont édifiants !

— Quoi donc ?

— Mais les articles du beau Chabrillan, tiens !

— Comment, oncle Prosper, c'est *La Plume*, que vous avez là ? fit Martine, frémissante.

— J'en ai même deux numéros . . .

Et l'oncle déploya de larges feuilles que Martine connaissait bien pour en avoir lu et relu un exemplaire analogue à Villeneuve.

L'un des article portait comme titre :

UN BAL À LA SOUS-PRÉFECTURE

l'autre :

LA PROVINCE ET LES JEUNES FILLES

Sans demander à son oncle comment il pouvait avoir là, sous la main, quelques heures à peine après en avoir entendu prononcer le nom pour la première fois, deux numéros de l'hebdomadaire de Chabrillan, la nièce de Me Gibert se précipita sur les articles dont les titres seuls la révoltaient.

Elle aurait voulu les lire d'un seul regard et pourtant toutes les lignes dansaient devant ses yeux, tandis qu'une grande pâleur envahissait ses traits.

Lorsqu'elle eut un peu retrouvé le contrôle d'elle-même, elle put entreprendre vraiment la lecture de ce qui l'intéressait, tandis que l'oncle Prosper cherchait sur son visage les impressions, d'ailleurs faciles à découvrir, que cette lecture faisait naître en elle.

— Ah ! par exemple ! c'est trop fort ! faisait-elle, outrée. Mais je n'ai jamais dit ça ! Pourquoi déforme-t-il ainsi mes paroles ? . . .

— C'est donc de toi qu'il s'agit, là dedans ?

— Mais oui, mon oncle, c'est de moi et de ma cousine Geneviève. Le *jardin du notaire*, c'est celui de mon oncle Gibert ; *le jeune crapaud à lunettes*, c'est son futur gendre ; *l'homme à la déclaration*, c'est un petit jeune homme très bien, dont je pourrais, si je voulais, être la femme . . Enfin, enfin il n'est rien dans ces articles que je ne connaisse, je devrais plutôt dire que je ne reconnaisse, car, même dans les propos qu'il fait tenir par la vraie jeune fille de province, je découvre, arrangés, mutilés, déformés, interprétés, tous les mots que, dans quelques minutes de confiance et d'abandon, j'ai moi-même prononcés. Ah ! mon oncle, quelle indignité !

Maîtrisant mal sa colère et ses larmes, Martine ne se lassait pas pourtant de reprendre phrase à phrase, réjlique par réplique, Gérard Briant n'hésitait pas à déployer toute sa verve et son esprit, sans souci des confidences faites, des émois devinés . . .

— Pourquoi fait-il de moi une image si fausse ? Pourquoi m'a-t-il si mal comprise ? Je ne lui ai pourtant rien fait et on dirait que, par plaisir, par une sorte de sotte vengeance, il cherche à me noircir Et avec moi toutes les jeunes filles de province ! Ah ! il me prend pour une coquette, pour une fourbe ! . . .

— Mais où as-tu vu ça ? fit Prosper, désolé de voir le désarroi de sa nièce, mais commençant à se faire une idée sur toute cette histoire.

— Où je l'ai vu ? Mais cela crève les yeux, mon oncle. Relisez plutôt cette phrase.

L'oncle, presque amusé, reprit le journal. Il lut :

« Qui nous dira le secret des jeunes filles de province ? Leurs yeux tendres cachent-ils autre chose qu'un âpre désir de s'accrocher au premier venu pour se faire épouser ? Leurs propos ingénus et leurs silences ne sont-ils pas un piège tendu, prêt à faire trébucher les hommes ? Heureux celui qui ne se laisse pas griser par le parfum de ces jardins inconnus qui ne montrent que leurs fleurs et cachent leurs épines . . . »

— Je suppose que c'est assez clair, interrompit Martine, surtout venant après ce qui est écrit précédemment, après la prétendue pâmoison de la jeune fille . . . Oui, *prétendue*, il a eu le front d'écrire *prétendue !*

— Comment ! là aussi, c'est toi ? s'écria Prosper Delaunay qui, cette fois, commençait à avoir envie de rire.

— Ou, c'est moi, et si c'est ainsi que ce monsieur compte éclairer son public sur la vraie mentalité des jeunes filles de province, il mériterait que quelqu'un lui dise son fait . . .

— Tu as raison, ma nièce, et, là, je t'approuve. Nous en reparlerons . . .

— Comment, nous en reparlerons...

— Oui, ne trouves-tu pas qu'il serait temps de nous mettre à table ? Ni Françon, ni moi, ne sommes amoureux et nous ne saurions nous nourrir de litttérature ?

— Ma foi, je ne m'y entends guère, mais il me semble tout de même que ces articles ne sont pas mal brossés . . . Il a de l'avenir, ce garçon . . .

Françon venait de sortir d'une marmite un beau morceau de lard fumant. On sentait une délicieuse odeur de légumes bien mijotés, et Prosper, qui était, ce matin, l'auteur du festin, ne cachait pas son contentement de pouvoir enfin y faire honneur.

Martine, par contre, touchait à tout du bout des lèvres. Elle ne pouvait quitter des yeux les journaux froissés, relégués maintenant dans un coin de la pièce. Et voici qu'elle se demandait seulement comment ils pouvaient se trouver là, à six cents milles de Paris, dans ce chalet de paysan fermé au monde.

— Où avez-vous donc acheté ça ? dit-elle soudain à son oncle.

— Je ne les ai pas achetés, on me les a prêtés.

— Vous ne me direz pas qu'il y a des gens, à Vermette, qui reçoivent *La Plume ?*

— Mais, justement si . . .

— Mon oncle, n'exaspérez pas ma curiosité, je suis déjà si troublée, si lasse . . .

— Mon pauvre petit oiseau, va ! C'est très simple et je vais t'avouer tout de suite où j'ai pu me procurer si vite le journal de ton Chabrillan...

— Ne dites pas *mon* Chabrillan . . Chabrillan est à Mlle de Bourgneuf.

— Bien. Disons donc le journal de ton Gérard . . . Gérard est peut-être encore un tout petit peu à Martine . . . On tâchera en tout cas de s'en assurer . . .

— Vous . . .

— Donc, j'ai pensé que le seul endroit ici où l'on pouvait espérer trouver *La Plume*, fit Prosper, sans se soucier de la nouvelle interruption de sa nièce, était le Grand Hôtel de Vernette. Depuis deux ans que je leur ai cédé mon terrain pour la construction de leur bâtisse, je suis fort bien avec le directeur, qui me traite en ami. J'y suis passé ce matin. Depuis une huitaine de jours, l'hôtel commence à se remplir, Au salon de lecture, la première chose que j'ai trouvée, c'est *La Plume* d'avant-hier et celle de la semaine dernière . . « Un journal bien parisien », m'a dit M. Vermoz, le directeur, cela vous intéresse donc, père Delaunay ? — C'est seulement pour un petit renseignement, lui ai-je répondu. — A votre disposition, bien entendu, a-t-il ajouté, et si Mlle votre nièce, que je n'ai pas encore le plaisir de connaître, mais qu'on m'a diit être charmante, a envie de venir quelquefois lire dans nos salons, l'hôtel lui est ouvert . . . »

« Je te le dis en passant, conclut l'oncle Prosper qui, décidément, paraissait avoir une idée en tête, sans

qu'il soit possible à Martine de discerner laquelle.

Tout le reste de la journée se passa sans qu'un mot de plus fut prononcé sur la question soulevée par Prosper. Avait-il bien fait de raviver che Martine la plaie encore tout ouverte de son chagrin et d'y jeter le sel irritant de la prose du journaliste ? Quel but poursuivait-il ? S'il lui était impossible de le dire au moment du déjeuner, pendant lequel des projets encore confus se mêlaient dans sa tête, après un après-midi de réflexion, il en était arrivé à échafauder tout un petit plan, qui valait ce qu'il valait, et qu'il décida de soumettre à Martine dès le soir même.

Pendant plus d'une heure, après que Françon les eut quittés pour aller dormir, l'oncle et la nièce chuchotèrent à voix basse, sans qu'il soit possible, même au chat assoupi près de l'âtre, de comprendre leurs projets.

Lorsqu'il eurent fini, une sorte de flamme mystérieuse scintillait dans les yeux de Martine, tandis que Prosper bougonnait :

— Va te coucher, ma chérie. Tu te mettras à l'œuvre demain et tu verras bien si le Parisien est sensible à la leçon... Quant à moi, tu ne m'enléveras pas de l'idée que cette sorte de rancune que tu crois découvrir dans ses articles, c'est de l'amour qui s'ignore.

— Mais j'espère bien que non !

— Pourquoi ?

— Parce que je le déteste, moi, et que, même s'il m'aimait...

— C'est vrai, j'oubliais que tu le détesterais quand même... C'est bien cela que tu allais dire, n'est-ce pas ? fit Prosper, avec un sérieux imperturbable.

— Oui, mon oncle.

Chapitre XIV

VOILÀ votre courrier personnel, M. Chabrillan.

— Merci, mademoiselle Lucette.

La jeune secrétaire jette un dernier coup d'œil sur l'énorme paquet de lettres que le journaliste enfourne dans sa serviette, se réservant de dépouiller chez lui, une à une, toutes ces missives que sa naissante célébrité voit affluer chaque jour.

Depuis que ses articles paraissent dans *La Plume*, on lui écrit, en effet, d'un peu partout. Le lecteur a facilement cette manie de devenir écrivain lui-même et c'est un plaisir, pour lui, d'assurer le journaliste de sa sympathie ou de son admiration... A moins que, prenant parti, au contraire, contre ses idées, il ne lui témoigne son indignation ou son mépris.

Jusqu'à présent, faisant suite à son reportage sur la vie de province, les lettres que Chabrillan reçoit sont toutes empreintes d'une réelle admiration. Des provinciaux, eux-mêmes, lui ont écrit pour lui dire qu'ils ne lui tenaient pas rigueur de sa perspicacité ; il peut être certain, bien au contraire, de toute leur indulgence amusée. Cela devrait remplir Gérard de satisfaction.

Hélas ! cela le laisse, au contraire, assez froid. Il a d'autres pensées au cœur...

En tête-à-tête avec Gérard pendant le déjeuner qu'il est revenu prendre avec elle, Mme Briant l'interroge sur ses travaux actuels et sur ses projets. Elle trouve son fils de plus en plus taciturne et, particulièrement, depuis qu'il paraît avoir définitivement fixé son destin. Aujourd'hui, son humeur sombre semble avoir empiré sur celle des jours précédents.

Elle voudrait le distraire en le faisant parler de ses succès professionnels, mais Gérard n'est, décidément, pas très loquace... N'y tenant plus et pensant soulager son fils en abordant de front la question qui, croit-elle, le préoccupe, elle lui dit d'un ton très doux :

— Alors, mon grand ? Serait-ce l'amour qui te donne ce front soucieux ? Ne dois-tu pas voir Eliane, aujourd'hui ?

— Mais si, mère, je dois la voir aujourd'hui, comme tous les jours...

— Et c'est parce que le temps te dure jusqu'à ce soir que tu fais cette tête-là ?

— Quelle tête fais-je donc ?

— Une tête d'homme écrasé sous le poids des soucis ! Un fiancé ne doit pas avoir pareil visage.

— Je n'ai pas un visage analogue lorsque je suis avec Eliane...

— Ce qui veut dire que tu me réserves tes humeurs noires ?

— Chère maman ! Vous savez bien que non ! Mais Eliane est si enfant, si puérile, si enjouée que je dois sans cesse me mettre à son niveau si je veux continuer de lui plaire. Elle ne comprend pas qu'un homme ne pense pas sans cesse à s'amuser et à rire. La vie n'est cependant pas une succession de fox-trotts et de rumbas... Il est naturel que, de temps en temps, je rentre un peu en moi-même.

— Je t'approuve tout à fait, mon chéri... mais si Eliane, qui m'a fait le plaisir d'une visite, hier après-midi, a des airs un peu évaporés, ils m'ont paru vraiment superficiels. Je suis persuadée que Mlle de Bourgneuf fera une petite femme très attentive pour son mari et très sérieuse...

— Puissiez-vous dire vrai, maman.

— Comment ! Tu n'en es pas convaincu ?... Et tu l'épouses quand même ?...

— Vous savez bien que des raisons comme celles-ci n'ont aucune valeur à propos de mon mariage avec Eliane... C'est un banal mariage arrangé, non pas comme autrefois où les parents se mettaient d'accord avant même que les fiancés ne se soient aperçus, mais bien *arrangé* selon la mode moderne par les jeunes gens eux-mêmes. Avec Eliane, nous faisons une affaire qui a beaucoup d'avantages et quelques risques. Des imprévus aussi. L'amour, pour l'instant, reste en dehors de toute cette histoire. Pour ma part, du moins... Mais je ne désespère pas d'y arriver. Il y a même un gros progrès. J'arrive parfaitement à dire à Eliane que je l'aime... De là le penser il n'y a qu'un pas...

— Comme tu es drôle... bizarre... mon petit.

— Moi ? Pas du tout, maman... J'organise ma vie selon les principes que je vois couramment mettre en pratique autour de moi. Utilité d'abord... et qu'on ne me parle pas du reste...

— Mais... pourquoi cette amertume... Tu devrais vivre, en ce moment, la plus belle période de ta vie ! Les fiançailles ! Je me souviens, moi, que lorsque j'étais fiancée, il y avait pour mon cœur du soleil partout. Je riais pour un oui, pour un non. Il me semblait que le monde entier devait participer à ma joie. Lorsque ton père venait me chercher et que nous sortions ensemble, sous les yeux de mes parnts, j'avais l'impression que mon cœur allait éclater, tant ma joie était vive, ardente.

— Vous faisiez un mariage d'amour, vous...

— C'est bien vrai... Je regrette qu'il n'en soit pas de même pour toi...

— Mais puisque je vous dis, mère, que c'est en bonne voie ! Dans huit jours, je donne sa bague à Eliane... Elle sera heureuse comme une enfant. Comme une enfant insupportable, d'ailleurs, mais cela n'a aucune importance, car je n'ai pas l'intention de subir son caractère fantasque...

La chère maman branla la tête... Vraiment, Gérard lui faisait de la peine. Ce n'est pas ainsi qu'on doit aller vers le mariage. N'était-il pas de son devoir de le dissuader, tandis qu'il en était encore temps, de conclure une union si froide ? Et, d'autre part, pourtant, si c'était là le bonheur de son fils ? Après tout, Eliane était charmante, de bonne famille et riche... Elle l'aimait puisqu'elle avait demandé **elle-même à Gérard** de l'épouser. Pourquoi ne suivrait-il pas son destin ? L'amour viendrait...

Mme Briant garda pour elle tout ce qu'elle aurait pu dire... Le déjeuner achevé, la mère et le fils se rendirent dans leur salon où, par les fenêtres ouvertes, on apercevait la splendeur luxuriante du Luxembourg.

— Vous permettez, maman, que je lise mon courrier. C'est du courrier personnel qui n'a rien à voir avec mon travail actuel au journal... Je n'ai pas eu le temps d'en prendre connaissance ce matin.

— Mais fais donc, je t'en prie... Je t'apporte ton café sur la petite table, là, tout près de toi...

La vieille dame est allée chercher un tricot. Elle s'occupe du vestiaire des pauvres de sa paroisse et des livres de laines passent chaque année entre ses doigts agiles. Tout en faisant marcher ses aiguilles, elle jette de temps à autre un regard sur Gérard. Les quelques instants qu'il passe avec elle dans la journée lui sont infiniment doux. Elle aime cette intimité charmante avec ce fils délicat et tendre, intimité qui devient de plus en plus rare, sa situation l'obligeant à des déplacements fréquents, intimité dont elle pressent la fin prochaine avec le mariage de Gérard qui ne saurait tarder.

« Pourvu que cette petite sache le comprendre... Il mérite tant d'être heureux... »

Une douce tiédeur de juin monte de l'avenue et des jardins de l'Observatoire. Un moineau taquin dispute une becquée de pain à un gros pigeon gourmand qui vient de se poser sur le balcon aux arabesques sombres.

— Ah ! par exemple ! s'écrie soudain Gérard, toujours occupé à dépouiller son courrier... Je n'ai jamais reçu une lettre comme celle-là ! C'est trop drôle.

— De qui est-elle ?

— Elle n'est pas signée... Mais, lis, lis donc, maman. Ça t'amusera !

Gérard tend à sa mère une missive correctement écrite, qu'elle lit à haute voix...

« Monsieur le journaliste,

« Je lis avec le plus vif intérêt, depuis plusieurs semaines, vos articles sur la province. Je les lis avec d'autant plus d'intérêt qu'étant sans doute beaucoup mieux documentée que vous sur le sujet que vous avez l'audace de traiter je suis à même de relever dans votre texte, non seulement des inexactitudes grossières, mais aussi des fautes de jugement et d'interprétation impardonnables chez un écrivain qui se pique d'avoir du talent... »

— Il me semble qu'elle va un peu fort, la correspondante inconnue... « Qui se pique d'avoir du talent ». Voyez-vous ça !

Moitié vexé, moitié rieur, Chabrillan invite sa mère à continuer.

« Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je crois assez bien

SI VOUS AVEZ LE
RHUMATISME

DÉCOUPEZ CECI

Boîte gratuite de 75c à tous les malades

Dans l'état de New-York, à Syracuse, on a trouvé un traitement pour le rhumatisme dont des centaines de personnes disent qu'il donne des résultats splendides. On rapporte beaucoup d'exemples où un traitement de quelques jours seulement a apporté un prompt soulagement alors que tous les autres remèdes avaient échoué.

Il aide à expulser du système les déchets toxiques encombrants ; il le fait en agissant sur le foie et en stimulant l'écoulement de la bile, provoquant ainsi une évacuation régulière et effective par voie des intestins ; et il semble neutraliser l'acide urique et les dépôts de sel de chaux qui chargent le sang, embarrassent les reins et causent la raideur, l'enflure, etc. Les douleurs et la sensibilité paraissent souvent fondre et se dissiper.

Le traitement, d'abord introduit par M. Delano, est si bon que son fils a ouvert un bureau au Canada et veut que chaque Canadien qui souffre du rhumatisme ou qui a un ami qui en souffre obtienne un paquet de 75 cents — simplement pour prouver ce qu'il fera — avant de dépenser un sou. M. Delano dit : " Pour soulager le rhumatisme, quelles que soient la gravité, l'opiniâtreté, la durée du cas, et même après que tous les autres remèdes ont échoué, si vous n'avez jamais employé ce traitement, je vous enverrai un gros paquet de 75 cents à la condition que vous découpiez cet avis et que vous l'envoyiez avec votre nom et votre adresse. Si vous le désirez, vous pouvez nous envoyer 10 cents en timbres pour nous aider à payer l'affranchissement et la distribution. "

Adressez : F. H. Delano, 1768-E Edifice Mutual Life, 455 rue Craig Ouest, Montréal, Canada. Je ne peux envoyer qu'un seul paquet à la même adresse.

GRATIS DELANO'S RHEUMATIC CONQUEROR

Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle**, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

AGENTS SECRETS

Hommes de 17 ans et plus demandés immédiatement pour s'entraîner Détectives (Secret Service). Cours par correspondance. Pour renseignements gratuits, écrivez à M. S. Julien, Boîte 25, Station T. Montréal.

connaître, par contre, les jeunes filles de province, étant l'une d'elles, parmi l'innombrable légion qui les compose. Je ne sais qui s'est chargé de faire votre éducation provinciale, mais une conclusion s'impose : c'est que le maître était mauvais ou que l'élève n'a rien compris à tout ce qu'il a vu et entendu ! Dans les deux cas c'est toute votre enquête qui est à refaire. On ne berne pas ainsi le public.

« Il reste beaucoup à dire sur les jeunes filles de province. Peut-être pourrais-je vous apprendre sur elles des choses essentielles que vous ignorez, mais, pour cela, il ne faudrait pas avoir un esprit superficiel comme celui que je soupçonne en vous . . . »

— Elle ne me ménage pas, la jeune fille de province !

— Il me semble !

« . . . Et ne pas vous dire que le sujet est épuisé parce que vous êtes arrivé à écrire tant bien que mal . . . »

— Tant bien que mal ! Elle dit tant bien que mal ? Vous êtes sûre, maman ?

« . . . A écrire, tant bien que mal un nombre de lignes déterminé. Si vous étiez curieux, monsieur le journaliste, vous n'arrêteriez pas si vite votre documentation . . . Croyen-en

« UNE LECTRICE INCONNUE. »

— Voilà, sans doute, une jeune fille qui a été vexée par les derniers mots de ton article de dimanche, fit Mme Briant, qui n'avait qu'à moitié envie de rire.

— Vexée ou non, j'ai dit, des jeunes filles de province, ce que j'en pensais exactement. Ce n'est pas cette pimbêche qui me fera changer d'avis. D'abord, où habite-t-elle, cette bas-bleu qui ne permet de faire des observations aux journalistes ? Donnez-moi la lettre, maman . . . Grand Hôtel de Vernette, Haute-Savoie. Jamais entendu parler de ça ! Vous connaissez, maman ?

— Ma foi, non ; mais te voilà bien troublé à cause d'une fausse note, la seule, qui te parvienne dans tout un concert d'éloges . . .

— Troublé ! Peuh ! Vous me connaissez bien mal, maman . . .

Puis, après un silence :

— Pourtant, si elle avait raison, cette chipie . . . si j'avais trompé mes lecteurs . . .

Et c'est toute la conscience professionnelle de Chabrillan qui est en tumulte, tandis que son cœur bat d'une manière inattendue.

•

Comme il l'avait dit à sa mère, Gérard devait, en effet, voir Eliane le soir même. La jeune fille avait manifesté le désir d'aller passer sa soirée dans un cinéma des Champs-Elysées où l'on donnait un nouveau film. Gérard était venu la chercher chez elle aussitôt après le dîner et ils étaient allés ensemble, à pied, jusqu'à la salle de spectacle choisie par Eliane. Ce n'était qu'à deux pas de l'avenue d'Iéna et, après une journée d'assez forte chaleur, ces quelques minutes de marche au vent tiède, dans la plus belle avenue du monde, parurent très agréables à Gérard.

Eliane était, comme toujours, fort élégante et quelques passants se retournaient sur l jeune couple, ce qui faisait frémir d'aise la fille de la marquise de Bourgneuf . . .

Moins vaniteux, Gérard souriait pourtant à Eliane, mais sans parvenir à effacer cette expression de gravité, imprimée désormais sur ses traits et qui ne le quittait plus .

. . . Assis confortablement dans leurs fauteuils, les deux fiancés voient défiler maintenant les actualités de la semaine. Les matchs de football, les concours d'élégance, les discours politiques alternent avec le plus grand incendie de Madrid, un raz de marée au Japon, les essais de la locomotive la plus « vite » du monde aux Etats-Unis . . .

Puis, après un dessin animé, commence le grand film.

— Chance ! Henri Ramure fait partie de la distribution, fait soudain Eliane.

— C'est un de vos amis ? questionne Gérard avec indifférence.

— D'où sortez-vous, vous ? Il n'est pas besoin d'être de ses amis pour connaître le nom de Ramure.

— Je ne vais pas beaucoup au cinéma, moi, vous savez . . .

— C'est égal, Ramure . . . Depuis sa création du prince Limosky, tout le monde le connaît . . .

— Le prince Limosky, dites-vous ? Ah ! c'est lui qui faisait le prince Limosky ? . . .

— Cela vous dit, tout de même, quelque chose, cette fois, fit Eliane, ironique. Quoique vous soyez ignorant comme un journaliste, vous avez tout de même vu le film du prince Limosky ? . . .

— Moi, jamais de la vie . . .

— Alors, comment le connaissez-vous ?

— J'en ai entendu parler. Il était très bien, n'est-ce pas, ce film ?

— Qui vous a dit ça ? au contraire, à faire pleurer toutes les midinettes du monde entier.

— Ah ?

— Seulement, Ramure y était beau à vous rendre folle . . .

— Ah ! oui ?

Dans le film d'aujourd'hui, l'ex-prince Limosky est non moins séduisant.

— Je ne comprends pas que des jeunes filles se passionnent ainsi pour des acteurs de cinéma, fait, une fois le spectacle terminé. Gérard à Eliane sans dissimuler une certaine humeur.

Il est toujours désagréable, à un homme, d'entendre louer, en sa présence, un autre homme, surtout pour des qualités qu'il juge inférieures, comme celles d'un beau physique ou d'un talent seulement à la mode.

— Vous ne comprenez pas un mot aux jeunes filles, mon pauvre ami ! répond Eliane du tac au tac . . . Ce n'est pas étonnant que vous ne compreniez pas cela non plus . . .

— Merci pour l'opinion que vous avez de moi . . .

— Ce n'est pas pour vous vexer, mon petit Chabrillan, mais depuis quelque temps vous êtes devenu un tel bonnet de nuit qu'on se demande avec inquiétude, autour de moi, si je ne suis pas condamnée à mourir d'ennui auprès de vous . . .

— Qui est cet « autour de moi » ?

— C'est une façon de parler . . .

— Grosmann . . . peut-être ? . . .

— Vous allez faire le jaloux, maintenant ?

— Moi ? vous pouvez bien garder tous les amis que vous voudrez . . . Vous croyez qu'un lourdaud comme Grosmann m'inquiète une minute ? Vous resteriez trois jours seule avec lui, dans une île déserte, cue je ne serais pas encore jaloux de lui.

— Merci pour moi, cette fois . . .

— Il n'y a pas de quoi.

Dans le flot de lumière qui inonde les Champs-Elysées à onze heures et demie du soir, Gérard et Eliane forment un couple qui se confond avec les autres. Leurs soucis ne sont peut-être pas très différents de ceux qui occupent les hommes et les femmes qu'ils croisent . . . L'égoïsme, l'amour-propre blessé, l'inconséquence règnent en maître chez les malheureux humains. Eliane et Gérard sont deux pauvres petites choses que le destin malmène et qu'il semble choisir pour jeu, afin d'essayer sa force et sa fantaisie.

Décidément, le tête-à-tête ne vaut rien pour eux . . .

Les cafés, très animés le soir aux Champs-Elysées, laissent déborder la marée humaine de leurs terrasses jusqu'au milieu du trottoir. L'un d'eux paraît à Eliane particulièrement brillant. Elle jette sur les consommateurs qui devisent gaîment aux tables avancées, des coups d'œil d'envie. Les glaces paraissent succulentes et les jus de fruits désirables après cette soirée en vase clos.

Gérard a compris la secrète pensée d'Eliane avant que celle-ci ait pris la peine de la formuler.

— Voulez-vous que nous nous arrêtions ici un instant ? dit-il à la jeune fille.

La décision n'est pas longue à prendre. Parmi les couples attablés Eliane et Gérard se faufilent à la recherche d'un coin libre . . .

Soudain, ils s'entendent interpeller. Tout près d'eux, un jeune homme est seul à une table devant une boisson glacée.

— Grosmann ! Quelle surprise !

Le visage d'Eliane s'est soudain illuminé. A trois, cela va être beaucoup plus gai. Quelle chance inespérée d'avoir trouvé précisément Grosmann, dans son désœuvrement habituel, assis à cette terrasse . . .

Bien entendu, Eliane ne songe pas à chercher une autre table. Grosmann interroge les fiancés sur ce qu'ils désirent consommer. Il tient absolument à les inviter. Cela ne plaît pas à Gérard. Le fils du banquier est loin de lui être sympathique pour plusieurs raisons, dont la principale est qu'il n'a pas cessé, depuis les fiançailles d'Eliane, de garder avec elle ce ton, mi-flirt, mi-camaraderie, que Gérard juge inconvenant.

Il subit, ce soir, ce voisinage, mais lorsque Mlle de Bourgneuf sera sa femme, il ne compte pas garder le riche désœuvré parmi ses intimes.

— Alors, à quand ce mariage ? vient précisément de demander celui-ci à Eliane, comme s'il s'agissait d'un simple événement mondain les intéressant au même titre.

— Vous êtes bien pressé ! s'écrie Eliane, très en train. Nous sommes à peine fiancés, voyons ! Chabrillan ne me donne sa bague qu'à la fin de la semaine, n'est-ce pas, Gérard ?

— C'est exact ! Vous avez hâte, Grosmann, d'assister « au grand mariage bien parisien », auquel tout Paris s'attend en voyant le nom d'Eliane de Bourgneuf et le mien réunis. Eh bien ! mon vieux, je décide que nous nous marierons dans la plus stricte intimité ! Huit personnes en tout : la marquise de Bourgneuf et ma mère, les quatre témoins, Eliane et moi, bien entendu !

— Vous oubliez M. le curé et le suisse . . .

— Je vous les concède . . . Quant à la date, personne ne la saura ! . . .

— Vous feriez ce coup-là, Chabrillan ?

— Pourquoi pas ?

Eliane tient à assurer Grosmann qu'il ne s'agit là que d'une plaisanterie, d'une boutade. D'ailleurs, ajoute-t-elle, c'est elle qui décidera de tout . . .

— Je le crois aisément, confirme l'ami avec un coup d'œil de biais pour Gérard.

Celui-ci paraît d'ailleurs en dehors de la conversation. Depuis quelques secondes, son front s'est marqué de deux rides profondes.

— Dites donc, Grossman, au lieu de parler comme un niais, vous ne pourriez pas me donner un petit renseignement, vous qui connaissez tout ?

— Volontiers. Théâtre, sport ? . . .

— Non, géographie. Connaissez-vous un patelin qui s'appelle Vernette ?

— Vernette . . . Vernette ? Attendez . . . Vernette, je crois bien que c'est en Bretagne . . .

— Non, c'est en Haute-Savoie. A ça près ! . . .

— Puisque vous le saviez, pourquoi le demandez-vous ?

— Pour savoir si vous en auriez entendu parler, par hasard. Il paraît y avoir un grand hôtel.

— Qu'est-ce qui se passe à Vernette ? questionne Eliane, intriguée.

— Oh ! rien du tout . . .

— Alors, pourquoi ces questions...

— Un journaliste a tout de même le droit d'essayer de s'instruire . . . vous êtes drôle !

— Il y a le Bottin ou l'indicateur des chemins de fer . . . où le Michelin, répond-elle sèchement.

— Au fait, c'est vrai ! s'écrie Chabrillan, le plus sérieusement du monde.

Et la soirée continue . . .

•

Lettre de Geneviève Gibert à Martine Delaunay

« Ma chère petite cousine,

« Tes lettres sont toujours les bienvenues, car la maison est bien vide sans toi, malgré toutes les occupations occasionnées par mon prochain mariage. Tu ne te figures peut-être pas tout ce qu'il y a à faire, en effet, quand on veut veiller à tout soi-même. Si nous nous marions, décidément, au mois de septembre, comme cela semble se confirmer, je voudrais faire faire, d'ici là, quelques transformations dans la maison. Un jeune ménage ne peut pas s'installer complètement dans le même cadre que ses parents, aussi papa a-t-il songé à nous donner entièrement le premier étage. Ma chambre serait transformée et la tienne serait pour nous un petit salon. La lingerie, qui est à côté, serait arrangée en salle de bains. Nous aurions ainsi un vrai petit appartement pour nous seuls. Ernest et moi. Un vrai nid d'amour !

« Tu te demandes, sans doute, ce que tu deviens dans cette combinaison, ma chérie ? Papa, qui pense toujours beaucoup à toi, a décidé de faire plafonner et transformer pour toi la grande pièce du second. Tu y seras tout à fait tranquille sans être gênée, par les allées et venues de notre ménage et les cris de nos bébés, si Dieu veut que, plus tard, nous en ayons.

« Les travaux vont bientôt commencer et, lorsque tu rentreras, tu pourras prendre immédiatement possession de ton nouveau domaine. J'espère que ce sera prochainement, ma chère Martine. Tes lettres respirent le contentement et je ne doute pas que ta santé soit excellente. Il n'y a rien de tel qu'un changement d'air pour vous remettre d'aplomb. Ernest me le disait encore, l'autre jour, avec son grand bon sens.

« Bien entendu, nous parlons souvent de toi ensemble. Nous formons même des projets pour essayer de te garder auprès de nous . . .

« Ernest a rencontré, hier, le petit Tibaudet. Leur sympathie réciproque ne fait que s'affirmer. Comme ce serait gentil, deux amis qui deviendraient cousins et nos deux ménages

unis, comme nous le sommes nous-mêmes !

« Papa me charge de te dire qu'il ne veut te forcer en rien et qu'il te laisse absolument libre quant à la date de ton retour.

« Bien entendu, je souhaite, pour ma part, que ce soit le plus tôt possible. Nos longs bavardages me manquent. Il y a des nouvelles dans la ville. La fille du pharmacien vient de se fiancer avec un sous-officier aviateur qu'elle rencontrait chez sa tante quand elle allait à Dijon. Quelle cachottière, tout de même ! Personne ne savait rien. Pas même ses parents. Quant au fils aîné du conservateur des hypothèques, il vient d'être encore *collé* à son baccalauréat. Je crois que cela va faire une histoire dans la famille ! On en parle dans les salons ! Il paraît que son père a pris une colère . . .

« Mais ce sont là des petits potins qui, pour passionnants qu'ils soient, ne doivent plus beaucoup t'intéresser. Te voilà devenue tout à fait montagnarde et pleine d'admiration pour les Savoyards. Nous sommes heureux, papa et moi, que tu t'entendes très bien avec ton oncle Prosper. Ta dernière lettre ne nous parlait que de lui . . .

« Si nous n'étions pas si sûrs de ton affection, ma chérie, nous penserions que tu préfères être à Vernette qu'à Villeneuve . . .

« Nous attendons cependant avec impatience ton retour et t'envoyons, papa et moi, nos meilleurs baisers. Ernest ajoute à cet envoi ses bonnes amitiés. (Si tu voyais en ce moment ton futur cousin, tu le trouverais superbe dans un beau costume neuf qu'il vient de se faire faire aux Nouvelles Galeries . . .)

« Encore mille baisers.

« Ta cousine,

« GENEVIÈVE. »

Martine sourit doucement.

« Toujours la même admiration pour Ernest ! murmura-t-elle. Comme Geneviève est heureuse ! »

La lettre de sa cousine ne lui apportait, pourtant qu'une joie mitigée, car la pensée de son retour à Villeneuve, aussi vague qu'elle fût encore, était loin de lui être agréable. Elle savait bien que, désormais, Ernest seul compterait dans la famille . . . Voici qu'on la reléguait déjà au second étage, à côté de la chambre de la domestique . . . Quel allait être, désormais, son rôle dans la maison ?

Elle se voyait devenir vieille fille auprès du ménage qu'elle aiderait dans l'éducation de ses enfants . . . Tâche délicate, occasionnant plus de désagrément que de joie . . . Certes, elle aimait beaucoup son oncle Gibert et Geneviève, mais combien il lui était dur de renoncer déjà, — si jeune ! — pour elle-même, à toute joie personnelle.

Renoncer ? Qui donc parlait de cela ?

Encore dans sa chambre, quoique prête depuis longtemps, mais s'étant complu à lire et à relire la lettre de Geneviève, que le courrier du matin lui avait apportée, Martine entendit dans l'escalier le pas lourd mais encore alerte de son oncle Prosper.

Un petit coup frappé à la porte et le vieil homme est là. Il embrasse sa nièce sur les cheveux, s'inquiète de sa santé, puis, comme s'il ne venait que pour cela, il questionne :

— Alors, ta lettre est faite ? Le courrier part dans une demi-heure . . .

C'est le car qui emporte les lettres vers « la ville », dans la vallée, car, bien entendu, Vernette n'a pas de bureau de postes.

— Vous croyez vraiment que je doive écrire encore, mon oncle ? . . .

— Mais, bien entendu, je suis sûr que nous ne lui avons pas dit toutes ses vérités, à ce garçon . . .

— Il me semble que, dans notre lettre d'hier, nous sommes cependant allés un peu fort . . .

— Mais pas du tout ! Nous avons seulement essayé de lui faire comprendre le vrai caractère de la jeune fille de province . . .

— Ce qui voulait dire que toute son enquête était un tissu de fausse-tés . . .

— C'est bien ce que tu affirmes, il me semble . . .

— Certainement, mon oncle . . . fait Martine vivement.

— Eh bien ! il est excellent que les journalistes soient éclairés par d'autres personnes que par eux-mêmes. Chabrillan te sera sans doute reconnaissant un jour de lui avoir montré l'erreur qu'il y a à se laisser uniquement guider par le sentiment . . . ou le ressentiment !

Martine regarde son oncle avec un pauvre petit air d'oiseau effarouché.

— Mais puisqu'il ne saura jamais que c'est moi qui lui écris ! Tout cela ne sert pas à grand'chose.

L'oncle Prosper prend un air mystérieux, comme s'il venait d'être effleuré par une intuition dont il ne veut rien dire encore.

Il croit qu'en amour il existe des courants inconnus dont nous sommes les propulseurs inconscients et que certains êtres, en apparence très éloignés l'un de l'autre, se rapprochent sans s'en apercevoir jusqu'au jour où ils se retrouvent. Il leur semble alors ne s'être jamais quittés.

— Laisse faire la Providence, ma petite Martine, tu n'as certainement pas dit encore à M. Chabrillan tout ce que tu as sur le cœur. Ces lettres, signées d'une lectrice inconnue, t'en offrent le moyen. Il faut toujours se libérer de ce qui est trop lourd à nos épaules, crois-moi . . .

Et, posant tendrement sa main sur celle de Martine :

— As-tu ton papier à lettres ?

La jeune fille va chercher, dans un sous-main, quelques feuilles portant l'en-tête du Grand Hôtel. Prosper a obtenu très facilement de son ami M. Vermoz ce don gracieux qui permet à sa nièce de garder un incognito élégant.

Docilement, Martine prend une de ces feuilles, trempe son porte-plume dans l'encrier.

Et la douce collaboration commence . .

« Si je vous écris pour la cinquième fois, monsieur le journaliste, c'est pour vous dire . . . »

Bien vite, Martine n'a plus besoin de l'aide de son oncle pour continuer son impertinente missive. Il y a des mots qui viennent tout seuls, et Prosper le voit si bien qu'il prend le premier prétexte pour s'éclipser.

— Je reviendrai chercher ta lettre dans un moment . . .

— C'est cela, mon oncle . . .

Et Martine découvre pour Chabrillan la richesse insoupçonnée enfouie au plus profond du cœur des jeunes filles :

« Hardies par timidité, coquettes par désœuvrement, tendres par besoin de s'épancher, assoifées d'amour à cause de cette solitude du cœur dans laquelle certaines d'entre elles se sentent plongées . . . qui oserait porter, sinon vous, monsieur le journaliste, un jugement sans bonté sur ces jeunes fleurs qu'un rayon de soleil suffira à épanouir, une averse à faner . . .

« Nous ne sommes meilleures, ni pires que les autres . . . Je crains seulement que votre expérience soit un peu courte, de nos âmes secrètes et pourtant prêtes à se livrer si l'on sait se pencher sur elles avec délicatesse . . . Mais sans doute trouvez-vous que cette expérience, qui est la vôtre et dont je parle, est bien suffisante pour écrire un article de journal, que vous n'avez d'autre ambition que celle de plaire à vos lecteurs et que, pour ce qui est du cœur des jeunes filles, vous vous en moquez bien, hormis d'un seul, très parisien, celui-là . . . »

Chapitre XV

"C'EST formidable quand même ! » ne put s'empêcher de s'écrier Chabrillan, lorsqu'il arriva à ce passage de la lettre qui lui fut remise le lendemain, aux bureaux de rédaction de *La Plume*.

Depuis cinq jours, qu'il recevait quotidiennement une missive signée de la « lectrice inconnue » du Grand Hôtel de Vermette, il n'attendait plus d'être chez lui pour en briser l'enveloppe et en dévorer le contenu.

Tour à tour ardente et sévère, douce ou violente, se servant d'un style imagé et délicieux dans lequel il n'était pas difficile de découvrir une âme tendre et blessée, la jeune fille, — ou la vieille fille ! cela n'aurait pas étonné Chabrillan que sa correspondante fut une laissée pour compte du marché matrimonial ! — qui prenait avec tant d'intérêt la défense de ses sœurs de province, ne manquait pas de l'intriguer beaucoup.

Cette lettre, qui arrivait chaque jour, il faut avouer qu'il aurait été presque déçu qu'elle ne fût pas dans son courrier. Il l'attendait maintenant avec une impatience fébrile qui n'aurait pas manqué de surprendre beaucoup ses intimes s'il leur en avait fait la confidence. Mais il s'était bien gardé d'en parler autour de lui, si ce n'est à sa mère, qui était présente lorsqu'il avait décacheté la première de ces lettres.

Eliane, surtout, s'il avait eu l'imprudence de lui parler de cette lectrice assidue et consciencieuse qui ne craignait pas de refaire en somme tout le travail de l'enquêteur et du journaliste, Eliane, bien sûr, n'aurait pas manqué de se moquer de lui d'abord et d'elle ensuite . . . Or, Gérard voulait être seul à juger sa correspondante. Il n'avait jamais été indifférent lorsqu'il s'agissait de la découverte d'une âme féminine et, aussi osée que lui parût cette manière et se mettre en avant pour en « remontrer » à un homme dont la voix comptait tout de même dans la presse, il n'était pas sans reconnaître que toutes les lettres reçues dévoilaient une intelligence très claire, un jugement fort sain, une sensibiité toute neuve.

Cette constatation seule suffisait d'ailleurs à l'exaspérer, car elle lui prouvait très clairement que lui-même était en faute.

Sa faute, quelle était-elle ?

Mais simplement d'avoir parlé contre sa pensée . . . Toutes les notes qu'il avait prises à Villeneuve étaient loin de contenir pareille ironie vis-à-vis des jeunes filles de province . . . Il se rappelait avec émotion quelques phrases jetées sur le papier lorsqu'il venait de quitter «le bouton de rose».

Ce n'est donc que pour se défaire du charme exercé sur lui par Martine Delaunay qu'il avait remanié certains passages de ses articles, au point de les déformer. Et c'est précisément toutes ces retouches, toutes ces retouches *qui ne correspondaient*

MUM PROTÈGE VOTRE CHARME, IL EST *Prompt et Efficace !*

Plus que tout autre désodorisant des aisselles, Mum est employé par les vedettes de cinéma, ménagères, gardes-malades, employées de bureau, écolières

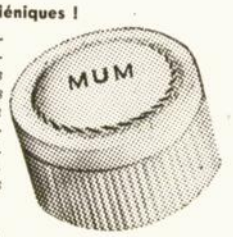
MÊME une jeune fille très propre peut incommoder si elle se fie au *bain seul* pour faire disparaître l'odeur. Le bain n'enlève que la transpiration *passée*, mais il n'empêche pas les odeurs *à venir*. Mum le *peut* ! Pour les aisselles, il faut toujours Mum, afin de vous donner la propreté durable indispensable à toute jeune fille.

Procurez-vous chez le pharmacien un pot de Mum — il a tout ce qu'il faut pour protéger votre charme ! . . . RAPIDE — s'applique en une demi-minute . . . NON DOMMAGEABLE pour les tissus. Vous pouvez appliquer Mum même *après* vous être habillée ! . . . SUR — La protection du Mum dure tout le jour ou toute la soirée sans empêcher la transpiration naturelle. Pour prévenir toute odeur, fiez-vous toujours à Mum. Les jeunes filles du grand monde se servent de Mum après chaque bain et avant de sortir. Ainsi, elles ne risquent pas d'incommoder ceux dont elles recherchent l'amitié !

LE BAIN NE SUFFIT PAS — IL FAUT DU MUM

Pour serviettes hygiéniques !

des milliers de femmes emploient toujours Mum sur les serviettes hygiéniques parce qu'elles en connaissent la douceur et la sécurité. Evitez les ennuis. Servez-vous toujours de Mum !



MUM FABRICATION CANADIENNE

ELIMINE L'ODEUR DE LA TRANSPIRATION

pas à sa pensée, que la clairvoyance lectrice inconnue relevait.

Au mécontentement de soi vient s'ajouter pour Gérard l'humeur causée aujourd'hui par le fait que la « pimbêche » de Vernette a l'air de faire des allusions à sa vie privée.

C'est ce qui lui a arraché tout à l'heure cette exclamation :

« C'est formidable quand même ! »

« Le cœur des jeunes filles, vous vous en moquez bien, hormis d'un seul, très parisien, celui-là . . . »

« De quoi se mêle-t-elle, cette fois, de quoi se mêle-t-elle ? Il n'est plus question du journaliste Chabrillan, mais de moi-même, Gérard Briant, fiancé à une jeune fille de Paris. Elle est bien au courant, décidément . . . »

Toute la journée, Gérard a remâché les termes de la lettre. A la moindre minute de liberté d'esprit, c'est vers la « lectrice inconnue » que sa pensée s'en est allée, non sans un énervement, sans cesse croissant, de se sentir le jouet d'une nouvelle idée fixe qui vient s'accrocher sur *l'autre*.

L'autre . . .

Car tout cela, c'est *autour* de Martine, *près* de Martine, *à cause* de Martine, que cela se joue . . . Toute cette enquête, dont il voudrait ne plus entendre parler (qu'on l'envoie donc à Addis-Abeba, pour enquêter sur les jeux des petits Ethiopiens !), toute cette enquête, qui est maintenant finie, classée, écrite, parue, c'est Martine qui en est le point central, qui la domine, qui l'absorbe . . .

Que tout cela est insupportable, angoissant, odieux, lorsqu'il songe que, dans trois jours exactement, il va remettre à Eliane la bague qui doit sceller leur accord ! Ah ! le beau fiancé !

Le cœur « bien parisien, celui-là . . . » peut être fier de sa conquête.

« Si demain, *elle* me parle encore de mes affaires personnelles, ce sera la dernière lettre que je lirai d'elle pense Gérard qui, le soir, ne peut s'endormir. Je *les* mettrai dorénavant au panier sans les regarder. »

Il ne doute pas un seul instant de recevoir, les jours suivants la lettre attendue, redoutée, souhaitée . . . oui, souhaitée, ô combien !

Or, le lendemain matin, en arrivant à son bureau, il est fort surpris de ne pas trouver dans son courrier la missive portant le cachet de la Haute-Savoie.

— C'est tout ce qu'il y a pour moi, aujourd'hui ? demande-t-il à la secrétaire.

— Monsieur Chabrillan a encore un plus gros paquet de lettres que d'habitude . . . répond-elle, surprise.

En effet, les correspondants et les correspondantes ne manquent pas! Ce qui manque à Gérard, c'est la petite écriture fine, à la fois si modeste et si audacieuse qui, depuis cinq jours, le trouble étrangement.

« Ce sera pour ce soir . . . » pense-t-il.

Mais les courriers du soir n'apportent pas davantage à Gérard ce qu'il attend.

Tout une nuit à passer avant que la jeune secrétaire ne remette le lendemain à Chabrillan son paquet de lettres quotidiennes ! Car il ne met pas en doute, cette fois, après un jour d'interruption, l'arrivée de la missive de Vernette. Toute une nuit!

Mais à la même question faite le lendemain matin :

— C'est tout ce qu'il y a pour moi ? . . .

Est faite la même réponse :

— Mais oui, monsieur Chabrillan... Monsieur Chabrillan a beaucoup de lettres, pourtant . . .

Cette petite employée ne comprend rien ! . . . Ne voit-elle pas que toutes ces lettres, oui, toutes, sans exception, le laissent indifférent ! La seule qui lui importe n'est pas là . . .

Chacun put dire, ce jour-là, que Chabrillan n'était pas « à toucher avec des pincettes ». On l'entendit, à *La Plume*, claquer les portes et gourmander son personnel au point d'en laisser ébahis ses plus sérieux et ses plus fidèles collaborateurs.

— Qu'est-ce qu'il a, aujourd'hui, Chabrillan ? disait-on à mi-voix, mais sans oser lui formuler d'interrogations.

Sa mère, par contre, avec laquelle il n'est pas possible de feindre, n'hésita pas à lui poser la question qui s'imposait, la même, bien entendu :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Qu'est-ce que j'ai ? Je me demande, en effet, ce que tout le monde a aujourd'hui à me regarder d'un air bizarre . . . Je n'ai rien ! Vous avez compris, maman ?

Peu habituée à être rabrouée par son fils, Mme Briant ne souffla plus mot, se contentant de regarder parfois Gérard à la dérobée.

« Il est en pleine crise, ce petit ! pensait-elle. Lui, si raisonnable, si bien équilibré d'habitude . . . »

Elle voudrait faire quelque chose pour lui, mais elle a trop d'expérience pour ne pas savoir que, dans la vie, il est des moment où les meilleurs conseils ne servent à rien.

Elle a confiance dans le bon sens de son fils et elle ne peut croire à la faillite de sa raison.

« Il y a quelque chose qui ne marche pas, c'est certain », pense-t-elle encore lorsque Gérard l'a quittée, après le déjeuner, en lui disant qu'il ne rentrera pas avant minuit.

Il doit, en effet, aller passer la soirée chez la marquise de Bourgneuf . . . Soirée interminable, pendant laquelle son air sombre et distrait n'est pas sans provoquer aussi de nombreux commentaires.

— Pas rigolo, ce soir, le Chabrillan ! fait à Eliane, Grosmann qui était invité, bien entendu, et qui, comme toujours, par le dernier.

La jeune fille hausse les épaules.

— Si c'est l'amour qui le rend ainsi, toutes mes félicitations, Eliane.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, vous, et laissez mon fiancé tranquille !

— C'est égal ! je ne crois pas que, si j'étais à la place de Chabrillan, je ne ferais pas cette tête-là . . .

— Mais vous n'y êtes pas, Grosmann . . .

— Hélas !

Elle lui ferme la porte au nez.

— Alors, de bague, toujours pas ? dit la marquise de Bourgneuf à sa fille, lorsque celle-ci revient près d'elle.

— Je vous ai déjà dit, maman, que Gérard ne me la donnerait que le quinze . . . le dimanche quinze . . .

— Eh bien ! c'est . . .

— C'est après-demain, maman. Aussi j'ai fait quelques invitations à dîner pour fêter l'événement . . .

— Grosmann, bien entendu . . .

— Pourquoi, bien entendu ?

— Parce qu'on le voit plus souvent ici que ton fiancé . . .

— C'est un excellent camarade, très amusant . . .

— Plus amusant, en effet, que ton journaliste ; ce qu'il peut être assommant, en ce moment, ce garçon-là . . .

La marquise réprime un bâillement qui n'est peut-être que rétrospectif. Elle souhaite bonne nuit à sa fille, et chacune se retire dans son appartement, tandis que le valet de chambre fait le tour des salons pour éteindre les dernières lumières et donner de l'air aux fleurs qui penchent leurs têtes au-dessus des vases de prix.

Si le jour suivant Chabrillan fit une courte apparition aux bureaux de *La Plume*, ce ne fut que pour y constater une fois de plus l'absence de la lettre attendue.

Le désir de revoir, une fois encore, l'écriture de sa lectrice inconnue, était devenue chez lui une telle obsession qu'il n'avait pu dormir de la nuit à la seule pensée qu'elle avait désormais cessé toute correspondance et que, satisfaite de lui avoir dit ses quatre vérités, elle était bien en train de se moquer de lui sous le couvert de son incognito.

Son énervement alla croissant jusqu'à l'heure où, certain que le dernier courrier de la journée ne lui apportait rien (il était passé pour cela aux bureaux du journal le samedi après-midi, chose qui ne lui arrivait jamais !), un profond abattement lui succéda.

Il fit dire à sa mère qu'il ne dînerait pas avec elle le soir, et il passa sa soirée et sa nuit à remuer des pensées contradictoires qui l'amenèrent au petit matin dans un tel état d'exaltation, que certainement, personne n'aurait pu croire qu'il s'agissait du même Chabrillan connu pour son calme !

Un court sommeil le reposa alors, et comme si c'était en dormant que sa décision avait été prise, aussitôt éveillé, il se mit en devoir d'écrire un mot à sa mère. Puis il s'habilla et, quoique l'heure fût assez matinale, il quitta la maison.

— Mon fils est déjà sorti ? dit Mme Briant à sa domestique, tandis que celle-ci lui apportait son petit déjeuner.

— Oui, madame, et c'est en partant que M. Gérard m'a priée de remettre cette lettre à Madame.

La chère maman lut la courte missive de son fils, qui n'avait rien pour la surprendre, car elle était habituée aux absences fortuites de Gérard. Il était assez indépendant d'ailleurs pour n'avoir pas besoin de mettre sa mère au courant de ses moindres déplacements. Cette marque de déférence, vis-à-vis d'elle, lui prouvait seulement, une fois de plus, le respect qu'il avait pour elle et la tendre affection dont il l'entourait.

« Ma chère maman, disait-il, ne vous inquiétez pas si vous ne me voyez pas rentrer ce soir. Je dois absolument mettre au point une question qui me préoccupe depuis quelque temps. Je vous embrasse.

« GÉRARD. »

« C'est pourtant ce soir qu'il doit remettre sa bague à Eliane, pensa Mme Briant, qui depuis trois jours renonçait à comprendre la conduite de Gérard. C'est vrai qu'il ne parle pas de quitter Paris . . . Pourquoi avais-je pensé qu'il s'agissait d'un voyage ? »

Un peu intriguée tout de même, la vieille dame ne partit pas pour la messe sans passer par la chambre de son fils. Dans le placard où il rangeait ses affaires de voyage, elle ne put que constater l'absence d'une petite valise qui lui servait lorsqu'il faisait de courts déplacements.

Chapitre XVI

LE CAR met combien de temps pour monter jusqu'à Vernette ?

— Une heure et demie, environ . . .

— Mais alors, c'est un coin absolument perdu ! A une heure et demie du chemin de fer ! On se demande qui peut aller là !

— A peu près personne, avant la construction du Grand Hôtel, mais maintenant, Vernette est au contraire assez fréquenté . . . C'est tellement beau, là-haut, monsieur . . .

Le jeune homme s'est assis à côté du chauffeur tandis que les quelques voyageurs, qui sont descendus avec lui du train, prennent place derrière eux, sur les banquettes tendues de molesquine noire.

— Je suppose que, vous-même, c'est au Grand Hôtel que vous allez? reprend le chauffeur, qui ne demande qu'à continuer la conversation avec ce touriste à la physionomie ouverte, au parler sans façon.

— Oui, c'est au Grand Hôtel . . .

— Il n'y a que là, d'ailleurs, que l'on puisse séjourner à Vernette ; le reste . . . des maisons de paysans. Mais, alors, un paysage, monsieur, vous verrez ça !

Après neuf heures de chemin de fer, la promenade semble agréable au voyageur qui contemple avec admiration, tout le long du parcours, le paysage qui s'offre à lui, de la route en corniche : mélèzes, prairies, neige, glaciers.

— Ainsi, vous dites qu'à Vernette on ne peut descendre qu'au Grand Hôtel ? Et . . . il y a beaucoup de monde, en ce moment, au Grand Hôtel ?

— Ça commence, monsieur. Mais, bien sûr, nous ne sommes pas encore en pleine saison. Le 15 juin, vous pensez, pour la montagne, c'est le début. A quinze cents verges, il fait presque toujours froid, la nuit, et la rosée du matin est glacée . . .

A chaque virage, la route s'élève, et le jeune homme, que des préoccupations intérieures ont tenu dans un état de nerveuse anxiété depuis son départ de Paris, sent, tout à coup, sa poitrine se dilater, son cœur battre à grands coups, réguliers et puissants.

« Quel beau pays ! » murmure-t-il, tandis qu'après avoir dépassé l'avant-dernier village, il aperçoit la silhouette de l'église de Vernette qui découpe sur le fond de ses prairies le cuivre étincelant de son fin clocher.

Le trajet n'a pas semblé long aux villégiaturants qui débarquent maintenant sur la petite place où, trois semaines auparavant, Martine s'est trouvée pour la première fois en compagnie de Prosper Delaunay.

— C'est tout ce que vous avez comme bagage ? demande au jeune homme le chauffeur, surpris de ne lui voir qu'une petite valise, tandis qu'il lui indique, à trois cents pieds de là, le Grand Hôtel dont la façade s'enflamme sous le soleil déclinant.

— Oui . . . je ne viens pas pour longtemps . . . répond-il comme pour une excuse.

Dans le hall de l'hôtel, M. Vermoz surveille l'arrivée des nouveaux venus. Un jeune couple sans doute en voyage de noces, et deux Anglais, chargés de tout leur équipement d'alpinistes, précèdent le voyageur à la petite valise. Sans doute, ont-ils écrit pour retenir leur chambre, car le portier, immédiatement au fait, les dirige sans plus tarder vers leurs appartements respectifs.

— Je désirerais une chambre pour ce soir, fait, à M. Vermoz, qui s'est approché de lui, le jeune homme auquel un vaste coup d'œil a déjà permis d'explorer le hall vide de tout touriste.

— Avec vue sur la vallée ?

— Cela m'est égal . . .

— Si vous avez l'intention de faire ici un long séjour . . .

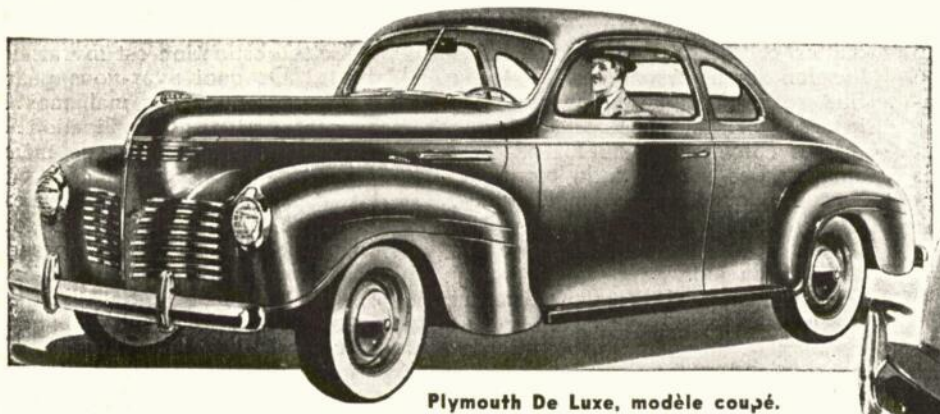
— Je n'ai pas cette intention . . .

(Lire la suite page 54)

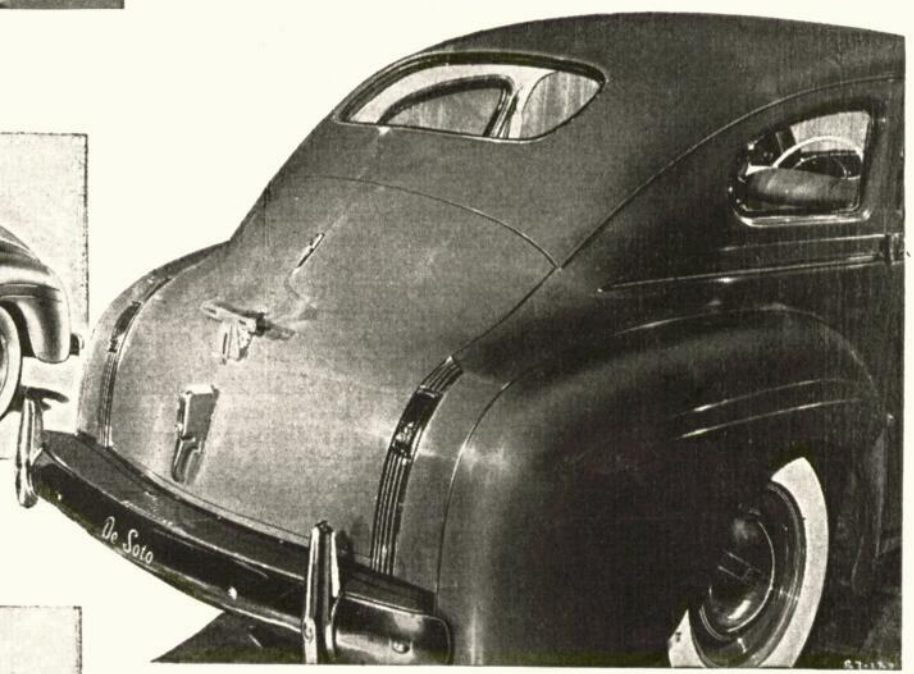
LES BELLES VOITURES DE 1940

NOUS avons groupé ici quelques-unes des plus élégantes autos de la Chrysler Corporation, modèles De Soto, Dodge, Plymouth et Chrysler.

Chrysler Royal, sedan quatre-portes.

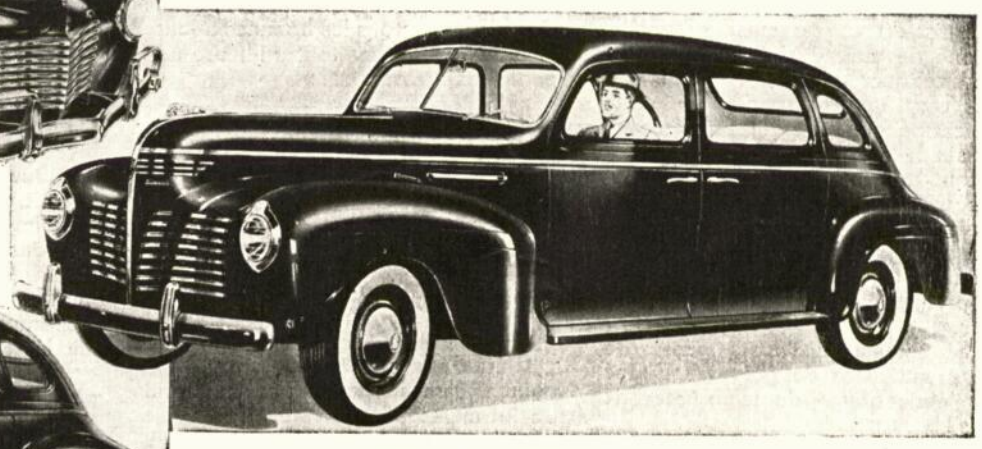


Plymouth De Luxe, modèle coupé.



Vue arrière du sedan quatre-portes De Soto.

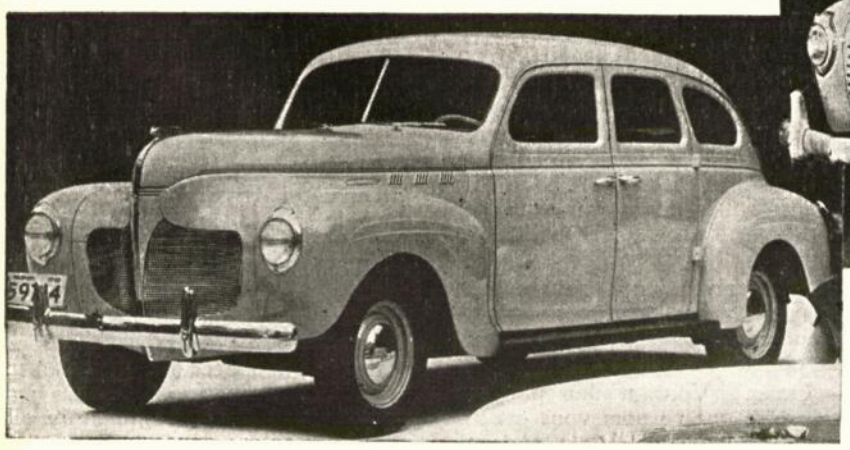
Chrysler Crown Imperial, sedan huit places.



Plymouth, modèle sedan quatre-portes.

Dodge Custom, sedan quatre-portes.

Chrysler Royal, coupé deux places.



De Soto, sedan quatre-portes.

(Suite de la page 52)

— Cela ne fait rien ; je vais vous donner le 18, d'où l'on a une vue magnifique, monsieur ; il y a eau courante chaude et froide. Pour le prix . . .

— Conduisez-moi au 18 . . . A quelle heure dîne-t-on ? coupe Gérard.

— A partir de sept heures et demie.

Il en est sept. Juste le temps d'aller faire un brin de toilette dans sa chambre avant de descendre à la salle à manger.

— Si monsieur veut bien inscrire son nom sur cette feuille . . .

Le portier, qui vient de quitter ses nouveaux clients, tient à s'acquitter de cette formalité avant de conduire celui-ci vers sa chambre.

Et le jeune homme trace d'une écriture ferme : Gérard Briant.

Un nom qui ne dit absolument rien au portier.

Gérard Briant comptait beaucoup sur ce premier repas pris dans la salle à manger du Grand Hôtel de Vernette pour y repérer sa correspondante inconnue.

Il est aisé de supposer que, s'il se trouvait là à sept heures et demie du soir, à plus de six cents milles de Paris, alors qu'il était précisément attendu à la même heure par Eliane de Bourgneuf, à qui il devait remettre sa bague de fiançailles, en l'hôtel de l'avenue d'Iéna, c'est qu'il avait obéi à une force indiscutable et invincible.

Pas question de lui résister ? Dès son réveil, après le court somme auquel l'avaient acculé plusieurs nuits d'insomnie, il avait compris *qu'il fallait* qu'il aille à Vernette.

Plus encore que ses lettres, le silence de la correspondante inconnue avait eu le don de l'exaspérer, de l'intriguer, de le mettre, en un mot, hors de lui.

« Puisqu'il en est ainsi, et qu'elle se joue de moi, eh bien ! elle finira de s'expliquer de vive voix ! . . . »

Et c'est la seule pensée de cette explication qui lui avait fait prendre le train le matin même, balayant en lui tout autre projet, lui faisant oublier jusqu'à l'invitation d'Eliane qu'il venait de ne se rappeler qu'à l'instant, en touchant dans sa poche l'écrin de la fameuse bague de fiançailles, précautionneusement préparée la veille.

« Si seulement j'avais pensé de dire à ma mère de prévenir Eliane que j'étais *obligé* de m'absenter de Paris ! »

Mais il devait bien avouer qu'il n'avait absolument pensé à rien ! Or, il ne fallait pas songer à télégraphier ou à téléphoner d'ici, la ligne étant en installation et ne devant être ouverte au public que dans deux mois. Et il n'y avait plus de car pour « la ville ».

Ce bref retour à ses préoccupations parisiennes ne tint pas devant l'arrivée des premiers pensionnaires de l'hôtel dans la salle à manger.

Gérard avait exigé une table en bout de salle, exactement en face de la porte, pour ne rien perdre des allées et venues des dîneurs. Un à un ou par couples, il les voyait entrer maintenant et s'asseoir à leurs places.

Ce fut d'abord une vieille dame seule que Gérard élimina tout de suite comme pouvant être la responsable des lettres. Puis vint un ménage avec trois jeunes enfants . . . Ensuite, quatre jeunes gens, fort hâlés par le soleil et parlant entre eux de leur « course » de l'après-midi au col de la Chiaupe.

Un homme d'un certain âge, en compagnie d'une jeune femme, qui pouvait être aussi bien sa fille que sa femme, attira davantage l'attention de Gérard. Ils vinrent précisément s'asseoir non loin de lui, ce qui lui permit de constater qu'il ne s'agissait ni de l'une, ni de l'autre, mais d'une demoiselle de compagnie.

Gérard écarta l'idée de la demoiselle de compagnie, d'ailleurs assez disgraciée par la nature, pouvait être l'auteur des lettres.

Il attendit donc l'arrivée des autres convives.

« Les jeunes filles sont rares, ici ! » pensait-il en commençant à désespérer de dénicher l'oiseau mystérieux.

Comme il faisait cette réflexion, entrait précisément une dame fort élégante, suivie d'une jeune personne d'une vingtaine d'années. Celle-ci portait une robe de sport accusant le dernier chic de Paris. Elle jeta un coup d'œil d'amitié aux quatre jeunes gens qui dînaient ensemble, ce qui prouvaient qu'ils se connaissaient ou qu'ils étaient tout au moins camarades de promenade.

Tout, dans son allure, annonçait une personne très décidée. Sur ses lèvres trop fardées errait maintenant un sourire énigmatique.

« Cette fois, je brûle ! » pensa Chabrillan.

Pendant toute la fin du dîner, il ne quitta pas des yeux la jeune fille, qui ne fut pas d'ailleurs sans remarquer son manège. Le sourire énigmatique reparut à plusieurs reprises.

Un léger haussement d'épaules appris par contre au fiancé d'Eliane de Bourgneuf que la dîneuse était loin d'approuver l'insistance qu'on mettait à la dévisager.

« Mademoiselle a mauvais caractère ! pensa de nouveau Chabrillan. Tout à fait, alors, la chipie de mes lettres ! Quoique jolie, aucun doute qu'elle ne soit une de ces filles qui sont furieuses de voir qu'à vingt ans elles n'ont pas tous les hommes à leurs pieds. Nous aurons tout à l'heure une petite explication . . . »

Maintenant qu'il croyait toucher au but, pourtant, voici qu'une grande lassitude s'emparait de lui.

Eh quoi ! Il n'était venu jusqu'ici que pour y apercevoir cette jeune fille dont la beauté et le chic étaient incontestables, certes (entre nous, elle n'avait rien d'une provinciale) ! mais qui n'était rien pour lui et dont il se moquait bien !

Il était atterré même de voir à quel point il s'en moquait ! Tout au fond de lui-même et sans qu'il veuille se l'avouer (oh ! non !), il sentait qu'il était déçu que la jeune fille en question ne ressemblât pas, ne serait-ce qu'un tout petit peu, très peu, à une autre jeune fille, un vrai bouton de rose, celle-là, sans rouge aux lèvres, sans sourire à double sens . . .

Jamais, comme en cet instant, le frais visage de Martine Delaunay ne s'était imposé à sa mémoire, jamais elle n'avait été plus proche de lui sans qu'il fît rien, cette fois, pour l'écarter de son souvenir.

Pourquoi était-il là, au lieu d'être à Villeneuve ? Pourquoi courait-il ainsi après des nuages, alors que la réalité, la douce réalité, prête à être cueillie et gardée pieusement sur son cœur, l'attendait là-bas ? . . .

Un brouillard passa devant les yeux de Gérard. Pendant un court instant, il s'abandonna à sa pensée et à la poursuite de son rêve. Il revit Villeneuve, la tranquille maison du notaire, le bal de la sous-préfecture, pendant lequel il avait tenu Martine dans ses bras, ce qui avait manqué la faire défaillir de bonheur . . . Car elle l'aimait, cette petite.

Et lui aussi l'aimait . . .

Mais non ! Quelle nouvelle folie venait encore de s'emparer de lui ! Il n'était pas ici pour se consumer en regrets, ni pour redonner la vie à des souvenirs que, depuis un mois, il s'était trop bien appliqué à étouffer dans son cœur . . .

Puisqu'il était ici (par quelle aberration d'esprit !), dans cet hôtel de montagne, loin de ceux qui l'attendaient et le souhaitaient à Paris, il accomplirait ce qu'il était venu y faire, c'est-à-dire donner une leçon à cette grande fille qui sortait précisément de table, suivie de sa mère et des quatre jeunes alpinistes.

Il n'y avait plus que cela qui comptait : se débarrasser de cette corvée (car c'en était une !) et reprendre au plus tôt, demain, le car, puis le train pour Paris.

Lorsqu'il arriva dans le hall, il vit la mère de la « lectrice inconnue » quitter celle-ci pour se rendre dans le salon de correspondance. La jeune fille resta donc en compagnie des jeunes gens.

Leur conversation ne fut pas très animée. Les soirées à la montagne sont toujours un peu languissantes, chacun pensant surtout à regagner son lit pour se reposer des longues marches du jour.

Gérard était allé s'asseoir dans un des larges fauteuils-club qui ornaient le hall et continuait à ne rien perdre des faits et gestes de la jeune fille. Il était clair que ses amis allaient la quitter et qu'elle se trouverait, ne serait-ce qu'un instant, seule avec lui dans le hall.

C'est ce qui ne manqua pas de se produire.

Comme la gracieuse inconnue prenait un journal, avec le désir évident de le lire en attendant que sa mère eût terminé son courrier, Gérard Briant s'approcha d'elle avec une respectueuse, mais incontestable assurance :

— Permettez-moi de me présenter, mademoiselle . . . Chabrillan . . . Chabrillan, du journal *La Plume* . . .

Fort surprise, la jeune fille s'était levée dans un mouvement de défense. Que lui voulait cet insolent qui n'avait pas cessé de la regarder pendant le dîner et qui profitait du premier instant où elle était seule pour lui adresser la parole ?

Elle ne prononça pas un mot, attendant ce que le jeune homme voulait lui dire.

Mais celui-ci ne pouvait que répéter :

— Oui . . . Chabrillan . . . Voyons, ce nom-là ne vous dit rien ?

— Absolument rien, monsieur . . . non, vraiment rien . . .

— Je comprends que, par lettres, vous désiriez garder votre incognito . . . Remarquez, d'ailleurs, que je n'ai même pas l'intention de vous vous demander votre nom . . . En m'écrivant personnellement vous deviez bien penser tout de même . . .

— Que voulez-vous dire, monsieur ? Je ne tolérerai pas davantage . . .

L'inconnue fit mine de s'en aller et tourna délibérément le dos à son interlocuteur, mais celui-ci eut vite fait de lui faire face à nouveau.

— Inutile de vous obstiner à feindre . . . puisque je vous dis que je suis Chabrillan lui-même . . . J'ai fait six cents milles pour vous voir, j'ai tout de même droit à une petite explication . . .

— C'est plutôt moi qui pourais vous la demander ! Enfin, que signifie tout cela ? Vous dites que vous vous appelez Chabrillan ?

— Oui . . . Vous n'allez pas me faire croire que ce nom vous est inconnu . . . Mademoiselle, la plaisanterie a assez duré . . . fit Gérard, qui commençait à s'énerver.

— Il n'y a pas de plaisanterie . . . En voilà assez, monsieur ; je ne vous connais, pas, moi . . .

La jeune fille voulait visiblement quitter ce gêneur et regardait avec angoisse la porte du salon de correspondance avec l'espoir d'en voir sortir sa mère, qui l'aurait libérée de ce demi-fou, dont le langage était pour elle une énigme.

Mais Gérard tenait bon et l'empêchait de s'éloigner de lui par la seule force de son regard.

— Vous ne me connaissez pas ? Ah ! ah ! comme c'est drôle ! Il me semble que mes écrits, par contre, sont loin de vous laisser indifférente . . .

— Non seulement je ne vous connais pas, mais je ne peux vous certifier également que je n'ai jamais lu une seule ligne de vous . . .

— Cette obstination est invraisemblable . . . De quoi avez-vous peur ? Je ne vous veux aucun mal, moi . . . Seulement une petite explication . . . Avouez que ce n'est tout de même pas moi qui l'ai cherchée . . .

De contrariée qu'elle était, l'expression de la jeune fille devint tout à coup sérieuse . . . Elle comprenait qu'elle avait affaire à un obstiné et elle hésita entre une gifle et un esclandre. Les employés de l'hôtel n'étaient pas loin, elle n'avait qu'à les appeler pour mettre à la raison cet importun.

Elle se décida pour une dernière tentative d'explication avant d'en venir à l'une de ces extrémités.

— Ecoutez, monsieur, il faut en finir . . . Vous vous trompez, sans doute, tout le monde peut se tromper . . . Que vous me preniez pour une autre cela n'a rien d'extraordinaire mais je vous prie de me croire quand je vous dis que je ne connais personne du nom de Chabrillan, que je n'ai jamais rien lu de lui et que je ne lui ai jamais écrit . . . Au revoir, monsieur . . .

Cette fois, Gérard comprenait enfin qu'elle disait vrai et il sentit presque dans son cœur un soulagement et un secret espoir.

Espoir ? Ne devenait-il pas fou, tout à coup ? L'inconnue qu'il avait devant les yeux disparaissait soudain complètement de son champ visuel pour faire place à une autre image qu'il avait, celle-là, au plus profond de lui-même. Une image . . . un visage . . .

Il s'entendit pourtant encore questionner :

— Alors, ce n'est vraiment pas vous qui m'avez écrit ces lettres, ces lettres à la fois si douces et si atroces ? . . .

— Mais non . . . monsieur . . .

— Eh bien ! tant mieux ! J'aime mieux ça ! . . .

Encore surprise, mais heureuse d'être enfin débarrassée de cet original, la jeune fille s'esquiva vers le salon de correspondance.

Chapitre XVII

A LA même heure, le même jour, dans le salon de la marquise de Bourgneuf régnait une grande animation.

Depuis presque une heure, on y attendait l'arrivée de Chabrillan, dont le retard insolite n'était pas sans énerver considérablement Eliane. Toutes les cinq minutes, elle regardait l'heure à son bracelet-montre de diamant, ce qui lui permettait, en même temps, de jeter un coup d'œil sur sa main impeccable (artistement soignée par une des meilleures manucures de Paris), sa main qu'elle allait présenter, dans un instant, à

Gérard pour qu'il y passe l'anneau de fiançailles tant attendu.

Mais cet instant se prolongeait, se prolongeait... et la nervosité d'Eliane se serait traduite depuis longtemps par un éclat, si elle n'avait voulu paraître posséder, au contraire, la plus grande maîtrise de soi vis-à-vis de sa mère et de ses invités.

Car, bien entendu, selon son désir, elle avait autour d'elle le cercle habituel de ses amis et de ses admirateurs, toute la bande joyeuse ayant à sa tête Alain Grosmann.

— Il devient flagrant que Chabrillan exagère ! dit tout à coup la marquise de Bourgneuf, qui pensait à ses canards à l'orange traînant sur le feu.

— C'est bien mon avis, madame, répondit Alain. Aussi, si vous le voulez bien, nous allons le mettre à l'amende dès son arrivée... Une bouteille de champagne par quart d'heure de retard.

— Et par personne ? fit une voix futée.

— Vous allez peut-être un peu loin... Voilà une heure que Chabrillan nous fait attendre... Quatre bouteilles pour vous toute seule, Yvette, nous vous ramasserions sous la table...

— Ce serait peut-être drôle...

— Ce que vous pouvez dire des bêtisses, tout de même ! interrompit Eliane, d'un air préoccupé. Qui sait s'il n'est pas arrivé un accident à Chabrillan... les taxis vont comme des fous...

— A moins qu'il ne soit mort, il vous aurait, dans ce cas, déjà téléphoné... dit Henry de la Tarjette.

— Voulez-vous bien vous taire !

La plaisanterie était de mauvais goût et jeta un froid... Il y eut quelques minutes de silence, pendant lesquelles la demie de huit heures sonna inexorablement à une pendule invisible.

— Si tu invitais un peu plus souvent la mère de ton fiancé... se permit de remarquer l'insouciante marquise.

— Eh bien ? Ce n'est pas elle qui empêcherait son fils d'être en retard! répondit Eliane, sèchement. La mère de Gérard est vieille et ennuyeuse. Je la verrai toujours assez quand elle sera ma belle-mère...

— Si elle était là ce soir, ce qui serait normal (Eliane maîtrisa un mouvement d'impatience)... elle pourrait au moins expliquer, mieux que nous ne pouvons le faire, ce retard incompréhensible de Gérard...

— N'insistez pas, maman...

La marquise de Bourgneuf n'y songeait pas. Si elle se permettait quelquefois de faire des observations à Eliane, elle était prête à se rétracter et, pour un peu, à demander pardon à sa fille dès qu'elle voyait celle-ci sur le point de plisser son nez en signe de colère.

Or, il n'y avait pas de doute. Eliane plissait le nez...

— Faites donc marcher le phono, proposa Grosmann, qui ne perdait rien de l'impatience de Mlle de Bourgneuf.

Trois disques marchèrent coup sur coup dans le plus profond silence. A la fin du dernier, Eliane, n'y tenant plus, sortit soudain du salon.

— Où vas-tu ? lui cria sa mère.

— Téléphoner à Mme Briant... dans ton boudoir.

— C'est ce que tu aurais dû faire depuis longtemps.

Mlle de Bourgneuf n'eut pas de peine à avoir la communication. Du salon, on l'avait entendu former le numéro et, maintenant, on ne perdait rien de ses paroles.

— C'est moi... oui, Eliane... Monsoir, madame.

— ...

— Très bien, madame, je vous remercie... Je vous téléphone pour demander si Gérard est parti de chez vous... nous l'attendons depuis d'une heure.

— ...

— Comment ? Depuis ce matin ? Mais il devait rentrer, puisqu'il dînait ici... c'était convenu.

— ...

— Parti de Paris ?...

— ...

— Non, il ne m'a absolument rien fait dire, rien du tout... Il aurait pu vraiment...

— ...

— Moi non plus, je ne comprends cet oubli... ce manque d'égards... c'est inadmissible...

— ...

— Mais si, je lui en veux, beaucoup ! Gérard se conduit avec moi comme un mufle... Je lui ferai voir qu'on ne se moque pas ainsi de moi impunément... Je...

— ...

— Au revoir, madame.

Un coup sec, et, d'une main nerveuse, Eliane a raccroché le récepteur.

Lorsqu'elle reparaît au milieu de ses amis, elle est pâle, mais résolue.

— Il est inutile d'attendre plus longtemps Chabrillan. Monsieur est en voyage et il a simplement omis de m'en avertir... Mais nous dînerons bien sans lui... et nous nous amuserons bien sans lui... en un mot, la vie peut continuer sans lui, parfaitement continuer... sans lui...

Elle s'énerve... mais, soudain, une pensée semble lui traverser l'esprit.

— N'est-ce pas, Grosmann ? ajoute-t-elle simplement, mais avec une intention qui n'échappe à personne.

Elle a retrouvé tout son calme, et un sourire éclaire son visage détendu.

— Madame est servi... annonce le maître d'hôtel.

Chapitre XVIII

SUR la terrasse extérieure de l'hôtel, face aux grandes cimes qui dressent leurs pics neigeux, de l'autre côté de la vallée, Gérard est resté longtemps, ce soir-là, en attendant la nuit.

Il n'a aucune envie de dormir, malgré la fatigue du jour, et il prend plaisir à se laisser bercer par l'harmonieux colloque de la nature et du crépuscule.

Quelques cris de bergers se mêlent aux aboiements joyeux des chiens qui poussent leurs vaches vers les étables, dans un doux concert de cloches.

Un torrent, tout proche, égrène la monotonie de ses multiples cascades dans un chuchotement continu de mousse et d'eau. Demain, avant de reprendre le car, Gérard s'informera de la place de ce torrent pour aller plonger ses mains fiévreuses dans la fraîcheur de son cours.

Car il est bien décidé à repartir le lendemain matin (au début de l'après-midi au plus tard). Pourtant, le peu qu'il en a vu, ce soir, lui a donné envie de respirer pendant quelques heures les arbres, les fleurs, l'herbe de ce pays. Il se lèvera tôt, cherchera le torrent, grimpera dans les pâturages. Ce bol d'air pur lui fera du bien avant de retrouver l'enfer de son propre cœur, son aveuglement, sa contradiction...

Malgré son désir de prolonger très tard une soirée qui lui semble une halte dans la course incohérente où il se trouve engagé depuis plusieurs semaines, il faut bien, quand même, aller se coucher.

Avant de monter dans sa chambre, il s'informe auprès du portier de l'heure des cars pour le lendemain. Il y en a un à trois heures de l'après-midi qui donne la correspondance pour le train du soir. Il sera à Paris le mardi matin.

— Y a-t-il déjà eu des départs de l'hôtel ? demande-t-il par acquit de conscience à l'homme qui attend que ce dernier client se retire pour fermer la porte de la terrasse, éteindre les lumières.

— Non, monsieur. Il nous arrive des clients tous les jours, mais personne n'est encore parti...

— Et... toutes les personnes qui sont à l'hôtel étaient ce soir à la salle à manger ?

— Oui... pas d'absence, ni de grandes ascensions en ce moment... Monsieur attend quelqu'un ?

— Non... je n'attend personne, merci, mon ami.

Gérard fut très étonné de se réveiller le lendemain matin frais et dispos. Il avait passé une excellente nuit, bien qu'il eût plutôt prévu le contraire, et il dut convenir de l'effet salutaire de la montagne pour calmer les nerfs et dissiper toutes les angoisses. Il se leva et sortit...

Peut-être, lorsqu'il se trouva seul dans le petit bois de mélèzes où le torrent serpente avec son bruit de chute, sentait-il déjà obscurément derrière lui le sourire engageant du destin et c'est ce qui donnait à tout son être sa légèreté présente...

Comme si l'attente d'un événement dont il ne pouvait prévoir ni l'instant, ni la nature, anesthésiait en lui toute souffrance, il s'étonna lui-même par son ardeur à découvrir, dans ce pays inconu, les coins les plus propices à charmer son imagination toujours en éveil.

Lorsque, après avoir remonté dans les bois le cours du torrent, il se trouva soudain dans les verts pâturages qui, jusqu'aux premières neiges, dominent Vernette, l'étendu du panorama qui s'offrit à lui, lui arracha un cri d'admiration.

Qu'il était facile, ici, de dépouiller le vieil homme et d'oublier pour un temps tous les artifices de la civilisation, avec leur influence déprimante sur le cœur et sur l'âme !

Inconsciemment une prière lui monta aux lèvres, pour remercier Dieu de réserver à ceux qui en sont dignes les joies si pures d'une communion intime avec les œuvres de sa création. Puis, revenant sur lui-même et sur ses secrètes angoisses :

« Mon Dieu, murmura-t-il très bas, conduisez-moi, *vous qui ne vous trompez jamais*, vers le bonheur que vous m'avez choisi et délivrez-moi de toutes mes inquiétudes ! »

Comme si Dieu avait tenu à exaucer sans délai la dernière prière que Gérard venait de faire dans un élan de tout son être vers lui, le jeune homme se sentit tout à coup libéré de toutes ses incertitudes.

Avec une lucidité et une précision qui lui prouvaient à quel point il était revenu en pleine possession de toute sa volonté, il décida, sur-le-champ, de ne pas continuer à s'engager sur une route contraire aux aspirations de son esprit et de son cœur.

Il se demandait, maintenant, par quelle faiblesse insigne il avait pu accepter la seule idée de lier son existence — toute son existence ! — à une Eliane de Bourgneuf qu'il n'aimait pas, qu'il n'aimerait jamais, parce qu'elle n'avait rien de ce qu'il avait toujours obscurément souhaité chez la compagne de sa vie : ni cette douceur compréhensive qui, lorsqu'elle est réciproque, est la garantie des plus purs bonheurs ; ni cette sérénité d'âme qui rend toute tâche commune, facile et charmante ; ni cette disposition d'esprit qui fait de chaque geste, de chaque pensée, de chaque désir et de chaque accomplissement, une parfaite et intime collaboration... ni cet amour, enfin, avec lequel il souhaitait d'être aimé parce qu'il était prêt à prodiguer le même en retour.

Dès demain, en arrivant à Paris, il irait donc reprendre une parole provisoirement donnée. L'explication serait loyale et franche. Eliane, qui savait à la suite de quelle contrainte il avait accepté de « réfléchir », ne s'étonnerait pas de ce refus, qu'avec un peu plus de perspicacité elle aurait dû prévoir. Elle ne serait blessée que dans son amour-propre, cuirasse des faibles. Mais Gérard savait que cette blessure ne serait pas profonde et que la jeune fille, avec son imagination et son sens de l'opportunité, ne serait pas en peine de changer son fusil d'épaule.

Cette question réglée, il restait *l'autre*... Car, si Gérard voyait aussi clairement *ce qu'il ne devait pas faire*, c'est parce que *ce qu'il allait accomplir* lui apparaissait dans une luminosité plus grande encore...

Il y avait, à Villeneuve, un bouton de rose prêt à fleurir et qui n'attendait qu'un rayon de soleil pour épanouir ses pétales et l'inonder de son frais parfum...

Ce bouton de rose, une plume providentielle lui avait appris, par des lettres dont l'énigme restait complète, qu'il était fragile comme tous ceux qui composent l'immense bouquet des vraies jeunes filles. O lettres bien-aimées ! N'étaient-ce pas elles qui lui avaient dévoilé sa maladresse, son indignité, son erreur fatale... Comme il les bénissait, aujourd'hui, quoiqu'il ne comprît pas comment elles avaient pu être envoyées de se coin perdu des Alpes et qu'il ne cherchât plus, d'ailleurs, en cet instant, à le comprendre...

Ce bouton de rose, il l'aimait, il n'avait jamais aimé que lui et c'est lui seul qu'il voulait désormais pour fleurir sa vie.

Ausitôt sa parole rendue à Eliane de Bourgneuf, il ferait part à sa mère de son désir d'épouser Martine Delaunay... Comme elle comprendrait facilement ses raisons, la chère maman ! Elle qui regrettait tant que son fils ne fît pas un mariage d'amour !

Pour lui permettre de faire la connaissance de sa future fille, quoi de plus simple ? Mme Briant prendrait pour prétexte une visite à sa vieille amie, la sous-préfète de Villeneuve-sur-Saône... Là, tout s'arrangerait très vite, car, bien entendu, il ne prévoyait aucune difficulté de la part de Martine.

« En amour, on ne doit écouter que son cœur... »

Chère petite phrase, qui contenait la clef du bonheur ! Comme il aimait à se la répéter, tandis que, continuant à escalader les pentes, il poursuivait sa promenade à travers les prés.

Cependant l'heure passait et si la pensée de son bonheur prochain lui rendait ces minutes légères et magnifiques, il était bien résolu à rentrer à l'hôtel pour déjeuner afin de ne pas manquer le car qui l'emporterait vers le lieu des tendres réalisations.

Un troupeau, avec son berger, sa bergère et son chien dispersés sur l'herbe fleurie, lui permit de fixer un terme à sa promenade.

« J'irai jusque-là, pensa-t-il, puis je redescendrai à Vernette . . . »

•

Il était tout près d'*elle*, qu'il ne l'avait pas encore reconnue . . .

Elle, par contre, depuis un moment déjà, regardait monter, à travers prés, cet inconnu qu'il était impossible de prendre pour un homme de la Savoie ou même pour un excursionniste. Sa tenue de ville et ses souliers fins avaient, en effet, quelque chose de déplacé et d'un peu choquant dans un pareil cadre. Quant à son chapeau mou, il y semblait paradoxal ! . . .

— Celui-ci n'est pas un habitué de nos pays, avait dit Françon à Martine, en dévisageant, comme elle, le promeneur qui, maintenant, n'était plus très loin d'eux . . .

Mais, soudain, le jeune garçon l'avait vue pâlir, puis devenir cramoisie, tandis qu'elle disait :

— Allons-nous-en, Françon, montons plus haut . . .

— On est pourtant bien là, mademoiselle Martine.

Elle s'était levée et cherchait à entraîner le garçon plus loin, plus haut, elle ne savait pas bien où . . . Mais, indolent, il ne la suivait pas.

Pourtant, elle entendait maintenant un pas qui se rapprochait et une voix un peu essoufflée qui appelait :

— Martine . . . Martine . . .

Elle fuyait toujours, croyant peut-être à une hallucination ou ne voulant pas encore espérer que ce fût *lui* . . . Mais la voix se faisait pressante et il s'en échappait comme un chant d'espoir et de joie . . .

— Martine . . . Martine . . .

Lorsqu'elle se retourna, n'en pouvant plus et à bout de souffle, il était tout près d'elle . . . Face à face, ils ne purent, pendant un instant, que répéter leurs noms :

— Martine !

— Gérard !

Puis il fallut bien essayer de s'expliquer . . .

— Martine . . . vous, ici ? Comment est-ce possible ? . . .

Déjà déçue, la petite répondait par une autre question :

— Mais, Gérard . . . n'est-ce pas parce que vous pensiez me trouver ici car vous y êtes vous-même ? Ce n'est pas, je pense, un pur hasard ?

— Non, ce n'est pas un pur hasard, balbutia-t-il, ne sachant pas comment raconter la vérité . . . Mais il faut que je vous dise, d'abord, tant de choses que vous ne savez pas, petite Martine . . .

— J'en sais déjà beaucoup, dit-elle, sentant revenir soudain une rancune évanouie du seul fait de la présence de Gérard auprès d'elle . . .

— Vous savez ? . . .

— Oui, je sais que vous nous avez trompés, mon oncle Gibert, ma cousine Geneviève et moi, je sais que vous n'avez jamais été un apprenti notaire, mais que vous êtes un journaliste en renom qui se nomme Chabrillan . . . Je sais que ce journaliste a écrit des articles dont il devrait rougir . . . Je sais que ce journaliste, enfin, est fiancé à Mlle Eliane de Bourgneuf . . .

Elle s'animait, tandis qu'il la regardait en souriant, commençant seulement à comprendre qu'entre la ravissante petite montagnarde qu'il avait devant les yeux et la « lectrice inconnue » au style véhément, il ne pouvait y avoir aucune différence . . . Tout s'éclairait alors d'une lumière délicieuse.

— Que savez-vous encore, Martine, afin que je sache ce qu'il me reste à vous apprendre ? . . . questionna-t-il tendrement.

Françon s'était éloigné discrètement dès qu'il avait compris que le « monsieur » ne voulait pas de mal à la « demoiselle ». Près de ses vaches, il songeait maintenant à sa solitude qui allait bientôt recommencer, car il ne supposait pas une seule minute que « ce jeune homme élégant, et si fin, et avec l'air si intelligent », ne soit pas celui que Martine aimait. C'était sûr qu'il venait *la leur enlever*, au maître et à lui, et il en avait le cœur gros, exactement comme le jour où Prosper Delaunay avait été malade et qu'il avait cru qu'il allait mourir. Son chien à ses pieds, il se pencha vers lui, appuya le museau de l'animal docile contre son visage et ferma les yeux pour ne pas voir le jeune couple qui devisait à quelques pieds de lui. Ce fut la premières souffrance de Françon.

— Oui, que savez-vous encore ? répétait Gérard.

— Ne trouvez-vous pas que j'en sache assez ? Gérard, comme j'ai souffert ! Comme je souffre encore ! Vous savez bien que je vous aime . . . alors pourquoi être venu jusqu'ici, puisque vous allez en épouser une autre . . . Oui, pourquoi ?

— Je suis venu jusqu'ici parce qu'une jeune fille inconnue m'a écrit des lettres sévères, mais touchantes, qu'elle a oublié de signer . . . Comme je n'ai pas l'habitude de laisser sans réponse les lettres qui me sont adressées, il a bien fallu que je vienne jusqu'à Vernette pour lui répondre de vive voix . . . Or, voici ce que j'avais à lui répondre, à cette jeune fille . . Je voulais d'abord lui dire qu'elle a très bien fait de ne pas ménager l'écrivain indigne qui n'a pas hésité à trahir ses confidences pour un succès de plume bien puéril et bien vain. Je voulais lui dire aussi que l'écrivain en question n'a pas dit un mot de ce qu'il pensait dans ses derniers articles, lesquels avaient été refaits, d'ailleurs, presque entièrement, sous l'empire de nouveaux sentiments . . . Je venais lui dire, enfin, que si le même écrivain consent à reconnaître tous ses torts (qui sont grands !), c'est parce qu'il espère que la jeune fille voudra bien lui accorder son pardon lorsqu'elle saura les mobiles qui l'ont poussé à agir ainsi . . .

— Quels mobiles ? . . . fait une voix tremblante.

— Eh bien ! voilà . . . l'écrivain est amoureux, follement amoureux . . . Martine . . .

— La jeune fille le sait, hélas ! et elle en meurt !

— Ah ! oui . . . *le cœur bien parisien, celui-là ?* . . . Supposez-vous vraiment, que la jeune fille puisse me croire attaché à ce cœur-là ?

— Vous êtes fiancé avec Eliane de Bourgneuf. C'est donc que vous lui avez donné votre parole . . . c'est donc que vous l'aimez, c'est donc que, dans quelques jours, sans doute, elle sera votre femme ? La jeune fille a-t-elle le droit de croire autre chose ?

— C'est que, précisément, je ne suis pas le fiancé de Mlle de Bourgneuf, ou plutôt que je ne suis que son fiancé provisoire . . .

— Provisoire ?

Gérard saisit les deux mains de Martine et, la forçant à le regarder dans les yeux :

— Oui . . . Si la jeune fille qui m'a écrit sait beaucoup de choses, il en est, par contre, qu'elle ignore encore . . .

Elle posait sur lui le doux velours de ses prunelles et, dans son regard illuminé par l'espoir et l'attente, il lut qu'il était désormais inutile de se servir plus longtemps de ce langage indirect qui retardait leur tendre accord.

— Oui, petite Martine, dit-il en osant approcher de ses lèvres les mains tremblantes de la jeune fille . . . J'avais cru qu'après vous avoir connue, il me serait encore possible de continuer à vivre *comme avant*, de rencontrer d'autres jeunes filles qui me plairaient, peut-être, enfin, d'aimer une autre femme que vous . . . J'ai refusé longtemps, trop longtemps ! la certitude que j'avais de vous aimer . . . J'ai voulu tuer en moi ce sentiment, seul capable de faire le bonheur de ma vie et que je vous prie d'accepter aujourd'hui, ma petite Martine, dans toute sa sincérité et dans toute son ardeur . . . Ma chérie . . . voulez-vous être ma femme ?

Eblouie par ces mots qui la tiraient de la nuit pour la plonger dans un océan de lumière, Martine n'osait pas pourtant s'abandonner à son bonheur . . .

— Mlle de Bourgneuf ? . . . murmura-t-elle.

— Soyez sans inquiétude ! Je vois enfin clair en moi. Aucun obstacle ne s'oppose plus désormais à notre amour . . . Car vous m'aimez, n'est-ce pas, Martine ? Répétez-moi que vous m'aimez . . .

— Aurai-je assez de toute ma vie pour vous en convaincre sans cesse, mon aimé . . . Oui, je vous aime, Gérard . . . Je vous aime depuis que je vous ai aperçu pour la première fois dans le tramway de Villeneuve . . .

— Ainsi, lorsque vous avez dit : « En amour, on ne doit écouter que son cœur . . . », c'était déjà à moi que cela s'adressait ? . . .

— Avant de vous avoir vu, je sentais sans doute votre présence . . . votre présence sans laquelle je ne peux plus vivre, Gérard . . . Savez-vous que j'ai été très malade depuis que vous m'avez quittée . . . C'est pour cela que je suis ici, chez mon oncle Prosper . . .

Elle lui raconta tout ce qu'elle avait souffert depuis qu'elle l'avait cru à jamais perdu pour elle, le poids de sa solitude, sa fièvre, sa neurasthénie, l'accueil si consolant de Prosper Delaunay . . .

— C'était lui qui a eu l'idée des lettres . . . avoua-t-elle doucement . . . Cher oncle Prosper, sans ces missives peut-être ne nous serions-nous jamais retrouvés . . .

— Peut-être me serais-je, en effet, noyé tout à fait dans le flot de ma vanité et de mon ambition . . .

Et ce fut à son tour de lui raconter toutes ses angoisses, toutes ses révoltes, tous ses découragements . . .

Elle l'écoutait, les yeux agrandis d'admiration et d'amour, presque angoissée par tant de bonheur.

Lorsqu'un premier silence se faufila entre eux, elle laissa glisser lentement sa tête sur l'épaule de son ami et Gérard posa sur son front un long, très long baiser. Cependant, comme il tenait toujours ses mains entre les siennes, elle sentit tout à coup à son doigt le poids d'un objet insolite . . .

Elle se dégagea de l'étreinte de Gérard et le diamant limpide, choisi à regret pour Eliane de Bourgneuf, se mit à scintiller et à briller de mille feux sur la main de la fiancée d'élection.

— Oh ! Gérard . . . qu'est ceci ?

— De quoi calmer votre inquiétude . . . Que cette bague, petite aimée, vous dise que nos vies sont désormais unies pour toujours, dans un amour aussi pur que ce diamant . . .

•

Ils sont redescendus, maintenant, en compagnie de Françon, jusqu'à la maison de Prosper Delaunay qui, en quelques mots, est mis au courant des projets des deux charmants fiancés.

— Cher monsieur, lui dit Gérard, comment vous remercier remercier de ce que vous avez fait pour moi ! Dois-je en conclure, vraiment, que la psychologie des hommes de la campagne est plus fine, plus aiguisée, plus humaine, en un mot, que celle des hommes des villes.

— Beau sujet d'enquête, monsieur Chabrillan ! s'écrie Prosper en riant. Lorsque vous serez mariés, je vous conseille de venir faire un petit séjour à Vermette pour finir de vous documenter. Vous pourrez, en même temps, y surveiller vos intérêts . . .

•

Deuxième récital d'André Mathieu

A la demande générale, le pianiste-compositeur de 9 ans, André Mathieu, donnera un deuxième récital à la salle du Plateau, le jeudi soir 11 janvier.

André Mathieu se fera entendre dans un programme de nouveautés avec quelques œuvres de lui déjà entendues et d'autres nouvelles pour Montréal, car André Mathieu vient d'écrire son op. 36. Le soir du 11 janvier il jouera en plus des œuvres de Chopin et de Liszt.

C'est encore Louis-H. Bourdon qui est l'impresario du récital réclamé avec insistance depuis les triomphes du 23 et de la matinée du 25 octobre dernier.

— Mes intérêts ?

— Oui . . . le Grand Hôtel . . . j'ai déjà dit à Martine que le terrain où il a été construit m'appartenait . . . Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'au lieu de le vendre, j'ai accepté de le donner, à condition de recevoir en échange un certain nombre d'actions de la Société Savoyarde qui s'occupe de faire marcher l'hôtel . . . J'en ai un bon petit paquet que je me fais un plaisir de donner en dot à ma nièce . . . Ce n'est pas la fortune, loin de là, mais le meilleur homme du monde ne peut donner que ce qu'il a . . .

Martine s'est jetée dans les bras de son oncle, tandis que Françon s'occupe de mettre le couvert. Le repas de fiançailles sera frugal, mais joyeux. Chabrillan le préfère aux somptuosités de l'avenue d'Iéna, puisqu'il a Martine à ses côtés, Martine rayonnante et jolie comme une fleur.

Cependant, pour que son bonheur soit sans mélange, un dernier devoir s'impose . . . Deux télégrammes à envoyer : l'un à sa mère, l'autre à . . . Eliane.

Le car qui devait emporter Chabrillan n'emportera que le texte de ses deux billets bleus . . . Lui, restera un jour ou deux ici, pour s'y griser d'air pur et de bonheur avant de retourner à ses occupations professionnelles. Puis, le plus vite possible, il organisera sa vie parisienne pour y recevoir la charmante « provinciale » qu'il sera allé épouser sans pompe et sans publicité à Villeneuve-sur-Saône . . .

Le soir même, le dernier car venant de la « ville », apporte à Gérard les réponses faites à ses deux dépêches.

Assis tout près de Martine, sur la terrasse du Grand Hôtel, face au soleil déclinant qui dore les cimes neigeuses, il laisse à la jeune fille le son de les lire pour lui.

La première, est de Mme Briant, et dit ceci :

« Infiniment heureuse de te savoir enfin au port. Je t'embrasse tendrement ainsi que ma future fille. »

—Une maman ! s'écrie Martine, je vais avoir, enfin, une maman !

L'autre télégramme intrigue davantage Gérard. Il savait que sa mère approuverait et se réjouirait avec lui . . . Mais Eliane ? Comment a-t-elle pris les simples mots qu'il lui avait envoyés et qui étaient ainsi conçus :

« Décision remise. Ne sais encore quand je rentrerai à Paris. »

C'est Martine qui va le lui dire :

« Inutile réfléchir encore. J'épouse Alain Grosmann à la fin du mois.

« ELIANE. »

Pour un peu, Gérard battrait des mains. Il n'osait pas espérer une solution aussi facile . . .

Il a pris le dernier billet bleu et le froisse maintenant dans une de ses poches. Tout lui semble clair, lumineux, magnifique.

— Martine, mon cher amour, que la vie est belle et comme je vous aime !

— Quel beau rêve ! répond Martine sans penser que les même mots serviront toujours à tous les amoureux du monde et que Geneviève les dit peut-être à Ernest Bourrachon.

FIN

LE PARC DES CHAMPS DE BATAILLE

(Suite de la page 11)

qui s'en dégage ainsi que l'atmosphère à la fois historique et sentimentale qui la baigne entièrement et étreint jusqu'au fond de l'âme tous ceux qui le parcourent pour la première comme pour la millième fois.

Que ce soit tout au début du printemps, lorsque le Saint-Laurent charrie encore ses capricieux convois de glaces errantes et que l'herbe commence à peine à reverdir sur les pelouses jaunes ; que ce soit dans les soirs d'août, lourds de parfums, traversés d'étoiles filantes et illuminés de capricieuses aurores boréales ; que ce soit enfin par les mélancoliques couchers de soleil d'arrière saison, quand les feuilles mortes dansent leurs rondes macabres, autour des arbres désenchantés, ce majestueux parc où le Passé et l'Avenir dialoguent mystérieusement dans le vent qui passe, est toujours rempli d'un charme infiniment prenant auquel il est impossible de se soustraire.

Voilà sans doute pourquoi, admirateur passionné de cet incomparable coin de terre, je goûte à m'y promener en tout temps, un bonheur au moins égal à celui qu'éprouvait jadis la légendaire Isabeau au cours de ses sentimentales randonnée « le long de son jardin ».

DES VERS D'ERNEST PALLASCIO-MORIN

VERS le 15 décembre dernier paraissait à Montréal, aux Editions Bernard Valiquette, un recueil de poèmes fantaisistes d'Ernest Pallascio-Morin intitulé *Clair-Obscur*. Le livre a tout de suite remporté un très gros succès de presse et de librairie. Voici, pour vous donner une idée du genre, une pièce écrite d'un petit coin désert des Laurentides :

AUTOMNE

Le vent siffle dans les branches nues,
les feuilles jonchent le pavé des avenues ;
mon toit est morne sous la pluie . . .
et j'interroge le cœur qui s'ennuie.

Je suis venu seul à notre petit chalet.
Je n'entends plus le son clair
de votre voix, qui dans le soir, m'appelait,
faisant tressaillir et mon cœur et ma chair.

Au dehors le vent hurle
et votre chère image m'apparaît,
dans le feu rouge et violet
d'une vieille souche qui brûle.

Plus je vous désire
moins je vous attends . . .
car j'ai de vous plus que je ne l'ose dire :
j'ai votre nom chéri que me répète le vent.

Ernest PALLASCIO-MORIN

L'auteur n'a pas plus de prétention que ses vers. Qu'on en juge par la biographie trop modeste qu'il voulut bien, à notre prière, nous faire tenir :

« Né le 3 février 1909, à Montréal. Etudes à l'Académie Commerciale de Québec, puis au collège de Lévis. Sorti du collège en 1926, j'entre dans le journalisme actif en 1930, à *La Patrie*. Je passe ensuite au *Canada* où, sous l'égide d'Olivar Asselin, je signe ma première chronique « Les réflexions d'Ernest ». — Je passe ensuite à *La Presse* où je fais exclusivement du reportage pendant cinq ans. — Je viens ensuite au *Petit Journal* où je prends la chronique du cinéma, de la musique et du théâtre. Deux œuvres non publiées ont précédé *Clair-obscur*. Ce sont : *Le don Juan*, une comédie dramatique en un acte créée au M.R.T. français en 1937, et *La Dernière Absolution*. Un seul « hobby » : le théâtre. Je n'en fais pas souvent. Un auteur préféré : Jules Barbey d'Aurevilly. — Sportif à mes heures, j'aime le tennis et la natation. — C'est à peu près tout, mon cher directeur. »

Nos Vieilles Familles Canadiennes

par EMILE FALARDEAU

GUÉRIN-DIT-ST-HILAIRE

M. M. G., Québec, P.Q.

L'ancêtre des familles du nom Guérin-dit-St-Hilaire, est :

Guillaume Guérin-dit-St-Hilaire (baptisé le 27 septembre 1668). Il est le fils de Léonard Guérin et de Marie Paignon demeurant dans la paroisse de Saint-Symphorien, diocèse d'Avranches, en ancienne province de Normandie.

Le 6 octobre 1704 à St-Pierre, Ile d'Orléans, il épousait Marie-Anne Guillot, baptisée à Québec. Elle était la fille de Vincent Guillot et de Jeanne Sicard-dit-Deschamps.

•

LAFLAMME

Mlle Frse. L., Sainte-Pétronille, Ile d'Orléans, P.Q.

Variations : Quemler, Kemler, Kemeneur.

Les familles Laflamme demeurant dans l'Ile d'Orléans descendent d'un colon français arrivé au Canada vers la fin du dix-septième siècle et qui s'est établi dans cette île il y aura bientôt deux cent quarante ans.

Votre premier ancêtre est :

François Quéméneur-dit-Laflamme, né vers 1672, du mariage d'Hervé Quéméneur (Notaire-Royal au Parlement de Bretagne) et de Dame Françoise-Joseph (nom effacé) demeurant au petit bourg de Blace-Arnois. Ce village est situé à environ vingt kilomètres (près de 13 milles) à vol d'oiseau de la ville de Lyon, en ancienne province du Lyonnais. Lyon (anciennement Lugdunum) la seconde grande ville de France est le chef-lieu du département du Rhône.

Le 15 novembre 1700, à Saint-François : Ile d'Orléans, votre premier ancêtre épousait Marie-Madelaine Chambrelan (nom actuel Chamberland). La jeune épouse naquit dans cette même paroisse où elle fut baptisée le 31 janvier 1685. Elle était la fille de Simon Chambrelan et de Marie Boisleau. Madeleine Chambrelan n'avait pas encore quatre ans quand elle eut le malheur de perdre son père qui décéda à l'hôpital Général de Québec. Sa mère convolait en secondes noces avec Jean Jobin. Ce dernier adopta les derniers nés du mariage précédent.

François Quéméneur-dit-Laflamme décéda à Saint-François, Ile d'Orléans où il fut inhumé le 23 août 1723. Sa veuve décéda au même endroit. Elle fut inhumée le 15 novembre 1765.

•

D'AMOURS

M. G. D., Saint-Jean-de-Dieu, comté de Rimouski, P.Q.

L'ancêtre de votre famille est :

Mathieu d'Amours, Seigneur de Chauffours et de la Morandière. Il naquit à Paris vers 1618. Il est le fils du Conseiller du Roi de France : sieur Louis d'Amours et de Dame Elisabeth Tessier, de la paroisse de Saint-Paul, ville de Paris. Le 30 avril 1652, à Québec, il épousait Marie Marsolet. Celle-ci était la fille de Nicolas Marsolet et de Marie Le Barbier. Comme on le sait Nicolas Marsolet arriva au Canada en 1613, accompagnant M. de Champlain, fondateur de Québec. Il devint par la suite interprête auprès des nations iroquoises.

De l'union d'Amours-Marsolet sont nés quinze enfants : dix garçons et cinq filles qui s'allièrent aux meilleures familles du pays.

Mathieu d'Amours décéda à Québec où il fut inhumé le 9 octobre 1695 à l'âge avancé de soixante-dix-sept ans.

•

BARRETTE

Mlle M. B., Hull, P.Q.

Il y eut trois colons de votre nom. Deux frères et un troisième dont voici l'origine :

Pierre Barrette, né vers 1700 du mariage de Joseph Barrette et de Catherine Girardeau, de la paroisse de Saint-Pierre, diocèse de Bordeaux.

Le 26 août 1738, à Montréal, celui-ci épousait Madeleine Roy, veuve de Joseph Martel.

Cependant il est plus que probable que la descendance actuelle des familles provient de l'une ou de l'autre de ces souches :

1er. Jean Barette, né vers 1636. Il était le fils de Guillaume Barette et de Titiane Carin, demeurant à Beuzeville, diocèse de Lisieux, en ancienne province de Normandie.

Le 24 novembre 1661, au Château-Richer, dans la côte de Beaupré, il épousait Jeanne Bitousset. Celle-ci était la veuve de Louis Guimont qui fut le premier miraculé de la bonne sainte Anne, en ce pays.

2e. Guillaume Barette (frère du précédent) naquit vers 1638 et se maria avec Louise Charier, aux Trois-Rivières. Née en France, cette dernière était la fille de François Charier et de Catherine Jamode, de Poitiers.

•

COUVRETTE

M. A. C., New York, E.-U.

Les familles du nom Couvrette ont eu un boulanger pour la souche commune à tous et c'est :

Victor Couvret, originaire de la paroisse de Saint-Maclou, comprise dans le diocèse d'Orléans, en ancien duché du même nom (Orléans est le chef-lieu du département du Loiret).

Né vers 1666, sous le règne du duc Philippe (frère de Louis XIV) il était le fils d'Etienne Couvret et d'Isabelle Veline, demeurant dans la paroisse de Saint-Maclou.

Nous ignorons la date de son arrivée en ce pays mais il est plus que probable qu'il est venu avec les troupes envoyées au Canada pour combattre les Iroquois.

Le 10 janvier 1695, à Montréal, il épousait une Canadienne : Thérèse Cherlot-dite-Desmoulins. Celle-ci naquit à Sorel où elle fut baptisée le 3 février 1678. Elle était la fille de Jean Cherlot-dit-Desmoulins et de Jeanne Mansion-dite-Manseau.

De cette union sont nés douze enfants : sept garçons et cinq filles.

Mes entrevues à Québec

par

Germaine Plante

RENÉ ARTHUR

le " Professeur Toc " de la radio de Québec et l'animateur du " Théâtre chez soi "

«RENÉ ARTHUR», me disait une amie de Québec, « c'est un talent, une culture, un regard », et, dans sa forme brève, cette phrase dépeint exactement ce charmant artiste. Son talent ? il l'a pleinement révélé dans les savoureuses créations qu'il fit au Théâtre Municipal, en tournée, et à CKCV, au Théâtre Chez Soi. Sa culture ? qui pourrait en douter après les intéressantes et populaires émissions du Professeur Toc, ainsi qu'après sa participation au programme S.V.P. où ses profondes connaissances en firent l'égal d'un Francœur, d'un Panneton, d'un Boucher. Son regard ? c'est ce qui frappe le plus, dès qu'on le voit : des yeux magnifiques, qui étincellent d'intelligence . . . Ajoutez à ces trois caractéristiques, son affabilité, son exquise délicatesse, son charmant sourire, sa voix chaude et harmonieuse, et vous aurez le portrait de René Arthur. Artiste le plus populaire de Québec il en est, sans conteste, le plus réfractaire aux interviews. A chaque question, sa réponse spontanée est: « Je ne m'en souviens pas . . . » ; si bien que vous croyez à de la mauvaise volonté, mais vous vous rendez bientôt compte que René Arthur est « distrait par l'avenir ». Le passé ne l'intéressant plus, il ne charge pas son esprit de souvenirs. D'ailleurs cela le « fatiguerait trop », pour employer son expression favorite.

Habitant Québec depuis l'âge de treize ans, René Arthur y fit ses études à l'Académie Commerciale et à l'Ecole Normale Laval où, si on lui reconnut un esprit fantaisiste et une intelligence originale, on le classa, par contre, parmi les paresseux invétérés. Mais il faut l'entendre déplorer le temps perdu !

— Quelle peine le « professeur Toc » se serait épargnée ! Vous ne savez pas combien d'heures de travail m'a coûtées cette « vocation tardive » en sciences, histoire, littérature, etc.

— Vous êtes-vous jamais sérieusement destiné à la carrière théâtrale ?

— J'avoue, avec honte, que le « bourgeois » qui est en moi, malgré des aspirations platoniques, m'a toujours retenu avec le bon vieil argument des trois repas par jour. Mais je « sublimais « mon » refoulement » en étudiant passionnément la phonétique, la diction et le théâtre, dans les meilleurs auteurs et . . .

— Au Conservatoire ?

— Non . . . le miroir devant lequel je me rasais ; il reflétait les attitudes tragiques, que je prenais en hurlant Corneille, Racine, Hugo. Mais les plaintes d'Andromaque et les imprécations de Camille, n'étaient rien auprès de celles des voisins, croyez-moi !

— En somme ça n'était pas seulement vous, mais aussi les voisins que vous rasiez ?

— Tout à fait ça !

— Et quels furent vos « autres » débuts artistiques ?

— Un jour, mon frère Gérard me dit que, dans une pièce à l'Académie Commerciale, on avait besoin d'un interprète. Pour la forme je me fis prier, mais je brûlais d'envie d'accepter. Le « grand rôle » qu'on m'offrit était celui d'un moine qui, au moment le plus pathétique, devait paraître sur une scène plongée dans l'obscurité, une chandelle allumée à la main. A ce moment, un trac infernal s'empara de moi Et pour comble, dès mon entrée, voici le spectacle, qu'à mon insu, j'offrais au public : dans l'obscurité on voyait une bille de billard — ma perruque chauve — reflétant la lueur pâlote de la chandelle. La salle entière fut alors plongée dans une douce hilarité à la vue de ce globe blafard flottant dans l'air, mais, réflexe psychologique que je ne puis expliquer que par mon habituel esprit de contradiction, je sentis mon trac me quitter soudainement.

— En revanche aussi vous n'avez depuis remporté que des succès. N'avez-vous pas piloté le Conservatoire National à la victoire, avec le troisième acte de l'Aiglon, lors d'un festival dramatique ? Puis dans le rôle de Topaze vous avez ensuite gagné le prix pour le meilleur acteur français, lors d'un concours semblable. Vous avez jugé des concours oratoires. Vous vous êtes signalé comme un habile dramaturge avec la « Vieille Fille », qui attira, chaque soir, des milliers de personnes au Palais Montcalm. Vous avez poussé vos activités jusque dans les groupes anglais, en jouant les premiers rôles avec eux, etc., etc. Mais parlez-moi un peu de vos tournées ?

— Par manque de temps, j'en ai fait très peu. J'ai joué à Ottawa, aux Trois-Rivières, et assez fréquemment dans un rayon de cent milles autour de Québec.

— Vous avez débuté à la Radio ?

— En 1929. J'écrivais et réalisais un sketch comique à CHRC où j'étais aussi annonceur spécial. Puis, en 1931, je crois . . .

— Comment, vous croyez . . .

— Je vous assure que je ne m'en souviens pas ! . . .

RENE ARTHUR

En effet, René Arthur, à qui on peut demander, à brûle-pourpoint, la date de la naisance de Solon, ou de la bataille de Rocroi, reste toujours bouche bée quand on lui demande une date le concernant . . .

— Vers ce temps-là, reprend René Arthur, CKCV m'offrit la direction d'un programme de Radio-Théâtre régulier. J'acceptai, et depuis, le « Théâtre Chez Soi » n'a jamais interrompu ses émissions hebdomadaires.

— Cela doit vous demander un énorme travail ?

— C'est surtout l'énorme quantité de pièces indigestes qu'il faut lire. Depuis le début de ce programme, j'ai dû passer ainsi cinq à six mille pièces.

— Ce qui, avec les émissions du professeur Toc, qui ont repris à la grande joie des radiophiles, vous tient énormément occupé. Quels sont vos projets de dramaturge ?

— Attendre philosophiquement la fin de la guerre, pour empêcher ma petite pièce d'être noyée dans le courant de l'actualité.

— Et votre grand rêve ?

— Devenir assez intelligent pour ne plus jamais rêver !

— Mais, cher monsieur, enlever à l'homme la faculté du rêve c'est le condamner à une vie terne et médiocre !

— Mademoiselle, en êtes-vous encore à la période romantique ?

— Peut-être, mais c'est bien en vain que vous, vous voulez passer pour un matérialiste !

Un sourire imperceptible corrobore mon opinion et je continue . . .

— Qu'aimez-vous le plus ?

— Si je le savais, je serais heureux !

— Que détestez-vous le plus ?

— Bien, ça me fatiguerait de détester.

— Et quels sont vos auteurs favoris ?

— Mademoiselle, j'ai une sainte horreur de la pose, et si je répondais franchement à votre question, je passerais pour un poseur . . .

— Répondez tout de même !

— Eh bien ! J'avoue avec une espèce de honte, que j'adore lire les grands philosophes dans le texte. Je me hâte d'ajouter que je ne les comprends pas tous, et que certains autres emploient une phraséologie si compliquée, que je ne les considère que comme un abonnement à un mal de tête.

— Et qui préférez-vous ?

— Schopenhauer : Mais je vous promets de changer l'année prochaine !

— Et ce Freud sur votre bureau, êtes-vous aussi l'un de ses disciples ?

— Pas complètement. Mais comme sa théorie explique une foule de choses classées comme inexplicables !

— Comme dernière question . . . Quels rôles préférez-vous interpréter ?

— Les rôles de composition, sauf les jeunes premiers, car je m'y sens maladroit.

— Ça, c'est votre opinion, mais le public, lui, sait que, dans ce genre de rôle comme dans tous les autres, vous savez toujours mettre la griffe personnelle de votre talent, et n'est-ce pas tout ce qui compte ?

AIMÉ PLAMONDON

notaire, auteur radiophonique et correspondant de LA REVUE POPULAIRE à Québec.

EH OUI ! chers lecteurs, afin d'interviewer Aimé Plamondon, dont vous aimez les divertissantes chroniques sur Québec et son histoire, chroniques publiées dans *La Revue Populaire* et *Le Samedi*, j'ai dû transporter mes pénates de Montréal à l'historique ville de Champlain, car mon charmant hôte est un Québécois de naissance, et il adore sa ville natale.

M. Plamondon est un notaire, et comme je lui demandais si c'était là, la carrière à laquelle il se destinait, il me répondit de son ton caustique :

— Non, pas précisément, car je n'avais pas, pour le notariat, un amour exagéré, mais j'étais jeune et je voulais faire comme papa. C'est, d'ailleurs, ce même esprit d'imitation qui m'a poussé, sans doute, à devenir fonctionnaire comme tant d'autres . . . Mais je vous assure que je me crois maintenant guéri à tout jamais du goût de faire le singe.

— Et comment se fait-il, qu'un homme doublement sérieux et doublement respectable comme vous se soit laissé entraîner à la bohème échevelée chère à Murger, en devenant auteur dramatique ?

— La curiosité et pas autre chose. Je voulais voir ce qui se passait derrière le rideau, et constater par moi-même, si les artistes étaient réellement aussi heureux dans leurs loges, qu'ils le paraisaient sur la scène.

— Et le résultat de votre enquête?

Alors d'un geste ample, mettant un doigt sur ses lèvres. M. Plamondon déclara sur un ton confidentiel :

— Mademoiselle, je n'ai pas le droit de révéler quelque chose. Le secret professionnel me cadenasse la bouche.

Et je n'eus plus qu'à m'incliner devant cette farouche discrétion.

— Mais, repris-je, ce même secret professionnel vous empêche-t-il de me dire ce que vous avez surtout écrit ?

— Nullement. J'ai écrit des comédies musicales, des revues et des pièces. Une en particulier eut beaucoup de succès : « Pas pour rire », écrite en collaboration avec Alfred Richard. Créée par l'Union-Dramatique de Québec, elle fut jouée au moins soixante fois.

— Ce fut, en effet, un beau succès. Mais n'avez-vous pas aussi composé des sketchs radiophoniques.

— Certainement. J'ai écrit deux séries intitulées : « Le Chaland de la Vie » pour le poste CKCV, puis une série policière : « Le Talisman des Romagnols », jouée aux postes CHLP et CKAC ; enfin, avec Damase Potvin, j'ai préparé les émissions de Radio-Canada : « La Petite Histoire » et « Le Vieux Québec ». Sans parler des nombreux sketchs qui furent joués à CHRC, CRCK (aujourd'hui CBV), etc. et des radio-romans que j'ai mis en ondes, entre autres « Le Chien d'Or », qui fut qui fut plutôt bien accueilli pour autant que j'ai souvenance.

— Ainsi vous aimez écrire, M. Plamondon ?

— Beaucoup, mais je ne suis jamais satisfait de ce que fais, car ayant le goût d'écrire des comédies dramatiques, j'ai fignolé surtout des comédies musicales et des revues, parce que seuls ces genres jouissent de la faveur du public.

— C'est malheureusement vrai. Mais malgré cela, vous gardez, je suppose, un bon souvenir de votre carrière théâtrale ?

— Ah certainement ! Mon meilleur souvenir de théâtre est celui d'une prise de cheveux que j'eus avec la police qui me refusait l'entrée d'une salle où l'on donnait une de mes œuvres, sous prétexte qu'il ne restait aucune place, ni assis, ni debout ! C'est là, je crois, la plus belle impression qu'un auteur puisse conserver.

— Vous avez raison. Dites-moi, maintenant, quels sont vos projets ?

— J'ai une couple d'idées de programmes radiophoniques dont je ne veux parler que quand elles seront au point. Quand cela arrivera-t-il ? je l'ignore complètement.

— Et quel est votre grand rêve ?

— Ce serait de faire tout ce que je n'ai pas le temps de faire, et tout ce que je ne peux pas faire.

AIME PLAMONDON

— Aimez-vous les voyages ?

— Je les adore. Je voudrais voyager constamment, n'être jamais à la même place ; mais le malheur, c'est que l'on n'est jamais à la place où l'on préfère être. Si l'on est à Montréal, on voudrait alors se voir à Québec ; si l'on est à Québec, on aimerait se trouver à New York, et ainsi de suite. L'homme est un drôle d'être, bien difficile à contenter.

— Et comment ! Mais laissons là, si vous le voulez bien, l'homme et ses caprices, et dites-moi ce que vous aimez le plus ?

— Ce que j'aime le plus ? C'est la bonté des hommes, on la rencontre parfois, et la beauté des choses, on la rencontre souvent.

— Et que détestez-vous le plus ?

— Je ne déteste rien, parce que c'est inutile d'abord, et que c'est fatigant surtout.

— Aimez-vous la lecture ?

— Je ne sais si je l'aime, mais, dès que j'ai un moment de liberté, je le passe, le nez dans un bouquin.

— Quel genre préférez-vous ?

— Tous les genres qui peuvent m'apprendre quelque chose. Actuellement, je goûte fort André Maurois, Jules Romain . . . et beaucoup d'autres.

— Aimez-vous la musique ?

— Je l'aime comme tout ceux qui ne la connaissent pas, c'est-à-dire je l'aime mal, mais je l'aime quand même.

— Voilà de la franchise toute pure, ou je ne m'y connais pas ! Et maintenant une dernière question ; quelle est votre distration favorite ?

— C'est de chercher à me distraire, et comme je n'y arrive à peu près jamais, ça m'occupe tout le temps ! C'est un sport comme un autre.

Et sur cette boutade humoristique, point final de notre conversation, je quitte Maître Aimé Plamondon. Mais je tiens à l'assurer ici, amis lecteurs, que j'ai passé en sa compagnie, des heures très agréables, d'abord en l'interviewant, et ensuite en écoutant ses propos sur Québec. Il a su si bien me documenter sur cette ville, il sut enfin m'en faire l'historique avec tant de feu, et dans ce langage, si coloré, qui est la marque distinctive de sa profonde culture, qu'elle m'est devenue aussi chère qu'à lui. Aussi, si jamais, vous passez par Québec, allez sonner à la porte de M. Plamondon. Vous aurez en lui un cicerone des plus érudits et un compagnon des plus charmants! Mais voilà, acceptera-t-il ? Je le souhaite sincèrement pour vous, amis lecteurs.

GERMAINE PLANTE

LE COIN DU CURIEUX

Q. — Le bambou est-il une plante réellement utile et l'emploie-t-on à d'autres fabrications que celles des manches de lignes ?

R. — Le bambou est certainement une des plantes les plus utiles, surtout dans un pays comme la Chine où il atteint de fortes dimensions. Les Chinois se servent des jeunes pousses dans la construction des maisons; ils s'en font aussi des mâts pour leurs embarcations. Avec la fibre ils font des écrans, des paniers, des chapeaux, des vêtements, des cordages, des ustensiles divers et jusqu'à des mèches de chandelles. On en fait aussi du papier résistant et cette industrie va sans doute se développer grandement. Il y a encore une quantité de menus objets, manches d'ombrelles, vases, etc. qu'on peut fabriquer avec le bambou.

•

Q. — Existe-t-il réellement des montagnes de sel ?

R. — Certainement. L'une d'elles se trouve à une des extrémités de la Mer Morte ; c'est même une suite de collines de sel ayant une hauteur de quatre ou cinq cents pieds et s'étendant sur six milles environ de longueur. Les pluies ont découpé, dans ces masses de sel, d'étranges figures qui ressemblent à des piliers, des clochers et même des personnes ; le coup d'œil en est parfois féérique sous les rayons du soleil.

•

Q. — De quoi vivent les baleines ?

R. — De petits poissons ne dépassant pas la grosseur du hareng ; naturellement il leur en faut des quantités énormes, mais la population sous-marine dépasse en nombre tout ce que l'on peut imaginer. Les baleines se nourrissent ainsi très souvent au frais des bancs de harengs qui leur offrent une proie facile et abondante ; elles en emplissent d'un seul coup leur gueule gigantesque, rejettent l'eau par leurs « évents » et engloutissent les poissons dans leur estomac. On comprend qu'en peu de bouchées elles peuvent faire ainsi un copieux repas.

● Protection contre les vents d'hiver— la peau rêche ou gercée.

Ayez-en sous la main pour en mettre avant et après vos sorties en plein air.

La Gelée de Pétrole "Vaseline" est absolument pure — uniforme, peu coûteuse. Il n'y a qu'une seule "Vaseline".

Pots, 10c, 15c, 25c.
En tubes, 25c.

Vaseline
MARQUE DÉPOSÉE
GELÉE DE PÉTROLE

Cette merveilleuse aventure . . . la *Jeunesse!*

NE connaissez-vous pas dans votre entourage de ces femmes — peu importe leur âge — qui semblent douées d'une jeunesse éternelle ? Leur regard exprime la joie de vivre, leur sourire a cette qualité indéfinissable des choses neuves, leur moindre geste remue de l'aurore autour d'elles.

Ont-elles un secret ? une formule ? . . . Non pas, mais elles ont recours à FEMOL pour s'affranchir des malaises particuliers à leur sexe et peuvent traverser la vie un sourire aux lèvres.

FEMOL n'est pas un simple calmant : ce concentré végétal *va à la source du mal*, soulage la douleur, tonifie les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Ne souffrez plus inutilement tous les mois ou aux époques difficiles de votre vie. Demandez aujourd'hui même une boîte de FEMOL à votre pharmacien.

ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

DISTRIBUTEUR :
INSTITUT CAZO
637, rue Craig ouest, Montréal.

EN MARGE DU SPORT

(Suite de la page 10)

« Moi, j'aurais voulu partir au front tout de suite, demain, aujourd'hui ! Bref, me rendre utile et servir mon pays comme les soldats le servent actuellement.

« En passant devant l'hôpital Saint-Antoine me vint l'idée de coopérer à la transfusion sanguine, dont on m'avait déjà parlé. Là, il n'y avait pas de délais, je saurai tout de suite si mon sang est bon et je pourrai le donner à nos chers blessés séance tenante.

« Je demandai au service de la transfusion sanguine, à Saint-Antoine, les renseignements nécessaires et l'on me remit une première circulaire.

« Celle-ci m'indiquait que l'on devait procéder à l'examen de mon sang, car il y a quatre groupes de sang. Seul celui de *donneur universel* possède la propriété de pouvoir être mélangé, sans inconvénient, à n'importe quel autre sang ; la transfusion ne se sert donc que de « donneurs » appartenant à ce groupe.

« Le fait d'être classé dans les trois autres groupes n'implique nullement un état de maladie, c'est un état inhérent à la nature même de l'individu ; on naît avec un groupe sanguin déterminé et invariable. Plus de 60% des êtres humains appartiennent aux trois premiers groupes, à peine 40% au groupe des « donneurs universels ».

« On me fit d'abord une piqûre au bout du doigt et, après une première analyse, on déclara mon sang bon. C'est alors qu'on me fit une prise de sang dans une veine du bras. Mon cœur battait en attendant le résultat de cette analyse qui devait déterminer mon sort.

« Grande fut ma joie quand le chef du laboratoire vint me dire : *universel*.

« Je l'aurais embrassé.

« Certes, je suis heureuse, mais mon bonheur ne sera complet que lorsque l'on m'enverra dans une formation sanitaire du front. Alors, je pourrai, là-bas sous les obus, sauver de petits soldats français. »

Très émouvant, n'est-ce pas, mesdames ?

•

UN CONSEIL DE JEANETTE MCDONALD AUX JEUNES FILLES

Madame Gene Raymond, de son nom d'actrice Jeanette McDonald, la talentueuse artiste du cinéma, fervente du golf, du ping-pong, de la natation et de la culture physique, donne des conseils aux jeunes filles américaines et canadiennes, qui rêvent de devenir étoiles de l'écran. Ecoutez bien :

« Le meilleur conseil et la meilleure recommandation que je puisse leur donner, c'est, surtout, de ne pas monter sur les planches et de ne pas chercher à faire du cinéma.

« La réalité n'est pas du tout, croyez-moi, selon le rêve de leur imagination. Il y a, à Hollywood, infiniment plus d'actrices que de rôles, de théâtres et de films. Et la plupart d'entre elles mènent une vie beaucoup plus dure que les vendeuses, et dactylos ou les employées de bureaux.

« Les grandes vedettes, ne l'oublions pas, doivent se livrer à de durs exercices physiques pour ne pas trop engraisser. Sans cela, c'est la porte. Elles commencent par se lever à six heures du matin, pour prendre des trains qui les conduisent sur les lieux de la tournée ou de la prise de vues. Elles dépensent en frais de voyage un tas d'argent qu'elles gagnent parfois difficilement. Bon nombre usent leur belle jeunesse et leurs charmes sans avoir aucune certitude de réussir, en aucune façon. Cette vie de bohême et de voyages, amusante au début, supportable jusqu'à 30 ans, devient vite pénible, puis douloureuse au fur et à mesure qu'elles avancent en âge. Le cinéma ? Allez-y comme spectatrices, si le cœur vous en dit. Mais de grâce, mesdemoiselles, tenez-vous-en là ! »

•

FAILLITE DES PRONOSTICS

On sait qu'en Italie il est interdit aux femmes de parler sur les champs de courses de chevaux. Cette défense, au lieu de refréner les désirs du sexe faible, n'a fait qu'augmenter le nombre des joueuses. Un plus grand nombre de filles et femmes italiennes se passionnent davantage pour les courses de chevaux. Aujourd'hui, nombreuses sont les Italiennes qui n'y ayant jamais songé risquent leurs lires sur leurs chevaux favoris.

On sait aussi qu'en Italie il existe des loteries officiellement autorisées sur les courses de chevaux et les joutes de football. Elles provoquent, bien entendu, un intérêt considérable parmi ceux et celles qui aspirent à la fortune. Cette véritable passion a donné lieu dernièrement à une aventure qui se termina, d'une façon comique, devant les tribunaux.

Un prêtre de Naples, le Père Antonio, a depuis longtemps la réputation de pouvoir prédire les numéros gagnants des loteries. C'est ainsi que récemment encore il avait fait gagner à un homme un lot de $6,000, près de 100,000 lires. Une jeune fille pauvre, Maria Rotella, eut l'idée de s'adresser au prêtre en question pour connaître à l'avance les numéros devant gagner. Le Père Antonio promit de les révéler, mais posa comme condition que la jeune fille devrait se marier, avant le tirage de la loterie. Elle accepta le marché, épousa un de ses soupirants, reçut du révérend les numéros qui devaient lui apporter la fortune et attendit. Hélas ! ce ne furent pas ces numéros qui sortirent à la loterie. Aussi, les deux époux qui ne sont pas satisfaits de leur union ont-ils attaqué le Père Antonio, devant la justice, en demandant le remboursement de tous les frais encourus pour le mariage.

Les tribunaux italiens ne condamnèrent pas le prêtre qui, somme toute, avait fait œuvre morale en encourageant deux jeunes gens au mariage.

•

UNE QUESTION DE RÊVE

Une gentille lectrice, fervente adepte de la lutte libre qui assiste à toutes les séances du promoteur Eddie Quinn, au Forum, nous envoie la demande suivante :

« Mon mari me dit que la plupart des lutteurs rêvent beaucoup en dormant, mais jamais comme les femmes. Je prétends que les hommes rêvent plus que les femmes. Ai-je raison ? »

Nous regrettons, chère Madame, d'être forcé de donner raison à votre époux. Nous se savons pas si les lutteurs rêvent plus que les boxeurs et les autres athlètes. Mais d'après les statistiques d'un savant médecin, il appert que les femmes l'emportent, là-dessus, sur leurs compagnons masculins. Suivant la science médicale, en effet, sur 100 hommes, 27 seulement rêvent avec fréquence. Sur 100 femmes, la proportion est de 45. Sur 100 hommes encore, 13 ont des rêves espacés en dormant. Ici, une autre fois, ils sont dépassés par les femmes qui, sur une centaine, sont 33 dans ce cas. Enfin, le médecin complète ses renseignements en affirmant ceci : En moyenne, 14% des hommes ne rêvent que très rarement et 9% ignorent tout de ce phénomène. Reconnaissons donc, sur ce point, la supériorité du sexe fort sur le sexe faible.

Nous ajoutons que tous les lutteurs des séances du Forum doivent rêver souvent à ce que le vaste établissement sportif de l'Ouest soit rempli de spectateurs et spectatrices, à chaque meeting où le champion Yvon Robert tombe ses adversaires.

•

COMME TOUT CHANGE !

Il y a à peine 80 ans, c'était une audace sans nom, et au surplus de très mauvais goût, pour une demoiselle de se risquer sur la glace, des patins aux pieds. Lisez cet extrait du journal américain « North Iowa Times » qui, le 3 janvier 1860, publia un article fulminant, en éditorial : « Ce sport de glisser sur la glace semble tourner la tête aux jeunes filles. On a pu voir, cette semaine, une personne fort jolie exhiber, sous de trop courts vêtements, des jambes rondes dont les pieds étaient ferrés comme des chevaux. Et les hommes assemblés autour des barrières (rails), poussent des hourras à cette vision capable de damner un saint ! »

Fort heureusement, les mœurs ont évolué depuis 80 ans. Quoi de plus joli qu'une jeune patineuse de fantaisie aux joues rosées par la rapidité de la course, filant sur la surface glacée d'une patinoire ?

LA PLUS AGILE AVEC SES PIEDS

Le record mondial de l'agilité avec ses pieds est, sans contredit, détenu par une femme, nous annoncent les statisticiens américains. En effet, Mlle Régina Garcia, jolie Espagnole, se sert de ses pieds pour tirer au pistolet, jouer au billard, rouler une cigarette, écrire, peindre, dactylographier, jouer du piano, du xylophone, de l'accordéon, du violon et . . . conduire une automobile. Elle circule aussi aisément que ceux ou celles qui ont les mains au volant, en y ayant les pieds. Régina grimpe également aux arbres, monte à cheval, sans le secours des mains.

Cette Espagnole, ajoutons-nous et c'est très important, use ainsi de ses pieds, parce qu'elle est amputée des deux bras. Sa virtuosité pédestre — nous allions dire sa dextérité — fait l'admiration de tous. A quelque chose malheur est bon, comme dit le vieux proverbe, car elle touche un salaire annuel de $3,000 d'une compagnie de cirques, qui donne des exhibitions dans toutes les plus grandes ville du monde.

LA CROIX-ROUGE CANADIENNE

(Suite de la page 9)

PÉRIODE DE PAIX

La Croix-Rouge canadienne a profité de ces vingt années de paix pour s'occuper activement de tout ce qui se rapporte à la santé et à l'hygiène dans notre pays. Il va de soi que son attention s'est d'abord portée sur les vétérans d'où le maintien de la maison de convalescence de Sainte-Anne-de-Bellevue, l'hospice de la rue des Inspecteurs pour soldats invalides, ainsi que la clinique médicale et dentaire de cette institution où ils peuvent se procurer gratuitement un examen médical, des traitements et des remèdes. Il existe aussi un Fonds de Cantine destiné à venir en aide à tous les hommes ayant servi durant la Grande-Guerre et à leurs familles.

La Croix-Rouge s'est jointe à l'appel national lancé dans le but d'obtenir des secours pour les malheureux Chinois victimes de la guerre et un montant de $812.35 fut recueilli à cet effet. Lorsque des inondations dévastèrent les villages de Portneuf et de Saint-Grégoire, la Croix-Rouge s'empressa de faire parvenir aux autorités des vêtements et de l'argent afin de secourir ceux qui avaient été le plus affectés par le désastre. Il en a été de même lors d'une inondation à London et d'une période de sécheresse exceptionnelle dans les provinces de l'Ouest.

On a établi des postes de secours sur la voie nationale afin de venir en aide aux touristes. On a fait de même dans les districts très éloignés et non pourvus d'hôpitaux. En outre, plus de 500 infirmières volontaires se sont enrôlées pour servir la Croix-Rouge en cas d'urgence : désastre ou épidémie.

Je m'arrête dans cette longue liste d'œuvres de charité, liste pourtant fort incomplète, pour examiner plus en détail l'une des initiatives les plus intéressantes, je veux parler de la fondation de la Croix-Rouge de la Jeunesse. Pendant la guerre de 1914, bon nombre d'écoliers avaient apporté leur modeste contribution à la Croix-Rouge. Depuis 1921, il se sont constitués en un groupement à part qui a pour buts la santé, l'hygiène et l'entr'aide fraternelle. Il y a actuellement 14,000 de ces groupements au Canada. Comme cela était logique, les instituteurs et les maîtresses d'écoles en ont pris la direction. Ce sont eux qui signalent au comité central certains cas de maladies négligées, certaines demeures où l'hygiène la plus élémentaire fait défaut et où l'alimentation est insuffisante, surtout pour des enfants à l'âge de la croissance. Bien des misères ont été ainsi soulagées. En 1938 seulement, plus de 1,000 cas ont été portés à l'attention des autorités par les maîtres et maîtresses d'écoles : yeux croches, amygdales en mauvais état, cas d'appendicites qu'il fallait opérer, infirmités variées . . . Pour ne citer qu'un seul exemple, il se trouve en ce moment au Mac Kay Institute une fillette de sept ans, originaire de Gaspé. Elle a un bec de lièvre et un palais défectueux. Elle est sous traitement depuis quinze mois et on espère pouvoir l'opérer bientôt. En attendant, on lui enseigne à parler et elle fait des progrès remarquables bien qu'on soit venu à son aide un peu tardivement et seulement grâce à un rapport d'une infirmière de la Croix-Rouge. C'est aussi à la suite de rapports relatifs aux besoins des habitants des Iles de la Madeleine que le comité de la Croix-Rouge a voté une somme suffisante pour y envoyer une provision considérable de médicaments et y payer le salaire d'une infirmière à demeure.

•

AUTOMNE 1939

Nous voici arrivés à l'époque qui malheureusement est la nôtre. Epreuve cruelle pour la jeune génération qui est la principale victime, épreuve remplie d'amertume pour ceux qui ont connu les angoisses de l'autre guerre et qui espéraient que leurs sacrifices passés avaient assuré au monde civilisé une paix durable. Quoi qu'il en soit, les femmes canadiennes n'ont pas perdu courage. Dès le commencement des hostilités, elles se sont groupées afin de venir en aide aux combattants et à leurs familles. Comme cela était logique, c'est surtout à une organisation solidement établie et qui a fait ses preuves, comme la Croix-Rouge, qu'elles ont offert tous les loisirs dont elles pouvaient disposer et cela, on ne saurait trop insister sur ce point, gratuitement. Sauf de très rares exceptions, c'est donc bénévolement qu'elles ont pris place, chacune selon ses goûts et sa compétence, dans les cadres si nombreux de cette œuvre de bienfaisance. Une énumération, qu'il me faut abréger, donnera aux lectrices de *La Revue Populaire* une idée des multiples aptitudes qu'on peut utiliser à la Croix-Rouge et peut-être le désir de s'enrôler à leur tour dans cette grande armée pacifique.

Les dames et les jeunes filles qui savent écrire à la machine sont employées comme secrétaires ou copistes, celles qui savent parfaitement les deux langues sont précieuses comme traductrices ou téléphonistes, celles qui ont une voiture et peuvent la conduire elles-mêmes sont utilisées à faire des courses urgentes ou à distribuer aux groupes des divers quartiers l'ouvrage qui leur est confié. Elles se chargent aussi de conduire, dans de petites villes ou villages environnants, les personnes qui vont y donner des conférences dans le but de recruter et de grouper les bonnes volontés. Comme la plupart de ces réunions ont lieu dans la soirée et qu'on en revient très tardivement, cette tâche est une des plus méritoires.

Comme on pouvait s'y attendre, ce sont les travaux essentiellement féminins, tels la couture et le tricot, qui réclament le concours de toutes. Mrs. Ruth Shaw, l'aimable et dévouée directrice de la Croix-Rouge de la Jeunesse, m'a fait visiter la nouvelle et temporaire installation de la Société de la Croix-Rouge, rue Saint-Antoine, à Montréal. Cette installation se compose de deux vastes salles aménagées tant bien que mal grâce aux dons d'amis généreux de l'œuvre. Dans l'une travaillent directrices, copistes et téléphonistes. Dans l'autre qui est de beaucoup la plus intéressante, on a rangé sur des tablettes étiquetées les vêtements et fournitures destinés à être emballés et distribués aux divers groupes de travailleuses bénévoles. Chaque paquet contient un feuillet sur lequel on a dactylographié les instructions nécessaires à la confection des divers articles qu'il renferme : chemises d'hôpital, jaquettes pulmoniques, taies d'oreillers, bandes abdominales, tricots de tous genres. Des équipes de dames et de jeunes filles se succèdent quotidiennement pour accomplir cette besogne qui ne laisse pas d'être fatigante puisque, pour l'accomplir, il faut rester debout et le dos courbé.

Je ne voudrais pas terminer ce long article sans donner quelques détails sur l'assistance précieuse apportée par la Croix-Rouge aux survivants canadiens de l'infortuné *Athenia*. Ils sont arrivés à Québec et à Montréal, au nombre de 267, sur le *Duchess of York*, le *Duchess of Richmond* et à deux reprises sur le *Duchess of Atholl* : sans compter ceux qui ont été débarqués à Halifax par le navire américain, *City of Flint*, dont le nom est maintenant célèbre dans le monde entier.

La Croix-Rouge avait délégué au-devant des rescapés: M. Réal Panet-Raymond, commissaire-adjoint, Mlle Monique Bousquet, secrétaire française pour la Province, Mrs. Chatles Ransom et M. Jacques Hébert. Ils ont rencontré les paquebots à Québec, et voici quelques-uns des déboursés faits par eux, au nom de la Croix-Rouge canadienne, pour venir en aide aux arrivants que des autobus de la Compagnie des Tramways étaient venus chercher au port :

On a payé les billets de chemin de fer ou d'autobus de ceux qui n'avaient pas sur eux l'argent requis pour parvenir à destination ; on y a même joint un peu d'argent de poche afin d'assurer le coût de leurs repas. Ceux qui ne demeuraient ni à Québec, ni aux environs, ont pris, toujours aux frais de la Croix-Rouge et accompagnés par ses représentants, le train pour Montréal où ils sont descendus à la gare Windsor. Au buffet de la gare, on leur a servi du café et de la nourriture. Ceux qui ne pouvaient se mettre en route le soir même ont été logés à l'hôtel Queen's où les malades ont reçu les soins d'un médecin. Mrs. Andrew Fleming et toute une équipe de jeunes filles ont reconduit chez eux, en auto, les passagers qui logeaient à Montréal ou dans la banlieue, et cela jusqu'à une heure du matin. Le lendemain, on a acheté à ceux qui restaient les vêtements indispensables pour continuer leur voyage.

Si tous ces infortunés furent traités avec bonté, il va sans dire que les vieillards, les enfants et les malades furent l'objet d'attentions particulières. Tous s'en montrèrent profondément émus et reconnaissants. Ceux qui avaient quelque argent insistèrent pour faire leur modeste part. D'autres, de retour dans leurs foyers, ont remis à la Croix-Rouge les déboursés faits en leur faveur. Est-il besoin d'ajouter que c'est là, forcément, le petit nombre, et que ces déboursés se chiffrent à un montant considérable ?

Mme J. A. BOIVIN (à gauche), trésorière de l'Aide au Soldat des Fusiliers Mont-Royal *(La Photographie La Rose)* ; A droite, Mlle HEVA MERCIER, secrétaire de l'Aide au Soldat du Régiment de Maisonneuve *(La Photographie La Rose)*.

•

A QUÉBEC, SHERBROOKE ET TROIS-RIVIÈRES

Dignitaires de la section de la Croix-Rouge de Québec : MM. W. N.Dobelle, L. J. A. Amyot, l'honorable M. G. M. Lavoie ; Mmes Hector Laferté, André Taschereau ; Mlles Hazel Ross et Françoise Sévigny.

A Sherbrooke : L'honorable J. E. Bourque, G. J. Roy, Gédéon Nadeau, Georges Delongchamps ; Mmes A. Sangster, Jacob Nicol, J. H. Bryant et Albert Vallée.

A Trois-Rivières : MM. Louis Durand, Edouard Bureau, Victor Abran, J. L. Brosseau ; Mme Léon Balcer.

FRANCINE

NOS TRAVAUX FÉMININS

(Suite de la page 36)

moitié de la bande. Faire ensuite 2 coquilles au-delà du centre (17 coquilles en tout) ; tourner. Continuer à travailler en suivant le dessin, augmentant de ½ coquille du côté du dessous de bras tous les 4 rangs de coquilles, gardant le devant droit, jusqu'à ce qu'il y ait 20 coquilles dans le rang. Travailler droit jusqu'à ce que le morceau mesure 11½″ en tout.

POUR FORMER L'EMMANCHURE

Commençant du côté du dessous de bras, diminuer de 3 coquilles au commencement du rang de coquilles suivant et 1 coquille au même bout à chaque rang de coquilles, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que 14. Travailler droit jusqu'à ce que le morceau mesure 5″ à partir du premier rang de l'emmanchure. Au rang de coquilles suivant, et à chaque autre rang de coquilles, diminuer 2 coquilles sur le devant (commençant ainsi l'encolure) jusqu'à ce qu'il reste seulement 8 coquilles. Travailler droit jusqu'à ce que le morceau mesure 7″ à compter du 1er rang de l'emmanchure. Pour former l'épaule, diminuer de 2 coquilles du côté de l'emmanchure à chaque rang de coquilles jusqu'à ce que toutes les coquilles soient rabattues. Casser le fil.

DEVANT DROIT

Attacher le fil à la même côte de la bande de ceinture que la 4e coquille à partir du bord du devant, peenant garde de faire rabattre le devant droit par-dessus le devant gauche. Travailler comme le devant gauche, en faisant les diminutions en sens inverse, et faisant 1 boutonnière, à 1 coquille du bord du devant, à partir de 2½″ du haut de la bande de ceinture, et ensuite à tous les 3 pouces, jusqu'à ce qu'il y ait 5 boutonnières en tout (pour faire une boutonnière : 8 p. de ch., sauter 1 coquille, 1 m.s. entre les 2 m.s. suivantes, continuer en suivant le dessin).

MANCHES

Commençant par le bas, faire une chaînette de 170 mailles (mesurant environ 11″).

1er rang : 7 m.d. dans le 4 p. de ch. à partir du crochet, 1 p. de ch., sauter 3 p. de ch., 1 m.s. dans le p. de ch. suivant, * 1 p. de ch., sauter 3 p. de ch., 7 m.d. dans le p. de ch. suivant, 1 p. de ch., sauter 3 p. de ch., 1 m.s. dans le p. de ch. suivant. Répéter depuis * tout le long du rang (21 coquilles), 6 p. de ch., tourner. Continuer le travail en suivant le dessin, augmentant de ½ coquille à chaque bout de tous les deux rangs de coquilles jusqu'à ce qu'il y ait 27 coquilles dans le rang. Travailler tout droit jusqu'à ce que le morceau mesure 3¾″. Pour former le dessus de la manche, diminuer de 1 coquille à chaque bout des 3 rangs de coquilles suivants. Ensuite, diminuer de ½ coquille à chaque bout, tous les deux rangs de coquilles jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que 13 coquilles. Diminuer ensuite de 1 coquille à chaque bout de tous les deux rangs de coquilles jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 7 coquilles. Casser le fil.

POIGNETS

Commençant par le bas, faire une chaînette de 160 mailles (pour mesurer environ 10½″) et travailler suivant le dessin comme pour les manches (20 coquilles), augmentant de 4 coquilles à égale distance à chaque deux rangs de coquilles, deux fois (28 coquilles en tout). Travailler droit jusqu'à ce que le travail mesure 2″. Casser le fil.

COL

Commençant à la bordure du cou, faire une chaînette de 224 mailles, et travailler suivant le dessin comme pour la manche jusqu'à ce que deux rangs de coquilles soient terminés. Ensuite, sur le rang de boucles suivant et à tous les deux rangs de boucles, augmenter de 1 p. de ch. jusqu'à ce qu'il y ait 5 p. de ch. (au lieu de 3) entre les points ; en même temps, augmenter de 1 m.d. à chaque coquille à tous les deux rangs de coquilles jusqu'à ce qu'il y ait 11 m.d. dans chaque coquille. Faire encore un rang avec 11 m.d. dans chaque coquille. Casser le fil.

POCHES
(en faire 2)

Commençant par le bas, faire une chaînette de 64 mailles et travailler suivant le dessin jusqu'à ce que soient finis 4 rangs de coquilles. Casser le fil. Couper un bout de ruban de 3½″ de long, le doubler et coudre les extrémités ensemble. Le placer sur la poche, de façon à ce qu'il dépasse le bord dentelé d'environ ¼″, et le coudre (voir illustration).

Coudre les dessous de bras, faisant boire l'ampleur du devant, à partir de 1½″ de l'emmanchure, en descendant. Faire les coutures des épaules. Coudre les manches, réunir aux emmanchures, formant 4 plis sur le dessus des manches. Coudre les poignets au bas des manches. Coudre le col à l'encolure. Disposer les poches, comme sur l'illustration et les fixer en place. Coudre les boutons pour correspondre aux boutonnières.

VOTRE COEUR, MESDAMES !...

•

La Revue Populaire a le grand plaisir de vous annoncer qu'elle consacrera à ses lectrices, dès le mois prochain, une chronique nouvelle.

Sous cette rubrique originale et dont la formule est absolument nouvelle dans le domaine des magazines canadiens-français, une psychologue distinguée et d'expérience, à l'esprit cultivé et subtil, à la plume élégante, vous parlera des questions multiples qui intéressent « VOTRE CŒUR, MESDAMES ! . . . » Dans des chroniques spirituelles et pénétrantes, elle traitera des problèmes, aussi variés qu'intéressants, qui vous séduisent, vous passionnent, vous troublent et aussi parfois, hélas ! vous désolent et vous meurtrissent . . .

Mais ce n'est pas tout. En outre de causer avec vous en société, notre psychologue sera à votre disposition pour des entretiens particuliers et confidentiels . . . dans votre page. C'est-à-dire qu'elle répondra à toutes les questions *d'ordre sentimental* (nous précisons : *d'ordre sentimental seulement* afin d'éviter toute ambiguïté) que vous voudrez bien lui poser par lettre signée d'un simple pseudonyme. Pourvu, toutefois, que les questions soient sérieuses, morales et convenables. De plus, elle publiera, toujours en toute discrétion, en les commentant brièvement, des lettres ou des extraits de lettres qui lui sembleront particulièrement remarquables par le fond ou par la forme.

Nous vous invitons donc chaleureusement, dès aujourd'hui, Mesdames et Mesdemoiselles, à adresser vos questions sentimentales à la directrice de la page « VOTRE CŒUR, MESDAMES ! . . . »

Adressez vos lettres comme suit :

« Mon Amie Inconnue »
La Revue Populaire
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

« Votre Amie Inconnue ». C'est sous cet affectueux et mystérieux vocable que tient absolument à se dissimuler celle dont nous avons eu le bonheur d'obtenir la collaboration pour « VOTRE CŒUR, MESDAMES ! . . . » Nous vous demandons d'accepter et de respecter, comme nous le ferons nous-mêmes, le strict incognito qu'elle désire conserver.

Hâtez-vous donc, Mesdames et Mesdemoiselle, d'écrire à « Votre Amie Inconnue » qui vous répondra chaque mois dans la page « VOTRE CŒUR, MESDAMES ! . . . »

Le coin du curieux

•

Q. — Napoléon fumait-il ? Des personnes l'afflrment et d'autres prétendent le contraire; qui a raison ?

R. — Napoléon ne fumait pas, il avait même horreur du tabac. Au cours de sa campagne d'Egypte, on lui dit qu'il se préserverait de la peste en fumant et il essaya de ce prétendu préventif ; cela le fit tellement tousser en plus des maux de cœur que cela lui causa qu'il rejeta sa pipe avec dégoût et ne tenta jamais une nouvelle expérience. Toutefois il faisait grand usage de tabac à priser et il possédait une quantité de tabatières dont quelques-unes, fort belles, représentaient une petite fortune. Les personnes qui disent qu'il ne fumait pas ont donc raison et celles qui affirment qu'il faisait usage de tabac n'ont cependant pas tort.

•

Q. — L'œuf blanc est-il connu ?

R. — Il est rare, tout au contraire. La plupart des œufs d'oiseaux sont verts, rouges, roses, jaunes ou bruns, et tachetés. Les plus gros sont ceux de l'aigle, de l'outarde, de la grue cendrée, de la cigogne et du plongeon.

•

Q. — La peau humaine est-elle imperméable ?

R. — Oui et non. Elle est imperméable à l'extérieur et nous pouvons donc nous baigner aussi longtemps que nous voulons sans craindre de voir l'eau pénétrer par la peau à l'intérieur du corps. De l'intérieur, au contraire, la peau n'est pas imperméable et c'est ce qui permet à la sueur de sortir.

•

Q. — Quelle est l'exacte signification du mot « Fuehrer » ?

R. — Il veut dire « conducteur » ou « guide ». Un de mes amis prétend qu'il est également synonyme du mot fou et il n'a peut-être pas tort en ce qui concerne Hitler puisqu'il conduit son pays à la ruine.

•

Q. — Combien de mots faut-il connaître, en moyenne, pour parler couramment une langue ?

R. — Tout dépend du milieu dans lequel on se trouve et, par conséquent, de l'usage qu'on devra faire de cette langue ; quelques exemples vous feront bien comprendre ceci. Le poète Shakespeare dont le vocabulaire était très riche emplova environ quinze mille mots différents dans son œuvre. Milton, qui avait également un vocabulaire de choix n'en employa guère plus de la moitié. On dit que, dans l'Ancien Testament, il est fait emploi de six mille mots différents mais, en général, il n'est pas besoin d'en connaître autant pour parler convenablement une langue. Un citadin ordinaire ne fait guère usage que de deux mille mots divers et bien des gens qui vivent dans les campagnes n'en connaissent que sept ou huit cents ; ils se tirent pourtant fort bien d'affaire avec cela. Il est à noter ceci en passant : le jeu des mots croisés a, pour bien des personnes, le bon résultat d'augmenter de façon assez considérable leur bagage de mots appris.

•

GERMAINE PLANTE

(La Photographie La Rose)

Ma biographie par moi-même !

•

Y A-T-IL chose plus terrible au monde que d'être obligé de parler de soi ? Aussi, assise devant ma page encore vierge de griffonnage, je sens une sueur froide perler à mon front devant cette tâche ardue. Où suis-je née ? A Montréal et j'y ai fait mes études. Toute jeunette, je fus possédée du « démon de l'écriture », car dès l'âge de dix ans, je correspondais aux pages féminines de nos meilleurs journaux canadiens. Ici ne s'arrêtent pas les activités littéraires de mes jeunes années, car me prenant pour Perreault un jour que « le ciel était bleu, et d'or le soleil », j'écrivis, portée sur les ailes roses de l'inspiration, un conte de fée intitulé : « Les trois amours du Shah de Perse ». Ce conte eut l'honneur de la lecture en comité privé, tout comme les pièces de Racine. Un des amis de ma famille, professeur au Collège Bourget de Rigaud, l'emporta, sans me le dire, et le lut à quelques-uns de ses élèves, qui le trouvèrent intéressant. Mais, chers lecteurs, vous ne vous délecteriez jamais l'esprit des mérites littéraires de cette œuvre, car un jour, dans un mouvement de colère, je détruisis ce chef-d'œuvre qui, comme tant d'autres, restera à jamais inconnu . . .

Puis les années passent . . . et comme ce diable de « petit démon de l'écriture » ne me quittait toujours pas, je décidai de me lancer dans cette carrière que l'on aborde, comme le disait si spirituellement M. Jean Chauvin, lors d'une récente causerie à la radio, que lorsqu'on a essayé tous les autres métiers, même l'assurance, pour les hommes, et la vente des corsets à domicile, pour les femmes . . . le journalisme !

J'écrivis sous différents pseudos, des chroniques pour *Le Miroir*. *La Patrie*, *L'Echo du Saint-Maurice*, etc. Mais je considère ce travail plutôt comme un apprentissage qui me permit d'être acceptée comme collaboratrice à *La Revue Populaire*, au *Samedi* et au *Film*.

En quoi consiste mon travail ? Vous le savez, amis lecteurs, mais je vous le dirai quand même. Mon travail consiste à voir ce qui se passe dans les postes de radio ; interviewer pour vous, vos artistes favoris, prendre des biographies d'aimables annonceurs dont la voix charme vos oreilles ; préparer des chroniques littéraires pour *La Revue Populaire*, et amusantes pour le *Film* qui paraîtront incessamment ; enfin, mettre au point un petit courrier d'information radiophonique, publié pour votre utilité et votre agrément.

Lors d'un récent voyage, j'ai représenté *La Revue Populaire* aux postes de Québec et Trois-Rivières, et je . . . mais chut ! je ne bavarde plus, car je dévoilerais les secrets projets de mon directeur, concernant ce que nous préparons dans le domaine radiophonique pour plaire à nos lecteurs si charmants.

A mes goûts maintenant.

J'adore la conversation d'un homme intelligent et cultivé. Je déteste me balader dans les magasins, car les plaisirs du « magasinage » me laissent froide. Je m'intéresse aux arts, aux sciences et à la littérature. Mes auteurs ? Baudelaire, Verlaine, Daudet, Mauriac, Duhamel, Montherlant ! Mon rêve ? continuer d'intéresser mes lecteurs. Et c'est tout. Le reste, vous le saurez quand, âgée de quatre-vingt-dix ans, j'écrirai mes mémoires. D'ici là, attendez . . .

GERMAINE PLANTE

● N'ATTENDEZ PAS DAVANTAGE . . . LES PRIX SONT LES PLUS BAS DE L'HISTOIRE RCA VICTOR !

Vous n'avez plus à vous priver du tout dernier mot en radio, maintenant que votre marchand vous offre les nouveaux modèles RCA Victor à des prix plus bas que jamais. Voyez le modèle RCA Victor, Modèle A-6 ci-dessus; il ne coûte que $139.00.* Il possède la Syntonisation Électrique Améliorée, le cadran à bande étendue (outre-mer) qui rend la syntonisation sur ondes courtes 50 fois plus facile, fiche pour l'attachement Victrola et bien d'autres perfectionnements, dans un appareil réellement magnifique.

● LORSQUE VOUS ENTENDREZ CETTE BELLE TONALITÉ . . . CETTE PERFORMANCE SUPÉRIEURE . . . QUE VOUS VERREZ LA BEAUTÉ DE CES CABINETS . . . VOUS VOUDREZ POSSÉDER UN RADIO RCA VICTOR !

Jamais encore il n'y eut de performance aussi parfaite, de tonalité aussi belle que dans ces nouveaux RCA Victor. L'ébénisterie surpasse elle aussi tout ce qu'on a vu jusqu'ici! L'appareil de table ci-dessus est le Modèle A-1, rempli de perfectionnements que l'on ne trouvait auparavant que dans les radios de grands prix. Il ne coûte pourtant que $39.95. Allez le voir et l'écouter chez votre vendeur, en même temps que les nouveaux RCA Victor tout étincelants.

JOUEZ LES DISQUES VICTOR
SUR VOTRE RADIO !
C'est Facile . . . Peu Coûteux . . . Devenez Membre de la Société des disques Victor

Cette qualité de membre de la Société des Disques Victor vous procure un attachement Victrola que vous raccordez à votre radio, le convertissant en un radio-phonographe; vous avez aussi un complément de disques et d'autres privilèges, avec une économie de $6.00. Le radio illustré à droite est le Modèle A-4. Il ne coûte que $107.95.*

CONÇU EN VUE DE LA TÉLÉVISION !

Vous pouvez acheter un radio RCA Victor 1940 en toute confiance en ce qui concerne la télévision. Si jamais elle arrive dans votre district, le haut-parleur de ce radio vous en apportera le son . . . vous n'aurez qu'à raccorder l'accessoire de télévision pour voir la photo sur l'écran.

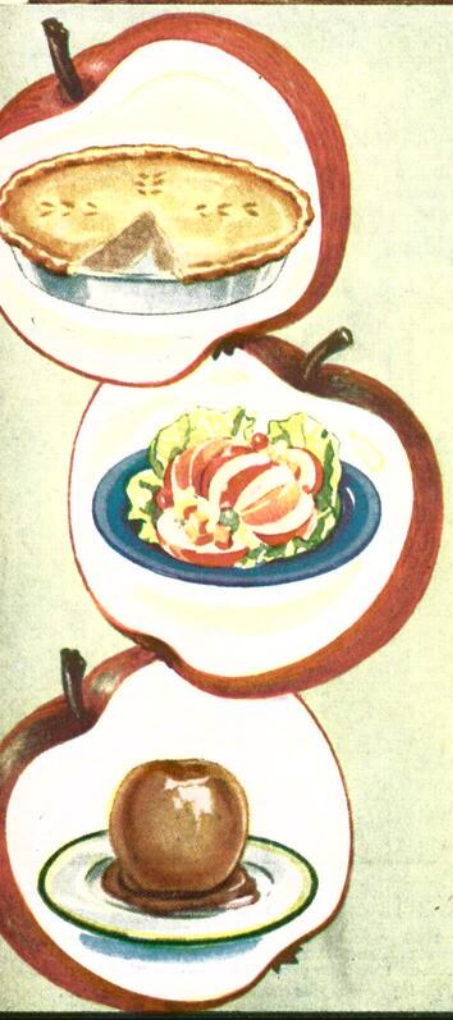
*Prix légèrement plus élevés dans l'ouest du Canada.

RCA Victor

RCA VICTOR COMPANY LIMITED, Halifax, Montréal, Toronto, Winnipeg, Calgary, Vancouver

Délicieuses

BONNES POUR LA SANTÉ!



On vous offre les MEILLEURES POMMES DU MONDE

CES magnifiques pommes, la crème de notre récolte, étaient par les années passées, expédiées outre-mer, où elles faisaient les délices des gourmets. Cette année, à cause de la guerre, elles seront vendues au pays.

Vous ne pourrez pas ne pas les remarquer la prochaine fois que vous irez chez votre marchand de fruits ou chez votre épicier. Vous les verrez, ces beaux fruits mordorés, appétissants au possible, et vous serez tenté d'en prendre un et de mordre dedans à belles dents. Outre que ces pommes sont infiniment délicieuses, elles sont très bonnes pour la santé. Vous trouverez toutes les variétés de pommes: pour manger entre les repas ou aux repas; pour manger en salade et en dessert; pour faire cuire, pour faire des confitures, des bonbons, des gelées, des conserves.

Etant donné les exigences de la classification, on ne trouve dans les magasins que des pommes de qualité tout à fait supérieure.

Achetez des pommes MAINTENANT pour vous-même et pour vos amis.

Service des marchés

MINISTÈRE FÉDÉRAL DE L'AGRICULTURE, OTTAWA

Honorable James G. Gardiner, ministre.

Goûtez au JUS DE POMMES ...savoureux, rafraîchissant

CONSOMMEZ PLUS DE POMMES ET AIDEZ VOTRE PAYS

PRÉCISEZ LA CATÉGORIE ET ACHETEZ AVEC CONFIANCE